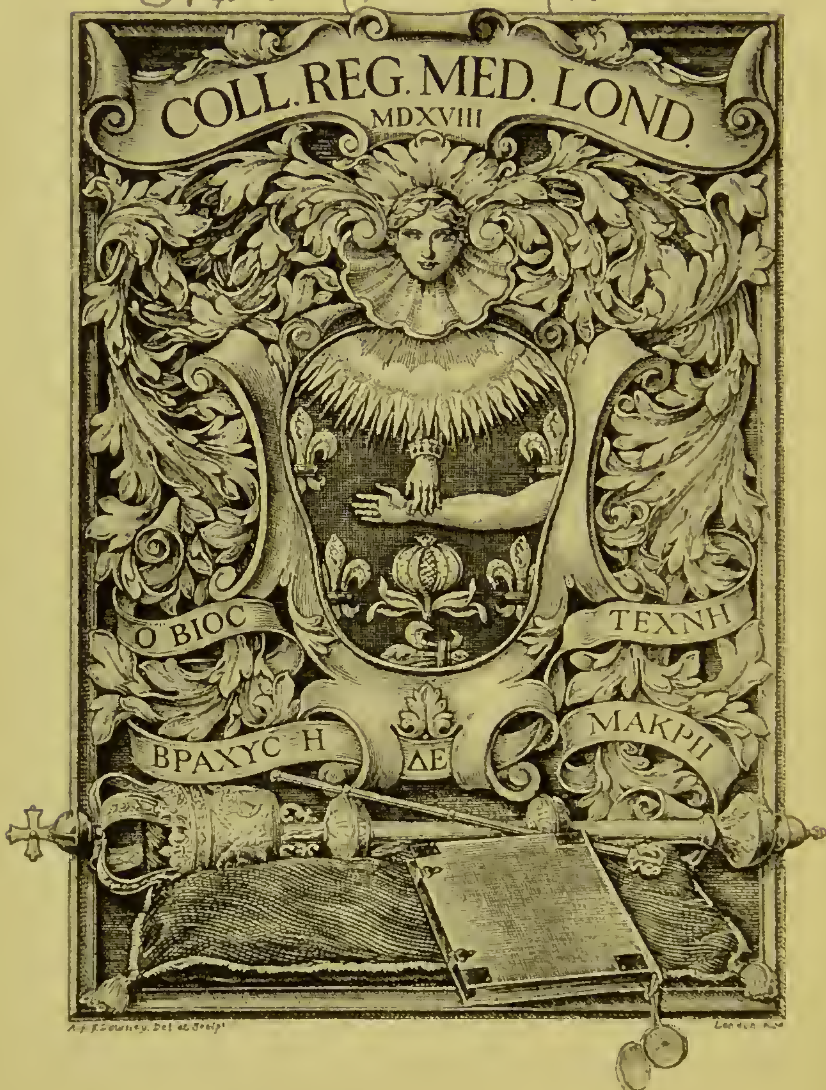

COLL. REG. MED. LOND.
MDXVIII
Ο ΒΙΟϹ
ΤΕΧΝΗ
ΒΡΑΧΥϹ Η
ΔΕ
ΜΑΚΡΗ

A Monsieur le Dr A. Favre hommage de l'auteur

G. Pouchet

DE

LA PLURALITÉ DES RACES HUMAINES.

ON TROUVE CHEZ LES MÊMES LIBRAIRES :

CORBEIL, typ. et stéréot. de CRÉTÉ.

DE

LA PLURALITÉ

DES

RACES HUMAINES

ESSAI ANTHROPOLOGIQUE

PAR

GEORGES POUCHET.

Nous avons appris à douter.
E. Geoffroy Saint-Hilaire.

PARIS
J. B. BAILLIÈRE et FILS,
LIBRAIRES DE L'ACADÉMIE IMPÉRIALE DE MÉDECINE,
rue Hautefeuille, 19.

LONDRES
H. BAILLIÈRE, 219, REGENT-STREET.

NEW-YORK
H. BAILLIÈRE, 290, BROADWAY.

MADRID, C. BAILLY-BAILLIÈRE, CALLE DEL PRINCIPE, 11.

1858

A

SIR RICHARD OWEN.

MONSIEUR,

En vous priant d'agréer l'hommage de ce livre, je n'ai pas prétendu mettre les doctrines qu'il pourrait renfermer à l'abri d'une autorité imposante, d'un grand nom dans la science.

La nature même du sujet que je me propose de traiter rend cette déclaration ici nécessaire.

C'est une dette de reconnaissance. — J'ai voulu vous témoigner ma gratitude pour l'hospitalité tout affable que j'ai si souvent reçue au charmant *cottage* de Mort-Lake, pour ces longues conversations où vous me prodiguiez vos conseils, pour ces mille moyens d'étude que vous avez mis à ma portée.

GEORGES POUCHET.

ROUEN, le 1er août 1858.

PRÉFACE

L'Anthropologie est une science si vaste que le vertige vient presque à la seule idée d'en embrasser l'ensemble d'un regard. Elle ne s'arrête pas en effet à l'histoire physique de l'homme ; elle étudie son développement intellectuel et toutes les modifications qui en dérivent, mœurs, coutumes, beaux-arts, croyances, religions !

Qui fut jamais Anthropologiste dans l'acception vraie du mot ? — Qui le sera jamais ?...

Un espoir peut donc nous rester après tous ces travaux accomplis depuis deux siècles, après toutes ces connaissances acquises, après tous ces livres écrits sur un sujet si vaste, qu'on peut le dire à peine ébauché. — L'espoir d'apporter une pierre, fût-elle bien pe-

tile, à l'édifice commun que bâtiront les âges, car il ne vient pas à la pensée qu'un homme puisse être jamais, qui possède même les seuls éléments de toutes les connaissances dont l'ensemble constitue la Science de l'homme.

On ne trouvera dans ce volume que peu de faits nouveaux. — Nous avons écarté avec soin, même les observations qui nous étaient personnelles, quand elles ne nous ont pas paru rentrer complétement dans le cadre tracé par nous.

Nous nous sommes proposé de rechercher si les races humaines pouvaient être considérées comme ayant une origine simple ou multiple; en un mot, pour parler le langage zoologique, si c'est *races* qu'il faut dire, ou *espèces*. — Nous n'avons pas même cherché à approfondir cette question. La vie d'un homme serait à peine suffisante, et Prichard y usa la sienne. C'est plutôt une esquisse de ce qu'il y aurait à faire, que nous offrons au public, l'indication de la marche que nous croyons bonne et rationnelle pour arriver à une *démonstration* sur l'importance de

laquelle nous croyons inutile d'insister.

Ce livre est comme une introduction aux *essais* qui pourront le suivre; il devait, par sa nature même, se trouver au début d'une carrière vouée aux études anthropologiques, essayant de déterminer la méthode à employer, la route à suivre pour rechercher et grouper les phénomènes.

La conclusion à laquelle nous arrivons, la pluralité originelle des races, autrement dit, la pluralité des *espèces* composant le genre HOMME, pourra paraître violente, elle est du moins sincère, et disons de suite que cette opinion est partagée par de grands noms dans la science, et dignes entre tous de faire autorité.

C'est en Orient que ces idées ont germé en nous et que nous nous sommes senti irrésistiblement entraîné dans cette voie.

A Paris, à Londres, à Berlin, on peut décider, devant une collection de crânes, qu'il n'y a là que des différences éventuelles et subjectives. — On peut croire que ce nègre qui se présente à nous, sous nos habits, et déjà transformé par la civilisation, ne doit sa couleur

qu'à l'ardeur plus grande du soleil dans le pays qu'il habite. — Mais que deviennent toutes ces belles suppositions quand sur le même coin de terre on voit vivre, s'agiter les races du Nord et du Midi, les natures les plus différentes qui se puissent voir?

Ce n'est pas seulement un spectacle pittoresque que la vue des bazars du Caire ou de Damas; l'homme de science à la recherche du vrai, y profite autant que l'artiste à la recherche du beau. Qui peut oublier, quand il l'a vue une fois, cette fantasmagorie de costumes et de physionomies qui se déroulent aux yeux avec chaque passant : C'est un Circassien colossal; un Copte à la taille plus petite, au nez arqué; un Nubien, couleur palissandre, mais avec la figure agréable, le nez droit et petit, les lèvres fines, les dents belles et bien rangées; un Turc à peau blanche et transparente comme les hommes du Nord; un Nègre aux cheveux crépus, au nez épaté, aux pommettes saillantes, aux lèvres grosses, aux dents énormes et proéminentes; un Fellah au teint olivâtre; un Bédouin presque aussi noir que le

Nubien, mais à la grande taille, au nez aquilin, aux lèvres pincées, au port de roi.

Et pourtant, tous ces hommes si dissemblables vivent et ont vécu depuis des milliers d'années (les monuments en font foi) à quelques lieues de distance, presque sous le même ciel.

C'est alors qu'on se prend à douter. — Perdu au milieu d'hommes qui pratiquent une autre religion en harmonie parfaite avec leur nature (religion supérieure, elle aussi, sous certains rapports), l'homme qui s'interroge d'un esprit impartial, est forcé de reconnaître qu'il eût eu d'autres croyances, une autre foi, né en d'autres lieux.

Alors la carrière s'ouvre libre à la discussion devant lui; la recherche devient un devoir, car il y a un but à poursuivre : ce but, c'est la VÉRITÉ; s'il ne l'entrevoit pas dès l'abord, il a soif de l'atteindre; il s'élance plein d'ardeur.

On conçoit qu'on puisse faillir dans une tâche semblable. Nous avons eu le rare bonheur d'être soutenu dans notre entreprise par des hommes tels que MM. R. Owen, Ch. Robin et I. Geoffroy Saint-Hilaire.

Les difficultés nous ont été aussi largement aplanies par un séjour de deux mois à la Bibliothèque du *British Museum*, ce paradis du savant comme l'appelle un Américain ; cette magnifique institution qui épanche avec tant de largesse à tous venants, les trésors de toute science. Ce n'est pourtant pas sans peine que nous nous voyons forcé de reporter à l'étranger une gratitude et une admiration que nous aurions voulu ressentir pour les institutions nationales de notre belle France (1).

Enfin, tout imparfait qu'il peut être, nous offrons avec confiance cet *Essai* au public : il mesurera son indulgence à la grandeur du sujet. — Quant à la critique, cette reine de la presse, nous l'appelons à notre aide, nous lui demandons ses avis, ses conseils bienveillants, acceptant d'avance ses arrêts et lui reconnaissant toujours droit de haute et basse justice.

(1) Je remercie aussi bien vivement M. le docteur Norton Shaw, qui a mis à ma disposition, avec une prévenance toute britannique, la bibliothèque et les riches collections de la Société Royale de Géographie, à Londres.

G. P.

DE LA PLURALITÉ

DES RACES HUMAINES

INTRODUCTION.

Longtemps, dans les âges modernes, les sciences n'ont été pour tous à peu près que ce qu'elles étaient pour Servet, une simple paraphrase ou glose des textes révélés. Dans ceux-ci était la vérité, et si l'observation semblait parfois contradictoire, c'est qu'on devait se tromper; il fallait examiner de nouveau la question en litige, et à force de retourner les faits, on les altérait si bien qu'ils finissaient toujours par concorder.

Dans tout l'Orient, chez la race sémitique, celle qui possède par excellence le respect de l'autorité, la science en est encore là. Hors la loi, pas de science, et le Koran est ce qu'étaient au moyen âge les livres des Ben-Israël ou des Apôtres, la grande, la seule autorité à laquelle il faut tout rapporter (1).

(1) Un jour, à Korosko, en Nubie, je causais avec un des principaux officiers de Méhémet-Séïd, vice-roi d'Égypte, du dernier tremblement de terre éprouvé dans la basse Égypte, le

Si les sciences ont brillé d'un vif éclat en Orient, ce fut dû seulement à l'introduction d'une philosophie plus sceptique, qui avait pris naissance chez une autre race, à l'introduction des œuvres d'Aristote et des néo-platoniciens. L'Orient s'inspira un instant de ces doctrines étrangères, et qu'il eût été incapable de formuler par lui-même. Il s'échauffa un siècle ou deux à leur influence, mais bientôt tout rentra dans l'ordre ; lui dans la barbarie, d'où il ne serait jamais sorti sans le contact immédiat d'un monde étranger et supérieur à certains égards, sans l'éducation momentanée qu'il en reçut.

Toutes les sciences ne sont pas dans le même rapport intime avec les textes révélés ; l'ordre mathésiologique est celui même dans lequel les sciences ont eu et pouvaient avoir le plus à subir l'influence religieuse : en tête les mathématiques qui n'auraient pu, par leur nature, s'y plier. A l'autre extrémité la géologie et l'anthropologie liées par des relations intimes à la tradition éloïmique du premier chapitre de la Genèse. La géologie qu'on avait cru si longtemps concorder avec elle, s'en éloigne chaque jour davantage à mesure que les découvertes se multi-

12 octobre 1856. Il me demanda quelle était la cause de ce phénomène. Je tentai une explication à la portée d'un homme sans la moindre connaissance dans cette partie des sciences. Il me répliqua par l'histoire de la vache qui jette la terre d'une corne sur l'autre, en me disant que c'était écrit et que cette croyance devait lui suffire.

plient. Les prétendues *époques* voient chaque jour disparaître les limites artificielles qu'on avait imaginées : on trouve maintenant des reptiles dans les terrains houillers (1) et des mamifères dans le trias (2).

L'anthropologie, en France, ne s'est pas encore affranchie de ce joug qui paralyse son essor, et cependant, plus que toute autre science, elle a besoin de cette indépendance salutaire. La grande question pendante, celle de l'unité ou de la pluralité des races, en tant qu'espèces, est assurément une des plus graves que puisse agiter la science. Plus rude, plus grande même que celle qui s'éleva au temps de Galilée, quand il fut question de renverser des idées vieilles comme le monde et appuyées sur un témoignage dont il n'était pas permis de douter. « *Ardua disquisitio !* » s'écriait Blumenbach, comme s'il eût eu conscience de l'obstacle immense auquel il n'a pas voulu penser. Il s'agit presque d'un dogme, non plus d'un fait accessoire. La science se heurte là avec la religion, comme en géologie, comme autrefois en astronomie, mais nulle part le choc n'est plus violent, nulle part les conséquences n'en peuvent être aussi grandes. L'anthropologie, plus que toute science, peut avoir des résultats immenses, incommensurables. Science terrible s'il en fut, à chaque pas on

(1) Cf. *Comptes rendus des séances de l'Académie des sciences*, décembre 1857.

(2) Cf. Owen, *On the characters of the class mammalia*, 1857.

doit craindre de voir s'ouvrir un abîme ; on redoute que chaque pas ne soit le premier dans une voie désespérante (1).

C'est là une difficulté qu'on retrouve toujours au seuil de l'anthropologie. Nous aurions voulu entrer en matière sans avoir besoin, non pas même de discuter, mais seulement de montrer le point discutable d'une semblable question. Par malheur, l'exemple nous était donné; nous devons le suivre.

Deux écoles sont en présence en anthropologie, l'une dite des *Polygénistes*, et l'autre des *Monogénistes* (2), deux mots venus d'Amérique, et que nous acceptons parce qu'ils ont le précieux avantage d'être nets et précis, déterminant, par le point de leurs doctrines opposées, deux écoles distinctes.

L'école polygéniste est relativement moderne : les fondateurs de l'anthropologie, les Blumenbach, les Prichard, appartenaient à l'autre. Or, s'ils s'étaient placés à un point de vue tout philosophique ou tout expérimental, on serait fort mal venu aujourd'hui à reporter la question sur un terrain brûlant.

Il n'en a pas été ainsi. Tous les monogénistes ont eu et ont encore le tort immense d'invoquer comme

(1) L'anthropologie n'est pas la seule (parmi les sciences modernes), qui ouvre à l'esprit humain ces voies nouvelles. Cf. Michelet, *l'Insecte*, p. 106.

(2) Nous préférons ce nom à celui d'*Unitaires*, employé par M. de Gobineau.

preuve à leurs idées une autorité qu'il n'est pas permis de discuter. La science n'est ni un attribut spécial de castes privilégiées, ni donnée à certains temps de préférence à d'autres; elle est universelle, et tous les hommes doués des mêmes facultés ont toujours pu, dans tous les pays et dans tous les temps, la mener aussi loin, quand ils ont eu les mêmes instruments; c'est ainsi que la psychologie, basée sur la simple réflexion, n'a pas plus progressé de nos jours qu'à Athènes ou à Alexandrie. De Platon à Descartes, il n'y a que la distance d'un système à un autre.

« Historiens de ce qui est, a dit le chef illustre « de l'école philosophique en France, E. Geoffroy, « nous ne pouvons faillir que si nous cessons de ra- « conter le vrai (1). » Or, la vérité dans les sciences ne peut ressortir que de deux sources, la raison pure et l'expérimentation. Toute idée *à priori*, toute hypothèse n'est bonne qu'autant qu'on ne l'accepte qu'à la condition fermement arrêtée de l'abandonner aussitôt que les faits ne seront plus explicables par elle. Sans cela, l'influence en est désastreuse, que l'origine de ces idées soit en nous-mêmes ou en dehors de nous-mêmes, qu'elles soient nôtres ou qu'elles nous aient été imposées (2).

(1) E. Geoffroy Saint-Hilaire n'a cependant pas su s'affranchir complétement de l'influence fâcheuse que nous essayons de combattre. Voy. *Comptes rendus de l'Académie des sciences*, t. IV, p. 78.

(2) « Nous n'avons pas l'honneur de connaître les vérités

Parti d'une idée préconçue (on peut nommer ainsi toute idée basée sur autre chose que la raison pure ou l'expérimentation), on arrive assez généralement dans les sciences à des allégations fausses, toujours à des incertitudes. C'est sur des raisons de cet ordre qu'on a appuyé la théorie de l'unité primitive du genre humain; puis, cette hypothèse admise, on a fait cadrer bon gré, mal gré tous les faits observés : le nègre est descendu du blanc, à moins pourtant que ce ne soit le blanc qui descende du nègre; avec un nombre suffisant de générations, Démosthène, Aspasie, Périclès pourront avoir des descendants tels que les habitants de la Nouvelle-Hollande, grâce à quelques variations dans la température, la nourriture, etc..., à moins pourtant que ceux-ci ne soient la vraie représentation de nos ancêtres.

Smith (1) admettrait qu'à l'origine ont été créés séparément plusieurs groupes d'hommes si la révélation n'était positive sur ce point. Nous verrons plus loin un savant rejeter, par cette seule et unique rai-

« scientifiques qui sont *en contact avec Dieu,* et nous n'ad-
« mettons pas que ce contact soit le criterium des vérités
« scientifiques de bon aloi. C'est réaliser un *progrès scien-*
« *tifique* que de découvrir une *vérité scientifique,* quelque
« *disjointe* que soit cette vérité, et quelque éloignée qu'elle
« soit de tout contact avec Dieu. » L. Fleury, *le Progrès,* 1858, n. 4, p. 92.

(1) *The Natural History of the human Species.* Edimburg, 1848, p. 40.

son et presque à regret, certaines idées grecques; enfin on peut trouver dans Bochart et Kempfer, de curieux spécimens d'ethnologie *orthodoxe*. Bochart ayant découvert que les Japonais n'ont rien de commun avec les Chinois, en conclut qu'ils sont directement venus des échafaudages de la tour de Babel. Et comme leur langue ne ressemble à aucune autre, il en tire cette autre conclusion qu'ils ont dû voyager très-vite, et sans établir de relations avec personne.

Vérités contestables que tout cela, contestables au nom de la méthode et des procédés de la connaissance humaine.

Engagé dans une semblable voie, il n'y a plus de raison pour s'arrêter. N'est-on pas étonné de voir un savant de nos jours, parlant des discussions élevées entre les partisans de l'émission et ceux de l'ondulation lumineuse, dire que cette dernière théorie a plus de chances d'être exacte, « parce que les faits rapportés par le législateur des Hébreux lui semblent plus favorables (1). » Les juges de Galilée ne raisonnaient pas autrement. On peut arriver même à proscrire certaines recherches, et c'est avec un sentiment

(1) M. Serres, *Bibliothèque universelle de Genève*, t. LIV. J'aurai le regret de n'être pas toujours d'accord avec mes maîtres. J'ai pu être conduit à effleurer quelques questions déjà traitées par eux, en suivant une autre voie, d'un autre point de vue; de là des dissidences. Mon excuse est dans le droit universel au libre examen. Au reste, je nommerai tou-

bien pénible que nous avons lu, dans l'œuvre de deux hommes éminents, MM. de Humboldt et Bonpland ces lignes singulières : « La question générale de la « première origine des habitants d'un continent est « au delà des limites prescrites à l'histoire, *peut-être* « *même n'est-ce pas une question philosophique* (1) ! »

Sans aucun doute, c'est à ces influences fatales, à l'interdiction formelle qui frappe cette branche des connaissances humaines, que nous devons de voir une science importante aussi arriérée, aussi peu riche de faits et de théories que l'est l'anthropologie, « celle des branches de l'histoire naturelle qui devrait « être le plus avancée de toutes, » a dit M. I. Geoffroy, en exprimant le regret de la voir encore dans ses langes (2).

Si elle prospère aujourd'hui, c'est en Amérique, dans la patrie de toutes les libertés : c'est là que

jours les personnes avec qui je me croirai en désaccord. « Ne « pas le faire, a dit Bayle dans une circonstance pareille, « c'est en quelque façon un excès de cérémonie préjudiciable « à la liberté dont on doit jouir dans la république des lettres; « c'est y introduire des œuvres de surérogation. Il doit y être « permis de nommer ceux qu'on réfute; il suffit de s'éloi- « gner de l'esprit d'aigreur, injurieux et malhonnête. » Art. *Pereira*, note D.

(1) *Essai politique sur la Nouvelle-Espagne*, t. I, p. 79, ouvrage dédié à S. M. CATHOLIQUE Charles IV.

(2) *Histoire naturelle générale*. Paris, 1856, t. II, p. 169. — En 1819, Lawrence avait dit : « The natural history of man is « indeed, yet in its infancy. » *Lectures on comparative anatomy*, p. 121.

notre vieux continent est forcé aujourd'hui d'aller chercher des maîtres, qui ont su entrer dans les sciences avec cet esprit libre et indépendant qui, par Epicure, affranchit autrefois l'homme asservi et s'élança d'un trait au delà des bornes du vieux monde.

De nobles tentatives avaient déjà été faites. Durant cette renaissance qui fit tout, parce qu'elle rejeta l'autorité et se fia enfin à ses propres forces, Paracelse, avec cette intuition audacieuse qui faisait la moitié de son génie, avait déjà professé une idée polygénique, grande, profonde, mais qui fut étouffée et que nous retrouvons aujourd'hui, admirant la hardiesse de celui qui osait l'émettre entre le bûcher de Servet et le bûcher de Jean Huss.

Le dix-huitième siècle, avec tout son scepticisme, ne fit guère plus ; son défaut même était dans ce scepticisme, dans ce doute *à priori*. Il rejetait, il n'examinait pas, aussi son œuvre fut peu durable, et les quelques lignes de Voltaire, que son bon sens avait écrites dans une tendance polygénique n'eurent aucune influence.

En France et en Angleterre, les anciennes idées sont encore dominantes, et pourtant, en Angleterre même, MM. Davis et Thurnam, dans leur grand ouvrage des *Crania Britannica*, n'osent déjà plus entreprendre la défense de l'hypothèse monogénique. C'est un pas immense, c'est admettre la discussion.

Il est encore une chose qui peut influer sur l'anthropologiste, ce sont des sentiments infiniment honorables d'égalité et de confraternité qu'un noble cœur doit ressentir pour tous les hommes, quelle que soit leur origine, quelle que soit leur couleur, mais dont le *savant* doit se débarrasser, dût-il en coûter beaucoup à l'*homme*. De tels instincts honorent celui qu'ils animent, mais ils ne peuvent que nuire à la science quand ils interviennent. Combien d'années, combien de siècles, l'anatomie et la médecine ont-elles dû attendre pour prendre un essor durable? Le respect des morts est sans doute un sentiment noble, humain, s'il en fut, mais il paralysait ces deux branches des connaissances humaines : elles ne sont devenues possibles qu'en profanant les dépouilles mortelles révérées depuis le commencement du monde. La physiologie ne connaît pas la pitié : l'homme l'éprouve, mais le physiologiste la renferme en lui-même; il l'anéantit momentanément, parce qu'elle nuirait à la recherche des lois de la vie.

C'est ainsi qu'au dix-neuvième siècle la science anthropologique n'a pas encore su se débarrasser, dans l'ancien continent, moins positif que l'Amérique, de ce qu'on pourrait appeler les *convenances morales*, qui ont influé sur les doctrines des savants, tantôt à leur insu, tantôt eux s'en rendant compte (1).

(1) Cf. Pucheran, *Considérations anatomiques sur les formes de la tête osseuse*. Paris, 1841. (Thèse.)

Nous avons entendu nous-même d'éminents professeurs (1) faire un noble appel à la confraternité qui doit exister entre les hommes, et plaider dans leurs chaires la cause des races inférieures, proclamer l'humanité absolue des nègres. D'aussi nobles théories étaient accueillies comme elles devaient l'être, par les plus chaleureux applaudissements. Il reste seulement à savoir si c'est là une marche vraiment philosophique, et si la bienveillance, la pitié, la compassion ont une valeur dans la grande balance des faits.

Il est temps vraiment qu'une nouvelle méthode indépendante se fasse jour en anthropologie, comme elle s'est fait jour en astronomie, comme elle commence en géologie. Il est temps de rendre à l'esprit humain ses ailes. Des faits, des raisonnements appuyés sur des faits, voilà la seule base de tout travail solide, de toute certitude dans les sciences ; c'est seulement par ces « faits, ces raisons toutes simples et faciles, » toujours discutables, jamais imposées, qu'on arrive aux plus « difficiles démonstrations (2). » C'est ainsi que l'anthropologie, en face d'un problème presque insoluble, ne doit pas reculer, certaine au contraire de le pénétrer un jour.

(1) M. Serres.

(2) I. Geoffroy Saint-Hilaire, *Histoire naturelle générale*. Paris, 1856, t. I, p. 279.

Loin de nous la prétention d'inaugurer les voies nouvelles que nous signalons ici. Nous avons seulement voulu exprimer le regret de ne pas les voir parcourues assez ouvertement par ceux qui sont dignes d'y entrer. Nous nous sommes demandé si le peu de succès des études anthropologiques en France ne tenait pas à des influences fâcheuses, mais qu'il était possible de surmonter. Nous ne venons pas plus discuter ici ces influences. Ce n'est pas le lieu, et le moment n'est peut-être pas venu pour une semblable lutte, qui demanderait des champions aguerris et exercés.

Nous avons seulement voulu, et tel a été notre but, notre but unique, essayer de traiter quelques questions anthropologiques comme on les traite en Amérique, comme on aurait pu les traiter à Rome, à Athènes ou à Alexandrie. Une telle tâche sera nécessairement au-dessus de nos forces : ce que nous voulions, c'était la tenter; d'autres plus heureux réussiront.

Nous avons donc soigneusement évité d'entrer dans toute controverse touchant les dogmes de telle ou telle religion ; nous n'avons pas contesté l'autorité des livres saints quels qu'ils soient : hébraïques, chrétiens, arabes ou bouddhiques ; nous l'avons écartée.

A tort ou à raison, c'est là un point que chacun

reste libre d'apprécier, qu'on veuille trouver dans les pages suivantes une tentative de science philosophique ou bien une utopie, une recherche de curiosité sur l'aspect que pourrait prendre une science, si on la dépouillait de son enveloppe, de son moule religieux (moule auquel on l'a forcée à s'adapter), simple recherche d'un curieux qui veut savoir ce que devient une science livrée à elle-même, dépouillée de son plus ferme appui.

Descartes a observé avec raison (1) que toute question scientifique devait être examinée, même les plus superstitieuses et les plus fausses, « afin de « connaître leur juste valeur et de se garder d'en « être trompé. » On sera libre de considérer cet essai comme une tentative de ce genre.

Et à ceux qui nous reprocheront d'avoir cherché une solution à une question tranchée par les textes sacrés, nous répondrons avec saint Augustin, que les voies de la science ne sont pas celles de la théologie, et que toutes deux peuvent mener indépendamment à la connaissance de la vérité (2), la vérité, but vers lequel doivent tendre tous les efforts de l'homme, et qui est plus qu'un progrès scientifique, un véritable progrès humain. Car, « là

(1) *Discours sur la méthode.*

(2) « Duo sunt quæ in cognitionem Dei ducant, creatio et « scriptura. » Tertullien est encore plus explicite : « Deus na- « tura cognoscendus, DEIN doctrina recognoscendus. »

« où règne la vérité, a dit M. Chevreul (1), il n'est « plus de disputes ni de discussions possibles. » Le règne de la vérité, c'est le règne de la concorde parmi les hommes. C'est l'âge d'or.

(1) *Lettres à M. Villemain sur la méthode*. Paris, 1856, p. 3.

CHAPITRE PREMIER.

LE RÈGNE HUMAIN.

Au-dessus de la matière inorganique, des végétaux et des animaux, apparaît l'homme.

Ici pas de doute, l'homme est bien la première des créatures. Ce n'est pas sa place relative qu'il est malaisé de trouver, c'est sa place vraie ; la difficulté est de découvrir la valeur des différences réelles qui séparent l'homme des animaux et d'examiner si les divisions qu'on a établies s'appuient sur des bases solides, des faits incontestables.

Examiner ce qu'est l'homme à la nature animale, telle est donc la question primordiale qui se présente en anthropologie. Il semble au premier abord qu'il suffisait à la trancher d'un regard jeté sur sa nature, tout entière et absolument soumise aux mêmes exigences fonctionnelles (1) que les animaux. Tout devait faire pressentir que nous n'étions pas d'une essence tout à fait aussi immatérielle que l'homme s'est quelquefois donné la satisfaction de le croire. Il n'en a pas toujours été ainsi.

(1) « ...whereby we are most closely related to the brutes. » Agassiz, dans le *Christian examiner*, Boston, 1850.

Deux systèmes, deux théories sont donc en présence. L'une prétend que l'homme n'est que le premier des animaux, qu'il est *semblable* à eux, dans le sens que ce mot a en géométrie, c'est-à-dire composé d'éléments semblables et par suite comparables.

Un autre système, étayé des noms des plus illustres, fait de l'homme une sorte d'entité spéciale, différente des autres êtres organisés par la nature distincte et bien tranchée de son intelligence. « Un « intervalle profond, sans liaison, sans passage sé- « pare l'espèce humaine de toutes les autres es- « pèces. Aucune autre espèce n'est voisine de l'es- « pèce humaine, aucun genre même, aucune fa- « mille » (M. Flourens) (1). C'est l'opinion adoptée et défendue, en dernier lieu, par M. I. Geoffroy Saint-Hilaire dans le second volume de l'*Histoire naturelle générale.* Le savant naturaliste et philosophe conclut à l'adoption d'un règne humain apparaissant comme le couronnement des règnes organique et inorganique, et aussi éloigné du second que celui-ci l'est du troisième.

Qu'on nous permette ici quelques réflexions.

Tout en admettant le règne humain, on est bien forcé de reconnaître que l'homme se rapproche infiniment des singes par son organisation physique.

(1) *Éloge de Blumenbach,* dans les Mémoires de l'Institut, t. XXI.

On admet donc que deux organismes semblables, ni plus ni moins parfaits l'un que l'autre, servent deux puissances directrices, deux organisations psychiques aussi dissemblables, aussi immensément distantes que l'ont admis les défenseurs de cette théorie. Est-ce là un phénomène vraiment naturel, en harmonie parfaite avec ce que nous voyons de toutes parts ?

Une organisation psychique supérieure, *autre*, doit exiger pour ses manifestations une organisation physique supérieure, *autre*. Tout organisme doit être en raison des influences qu'il est apte à recevoir ; deux organismes *semblables* supposent les deux organisations psychiques servies par eux *semblablés* (ce mot toujours employé dans l'acception qu'il a en géométrie).

S'il y a plus de distance de l'intelligence de l'homme à celle des singes anthropomorphes que de l'intelligence de ceux-ci à l'intelligence de l'écureuil à cerveau lisse, par exemple, comment se fait-il que la différence immense ne soit marquée dans le premier cas que par des variations peu profondes de l'organe des manifestations, pendant que dans le second cas cette différence bien moindre est traduite par des variations énormes? Si cette intelligence à part de l'homme n'a pas besoin d'instruments, pourquoi cette autre intelligence commune à lui et aux animaux supérieurs aurait-elle plus besoin d'un instrument?

Conclure avec Bossuet (1) que l'intelligence n'est pas attachée aux organes, c'est revenir à une sorte de cartésianisme. Ceux de cette école en voyant un animal faire des actes humains avaient été aussi obligés de conclure que les organes, et ils allaient plus loin, que les organes et leurs manifestations étaient communes; mais que la force qui mettait tout en œuvre était distincte, différente. Un tel système n'a pu tenir. L'autre est-il plus solide? quand on voit qu'entre nous et les animaux il n'y a que gradation, qu'on passe des uns aux autres presque insensiblement, que notre esprit ne possède rien de plus, pas une faculté *autre*, mais les mêmes, plus développées.

Encore une objection. Si cette intelligence est indépendante des organes qui ne servent qu'une sorte d'intelligence inférieure, commune aux animaux et à nous, il s'ensuivra qu'en lésant les mêmes organes chez les animaux et chez nous, nous ne produirions que les mêmes lésions chez nous et chez les animaux, n'atteignant jamais cette partie qui est exclusivement humaine et indépendante des organes. Voyons-nous qu'il en soit ainsi?

Entraîné par cette idée de supériorité absolue du règne humain, M. Is. Geoffroy Saint-Hilaire s'est trouvé tout naturellement et nécessairement ramené

(1) Cf. Is. Geoffroy Saint-Hilaire, *Hist. naturelle générale des règnes organiques*, t. II, p. 252.

aux idées cartésiennes. Les animaux ne pensent plus, ils possèdent la sensibilité seule que n'ont pas les plantes (1).

Si Bossuet lui-même, après avoir longtemps étudié, et d'un esprit indépendant, les manifestations de ce que nous appelons sans hésiter le raisonnement, la pensée chez les animaux supérieurs avait été mis en demeure de préciser le point exact par lequel cette intelligence est distincte de la nôtre, il l'eût fait peut-être ; mais il n'y a pas pensé, il a fait de la science d'intuition, d'inspiration, non de raisonnement, de faits et de preuves. Avant de trouver une explication à la supériorité de l'esprit de l'homme, il fallait démontrer cette supériorité.

Embrasser *à priori* l'une ou l'autre des deux opinions que nous venons d'énoncer serait un procédé essentiellement vicieux et contraire à toute méthode, celle-ci dans les sciences naturelles récusant tout autre appui à l'origine que des faits. Cependant, sans rien préjuger encore de la solution, examinons simplement les résultats auxquels celle-ci pourra mener selon sa nature.

Que l'homme soit par lui-même une entité spéciale, un monde à part, une sorte de *microcosme*, un tout en dehors de la vie universelle, notre vanité sera peut-être flattée : pour la science peu ou point

(1) Voir ces idées catégoriquement exprimées dans son excellente *Histoire naturelle générale*, t. II, p. 281.

de progrès. L'anthropologie aura ses méthodes spéciales de recherche peut-être encore à trouver ; elle sera par elle-même, mais sans profit pour les autres branches des connaissances humaines, rameau stérile qui ne croîtra pas, tirant tout de lui-même, éternellement attaché à cette *Ecole des faits* qui avance sans grandir et qui cherche toujours sans trouver jamais.

Si non, si l'homme rentre dans la vie commune, s'il n'est qu'une partie du grand tout organique, liée nécessairement aux autres par mille points de contact et de rapports intimes, alors l'anthropologie, fécondée par le principe d'universalité, devient une science profitable ; elle rend à ses sœurs, les sciences naturelles, l'appui qu'elle en reçoit, les voies s'agrandissent, et la science de l'organisation devient plus facile, plus sûre, plus large. La *synthèse*, déployant ses puissantes énergies, nous ouvre les champs de l'inconnu ; l'esprit, franchissant cet obstacle, signalé par Montaigne, « de ne s'entendre point, » étudiera l'âme des animaux, fouillera la pensée intime des bêtes. Par nous, nous apprendrons à les connaître, comme Galien, inspiré, apprenait l'anatomie humaine en disséquant un singe.

Cherchons donc à nous faire une idée exacte de cette barrière, dite infranchissable, qui sépare l'homme de la brute. Que si l'on compare aux animaux même de l'ordre le plus élevé, ces génies qui

font la gloire de l'humanité, qui ont porté si haut les sciences et les arts, ou seulement nous-mêmes, membres de la grande famille à peau blanche, alors on sera frappé de la différence immense, de l'abîme qui sépare les uns des autres, et c'est ainsi qu'on a été conduit à établir le *Règne humain*, comparant deux extrêmes sans trop tenir compte des termes moyens.

Laissons pour un instant de côté la question de l'unité ou de la pluralité des origines de l'homme. Une race, une famille douée d'une activité propre, de la faculté singulière et unique, parmi les êtres créés, de réunir en faisceau les pensées de la masse et de se transmettre l'héritage précieux, est arrivée à un point énormément distant de son point de départ. Le concours des générations se succédant, a pu produire les idées dites métaphysiques ; entre elles, la plus grande peut-être, la plus générale, celle de la Divinité. Dans un ordre semblable, chacun est comme le représentant de toute la puissance intellectuelle des générations passées, et c'est trop présumer de nous que de nous égaler au travail de mille, dix mille générations. Tels nous n'avons pas été créés, tels nous ne pouvons être l'objet d'une comparaison avec les animaux restés à l'état primitif (1). Nous devons prendre pour autre terme

(1) Courtet de l'Isle a déjà fait cette remarque, p. 8, *Tableau ethnographique du genre humain*. Paris, 1849, in-8°.

des peuples où la vie est pour ainsi dire individuelle, où jamais aucun n'ajoute quelque chose à l'héritage transmis ; où cet héritage même a dû venir du dehors, car on ne comprend pas pourquoi, étant arrivés à un degré même infime de civilisation, ils n'ont pas su se perfectionner ; ils copient simplement, et ces armes grossières dont se sert le sauvage, il les a connues sans doute par importation étrangère. Peut-être ne s'est-il civilisé que par imitation, faculté que possèdent, dans des limites très-bornées, les espèces supérieures de singes.

Quand on veut saisir les rapports vrais qui peuvent exister entre deux classes successives d'êtres dans le monde physique, il faut nécessairement comparer les termes correspondants de deux séries, le premier de l'une au premier de l'autre, etc. Mais quand on veut s'éclairer sur la nature véritable d'une partie plus ou moins considérable d'un être, rechercher les analogues, il faut nécessairement comparer cette partie à des termes voisins, afin que les transformations, grandissant à mesure qu'on s'éloigne, n'arrivent pas à masquer tellement les objets qu'on puisse en méconnaître l'identité.

Que l'on compare le dernier terme d'une série au premier de la suivante, les différences se comblent : on est tout étonné de trouver que tel crustacé est presque un mollusque; tel reptile, tel mammifère,

presque un oiseau (1). Les différences se sont éteintes, les êtres qu'on eût dit le plus éloignés, se sont rapprochés. Nous n'apercevons plus qu'une série continue, et là même où il y a des lacunes, nous sommes presque en droit d'admettre l'existence passée ou à venir de quelque animal intermédiaire.

La chaîne des êtres de Bonnet, de Leibnitz, en tant que phénomène ultérieur, résultant de l'observation d'êtres qui n'ont pas été créés nécessairement dans ce même ordre, n'est pas vraie seulement du monde physique, elle l'est encore du monde moral. Pour connaître ce qui sera commun à l'homme et au singe, combien loin il y a de l'un à l'autre, ne nous mettons plus en scène, nous privilégiés : descendons jusqu'au bas de l'échelle et voyons si, de l'expression dernière de la nature humaine, la distance est si grande à ces animaux trop prônés à leur tour par certains penseurs, souvent de parti pris contre l'humanité.

Les exemples ne manquent pas de races placées si bas, qu'on les a tout naturellement rapprochées des espèces qui les suivent dans la série zoologique (2) ! Cet homme, beaucoup plus près que nous du véritable état de nature, mérite par cela même toute

(1) Anatifs, chéloniens, ornithodelphes, et en général les représentants extrêmes des divisions de toute classification rationnelle.

(2) Comme Bory Saint-Vincent.

l'attention de l'anthropologiste et du linguiste, qui, tous deux, peuvent aller chercher là la solution de problèmes insolubles ailleurs. Pour n'avoir pas étudié les caractères psychologiques de ces races, on est tombé dans d'étranges méprises. Que deviendront toutes ces théories superbes, et sur l'immense supériorité intellectuelle de l'homme, et sur cette âme toute dégagée du monde matériel, tout indépendante, dont il s'est attribué la jouissance exclusive, et aussi sur l'unité de la famille humaine, si l'on arrive à prouver que certaines races ne sont guère plus intelligentes que certains animaux, n'ont aucune notion de ce que nous appelons monde moral, *idées innées*, celle de Dieu comprise.

L'exemple le plus souvent cité est celui des indigènes de l'Australie. « Ils ont toujours montré une « profonde ignorance, disent MM. Lesson et Gar- « not (1), une sorte d'*abrutissement moral*... Une « sorte d'instinct très-développé pour conquérir une « nourriture toujours difficile à obtenir, *semble « avoir remplacé chez eux plusieurs des facultés « morales de l'homme.* »

Si la police anglaise n'y veillait de fort près, ils braveraient chaque jour, dans les colonies anglaises, les lois de l'honnêteté publique sans plus de souci que des singes dans une ménagerie.

(1) *Annales des sciences naturelles*, 1re série, Paris, 1827, t. X, p. 155.

Un auteur américain (1), M. Hale, écrit qu'ils ont presque la stupidité de la brute, qu'ils ne savent compter que jusqu'à quatre, quelques tribus jusqu'à trois. « La faculté de raisonner, dit-il, paraît chez eux très-imparfaitement développée. Les arguments dont font usage les colons pour les convaincre ou les persuader sont de ceux qu'on emploie avec les enfants ou les gens presque idiots. »

MM. Quoy et Gaymard, qu'on n'accusera pas de tendances polygéniques, racontent ainsi leur entrevue avec ces populations misérables. « Notre pré« sence leur causait une *sorte de gaieté*, et ils cher« chaient à nous communiquer leurs sensations avec « une *loquacité* à laquelle nous ne pouvions répon« dre, car nous n'entendions pas leur langage. Dès « que la rencontre s'opérait, ils venaient à nous les « premiers en gesticulant et en parlant beaucoup ; « ils poussaient de grands cris, et si nous leur ré« pondions sur le même ton, leur joie était extrême. « Bientôt l'échange de nom avait lieu et ils ne tar« daient pas à *demander à manger en se frappant « sur le ventre* (2). » Le tableau que ces voyageurs avaient devant eux est tellement triste et navrant qu'ils ajoutent aussitôt, comme par acquit de conscience : « *Cependant ils ne sont point stupides.* » Non, sans doute, mais ils ne semblent même pas mériter

(1) *American journal of science*, 2e série, vol. I, p. 303.

(2) *Voyage de l'Astrolabe*, *Zoologie*, t. I, p. 43.

l'épithète que le monde donne à des êtres infiniment au-dessous, quand on dit : «Malin comme un singe.» *Ils ne sont point stupides*, et voilà tout!

Les Australiens ne sont pas seuls une exception; Bory Saint-Vincent nous a tracé un tableau à peu près aussi triste des habitants du sud de l'Afrique, beau et fertile pays.

A l'autre extrémité du monde, sur ce continent de glace qui occupe le pôle boréal, nous retrouvons encore des hommes si abrutis que, vivant au bord des criques et des anses, ils n'ont jamais su se construire de canots (1).

John Ross, perdu dans les glaces, se trouva en présence d'une peuplade qui n'avait jamais vu un Européen : le navigateur anglais, d'une religion profonde, était dans les meilleures conditions pour envisager avec indulgence les seuls êtres à portée de son affection, et cependant!... Observateur attentif et scrupuleux, sincère avant tout, il dut désespérer de trouver dans ces âmes l'étincelle vivifiante qu'il y cherchait. « L'Eskimau, dit-il, est un animal de proie, sans autre jouissance que de manger; guidé par aucun principe, aucune raison, il dévore aussi longtemps qu'il peut, et tout ce qu'il peut se procurer, comme le vautour et le tigre (2). » Et plus

(1) Voy. *le Voyage de l'Isabelle*. — Cf. Desmoulins, *Hist. naturelle des races humaines*. Paris, 1826, in-8°, p. 276.

(2) J. Ross, *Narrative of a second voyage*, 1835 p. 448.

loin : « L'Eskimau ne mange que pour dormir et ne dort que pour remanger aussitôt qu'il peut (1). »

Nous pouvons descendre encore, trouver des hommes tels que ceux qui les ont vus ont pu dire que dans les branches touffues ou les ombres des forêts, ils auraient été embarrassés pour décider s'ils avaient devant eux des singes ou des hommes. Ce n'est plus dans des terres pauvres ou reléguées au bout du monde que nous trouvons ces représentants éloignés de la forme humaine, c'est sur le continent asiatique même, au sud de la chaîne de l'Himalaya, au centre de l'Hindoustan, dans ces régions qui ont été le berceau de quelques espèces de singes anthropomorphes, à cette époque sans doute où les îles de l'archipel indien reliées à l'Asie ne formaient qu'un immense continent, patrie de la race malaise.

En 1824, un colon anglais, M. Piddington (2) établi au centre de l'Hindoustan (vers Palmow, Subhulpore et le bassin supérieur de la Nerbudda) vit arriver avec une bande d'ouvriers Dhangours, qui venaient chaque année travailler à la plantation, un homme et une femme d'étrange aspect et que les Dhangours désignaient sous le nom de *peuple singe*.

Ils avaient un langage à part. Autant qu'on en put apprendre par signes, ils vivaient bien au delà

(1) J. Ross, *Narrative of a second voyage*, 1835, p. 490.

(2) C'est lui-même qui raconte les faits qui suivent dans le *Journal of the asiatic society of Bengal*, vol. XXIV, p. 206.

des Dhangours dans les forêts et les montagnes et n'avaient que peu de villages. Il paraîtrait que l'homme s'était sauvé avec la femme à la suite de quelque accident, peut-être d'un meurtre volontaire. Ce qui est certain, c'est que les Dhangours les avaient recueillis perdus dans les bois, épuisés et morts de faim. Ils disparurent une nuit, au moment même où M. Piddington voulait les envoyer à Calcutta.

Il résulterait d'autres indications qu'un M. Trail, plusieurs années *commissionner* à Kumaon, aurait aussi vu de ces êtres extraordinaires et serait même parvenu à s'en procurer un dont l'apparence justifiait pleinement le nom traditionnel que lui donnaient les indigènes.

Enfin, d'autres témoignages viennent encore se joindre à ceux-ci pour attester sur différents points de la péninsule indienne l'existence de cette race inférieure.

M. Piddington décrit ainsi l'homme : « He was « short, flat-nosed, had pouch-like wrinkles in se« micircles round the corners of the mouth and « cheeks; his arms were disproportionately long, « and there was a portion of reddish hair to be seen « on the rusty black skin. Altogether, if crouched « in a dark corner or on a tree, he might have been « mistaken for a large Orang-Utan. »

Il faut bien remaquer que M. Piddington avait

beaucoup voyagé, que donc il avait dû acquérir, même à son insu, une sorte d'expérience anthropologique. Lui-même prend soin de nous dire qu'il avait vu tour à tour des Boshimans, des Hottentots, des Papous , des Alfours, les indigènes de la Nouvelle-Hollande, de la Nouvelle-Zélande et des Sandwich, ce qui donne une autorité puissante aux faits qu'il rapporte.

Quoi ! ce sont encore là des hommes ! est-on en droit de s'écrier : combien loin nous sommes du point de départ, de la race arienne, maîtresse dans les arts et dans les sciences; combien nous approchons de l'animalité, si nous n'y touchons déjà! Voyons maintenant si la différence est si grande avec les animaux supérieurs. Essayons de remonter à ce même point qu'on peut appeler le dernier échelon de l'espèce humaine. Cherchons si le premier échelon de l'espèce animale en est aussi éloigné qu'on l'a cru.

Nous ne considérerons ici que les mammifères, et même les mammifères supérieurs, la question se compliquant sur toutes ses faces en même temps que l'organisme devient plus distinct.

Pour celui-ci les faits ont parlé depuis longtemps et M. R. Owen lui-même n'a pas craint de dire que la distinction entre l'homme et le singe est l'écueil, la pierre de touche des anatomistes (1).

(1) R. Owen, *On the characters of the class mammalia,* 1857, p. 20, note. — On sait que l'illustre anatomiste a lui-même traité

Passons à l'intelligence. Les animaux « sentent, connaissent, pensent » (M. Flourens), rient (1), pleurent (2) et sont accessibles à toutes les passions humaines, à la défiance, à l'envie, à la haine, à la jalousie, etc..... Ceci est amplement prouvé par mille exemples. On sait les histoires sans nombre, qu'on a trouvées si merveilleuses et qu'on a rapportées avec tant de soin des phoques, de l'éléphant, etc. Il suffit de lire le tableau admirable tracé par Buffon de l'intelligence du chien; encore, l'histoire détaillée et précieuse à plus d'un titre que F. Cuvier nous a léguée de l'orang-outang du Muséum, sans oublier que cette observation ne pouvait être ni complète, ni parfaite, en raison des circonstances dans lesquelles se trouvait l'animal, loin de sa patrie et sous un climat ingrat.

Le docteur Yvan (3) nous a fait connaître l'histoire d'un orang-outang de Bornéo ; si elle n'est pas

cette question de main de maître dans le catalogue de la collection du Musée des chirurgiens.

(1) « ..... is the orang-outang capable of a kind of laugh « when pleasantly excited. » J. Grant, *Edimburgh journal of science*, vol. IX.

(2) Voy. dans Lawrence, *Lectures on comparative anatomy*, p. 236, la liste des auteurs qui rapportent des faits d'où il paraîtrait résulter que les larmes, chez les animaux, sont parfois l'expression d'une douleur purement intérieure, morale.

(3) Le docteur Yvan, attaché à l'expédition que le gouvernement français organisa pour la Chine, en 1843, montait l'*Archimède*. Il a écrit la relation de son voyage : *Voyages et récits*. Bruxelles, 1853, 2 vol. in-12.

exagérée, c'est le plus beau commentaire en faveur du rapprochement des primates et de l'homme.

Tuân, c'est le nom de l'animal, s'habillait aussitôt qu'il avait quelque lambeau d'étoffe à sa portée (1). Un jour que son maître lui avait enlevé une mangle, « il poussa des cris plaintifs comme un en« fant qui fait la moue. Cette mutinerie n'ayant pas « eu le succès qu'il en attendait, il se jeta à plat « ventre sur le sol, frappa la terre du poing, cria, « pleura, hurla pendant plus d'une demi-heure. » Quand on lui eut rendu la mangle, il la jeta à la tête de son maître (2). — Chose curieuse, l'ami de prédilection de Tuân était un negrito de Manille. A Manille il se fit aux mœurs tagales et jouait avec les enfants. « Un jour que Tuân se roulait sur une natte « avec une fille de quatre à cinq ans, il s'arrêta « tout à coup et se livra sur l'enfant à un examen « anatomique des plus minutieux. Les résultats de « ses investigations l'étonnèrent profondément ; il « se retira à l'écart et répéta sur lui-même les re« cherches qu'il avait faites sur sa petite cama« rade. »

(1) « Les Australiens n'ont senti la nécessité de recevoir des « vêtements de laine que pour se garantir la poitrine... au« cune idée de pudeur ne les a jamais portés à voiler les par« ties naturelles... » MM. Lesson et Garnot, *Annales des sciences naturelles*, Paris, 1827, t. X.

(2) L'orang observé par J. Grant donnait aussi de ces marques de désespoir. *Edimburgh journal of science*. vol. IX.

On se rappelle les pages éloquentes où Buffon, dans l'hypothèse d'un couple unique à l'origine, raconte les impressions de nos premiers parents. La Nature n'a-t-elle pas été ici, nous le demandons, meilleur historien que le génie?

Au-dessus de tous ces faits, comme leur couronnement, nous trouvons à invoquer le témoignage de l'homme qui a porté le plus loin en France l'esprit de philosophie dans les sciences naturelles, Etienne Geoffroy Saint-Hilaire. Observateur attentif et sage surtout, il se mêla à la foule qu'attirait en 1836 l'orang du Muséum. Défiant de ses propres jugements, il a recueilli ceux qui se produisaient autour de lui, ceux de tous ces visiteurs, « qui venaient observer « sans préjugés, sans idées préconçues, et sans s'être « laissé prévenir par ces déplorables entraves qu'on « appelle nos règles de classification » (1).

Le résultat fut merveilleux, il surprit E. Geoffroy lui-même. Ces visiteurs si divers se rencontrèrent unanimement dans une même pensée : « L'animal de Sumatra n'est ni un homme ni un singe. » « Ni « l'un ni l'autre, dit encore E. Geoffroy; c'est ce « qu'est venu affirmer tout à l'heure l'esprit de « tous. »

Il faudrait citer tout entières ces pages admirables du naturaliste philosophe, où l'élévation du

(1) *Comptes rendus de l'Académie des sciences*, vol. II, p. 582.

style le dispute à la grandeur des pensées. « Je n'ai « point employé mon amour-propre, dit E. Geof- « froy, à opposer aux visiteurs de l'orang-outang « des décisions autres que les leurs..... Je n'ai « point refoulé ce torrent d'enseignement que je « tenais à bonheur de recevoir de l'esprit de tous... « J'ai foi en la solidité des jugements populaires; « les masses jouissant d'un sens instinctif qui les « rend perspicaces et les crée très-habiles à saisir « le point synthétique des questions. »

Il est curieux de comparer à E. Geoffroy un autre écrivain qui du fond de son cabinet invoque aussi, lui, le consentement universel, mais avec moins de bonheur. C'est Maupertuis. Parlant des caractères qui différencient l'homme des animaux, il dit : « Le « simple bon sens saisit ces différences; de tout « temps on les a senties, et c'est là une de ces per- « suasions dont *l'universalité et l'uniformité dans « tous les hommes* caractérisent la vérité » (1).

Ce fameux *consentement universel* a été une preuve valable en philosophie, quand on ne connaissait pas la moitié des continents habités, et on est vraiment émerveillé qu'une utopie pareille ait eu un aussi long cours. Nous savons à quoi nous en tenir aujourd'hui sur ce genre de preuve. Quand il s'agit de faits, elle est inutile, l'homme ayant mille et mille moyens de faire que chaque phénomène se

(1) *Essai philosophique sur l'âme des bêtes*, 1728, p. 132.

contrôle par lui-même. Quand il s'agit de pensées, de sentiments, de sensations, le consentement universel n'est plus que vanité et néant. Si l'organisation physique de ceux qui nous entourent immédiatement varie assez peu pour qu'un certain nombre d'idées se retrouvent les mêmes chez nous et chez eux, pour qu'il y ait, en un mot, des idées générales, nous verrons plus loin que cette communauté de manifestations psychiques est assez restreinte, et qu'elle ne dépasse guère la limite d'une race à une autre. — On le voit, par tous ces points, l'anthropologie pourra à son tour aider la philosophie; l'étude de l'homme, par des faits, pourra renverser des systèmes entiers qui paraissent bien échafaudés; et, pour n'en citer qu'un exemple, on sent dès à présent que ces mots *beau*, *bien*, *juste*, ne pourront rien désigner d'absolu, puisque ce qui est bien et beau sur un hémisphère, pour une organisation psychique donnée, ne l'est plus sur l'autre, *ne peut pas l'être* dans l'esprit d'autres hommes. Nous ne citons ici qu'un exemple, mais il suffit à prouver que, de par l'anthropologie et les faits, la philosophie doit restituer à ces mots *beau*, *bien*, *juste* une valeur toute relative, non plus générale (1).

(1) M. Chevreul a déjà défini le Beau, « l'expression des causes dont l'influence a le plus de force pour émouvoir les hommes en parlant à leurs sens. » *Lettres à M. Villemain sur la méthode*, 1856, p. 169.

Maupertuis ignorait sans doute que le mot orang-outang (*homme* sauvage) n'est pas une métaphore pour les habitants de l'archipel Indien. Certains croient que le nasique est un homme plus sage et qui ne parle pas pour garder sa liberté. Maints peuples, maintes religions ont reconnu la supériorité absolue de certains animaux, les brahmes, de la vache, etc...

Le consentement universel cloche même en plus grave circonstance. Knox dit (1) que les Hollandais du Cap, voulant désigner le nombre de gens qui composent un *commando*, par exemple, se servent d'un nom différent pour désigner les naturels... comme on ferait pour des têtes de bétail.

E. Geoffroy avait pour lui une méthode excellente ; c'est sa force. Elle l'élève mille fois au-dessus de Maupertuis en discutant une thèse contraire, ainsi que de tous les penseurs d'abstraction. Les communications qu'il fit à l'Institut, à propos de l'orang-outang, seront peut-être un jour une gloire nouvelle pour E. Geoffroy, précurseur d'une science qui n'est pas encore, l'étude de l'âme des animaux basée sur l'observation et sur l'expérience (voir le passage où E. Geoffroy propose de soumettre l'orang à une éducation méthodique pour étudier les modifications apportées par un tel changement de milieu) (2). Celui qui a découvert l'unité organique

(1) *The races of men.* London, 1850, p. 233.
(2) *Comptes rendus de l'Académie des sciences,* t. III, p. 29.

nous aura mis sur la voie d'une découverte non moins importante, celle de l'unité psychique.

Là gît une science nécessairement nouvelle, puisqu'elle ne peut dater que de la réaction contre les idées cartésiennes, science encore sans nom, effleurée par de grands esprits qui ont eu le privilége de tout deviner, mais jamais étudiée, scrutée à fond, jamais soumise à tous nos procédés de connaissance.

La nommer *psychologie comparée*, c'est en dire le but et les moyens. Quant à sa place, on pourrait, selon nous, tracer le tableau suivant de cette science et de celles qui l'avoisinent :

Anatomie humaine.	Étude de l'organisme ou organisation physique.	Anthropologie.	Biologie.
Psychologie hum.	Étude de l'âme (?), ou mieux de l'organisation psychique.		
Physiologie hum.	Étude des réactions normales de l'organisme sur lui-même, de l'organisme sur l'âme, de l'âme sur l'organisme, de leur ensemble sur le monde extérieur, et du monde extérieur sur leur ensemble.		
Pathologie hum.	Étude des réactions anormales (provoquées ?), etc.		
Anatomie comparée. Psychologie comp. *Physiologie comp.* *Pathologie comp.*	Ou étudiées dans la série animale où l'étude des trois dernières branches est particulièrement difficile.	Zoologie.	

On voit que nous avons étendu un peu le sens du mot *anthropologie*, et que nous lui avons donné une

signification parallèle à celle du mot *zoologie*. Si l'anthropologie, étude d'une fraction de la série organique, mérite de figurer à part, c'est d'abord que notre propre histoire doit nous toucher davantage, et surtout que les moyens d'investigation peuvent, chez nous, donner des solutions qu'on chercherait vainement ailleurs.

Le tableau précédent n'est même pas complet : la vie n'est pas aux animaux seuls; il faudrait peut-être le compléter ainsi :

....	Biologie animale.	BIOLOGIE GÉNÉRALE ou science de la vie.
Anatomie végétale ??? *Physiologie vég.* *Pathologie vég.*	Biologie végétale.	

CHAPITRE II.

PSYCHOLOGIE COMPARÉE.

On mit un jour en présence de l'orang qu'observait J. Grant (1), deux singes qu'il attira par leur chaîne près de lui, tout en les menaçant d'un bâton qu'il avait. « Indeed, during the whole « interview, *ajoute le narrateur*, the grave com- « manding attitude and bearing of the orang, com- « pared to the levity and apparent sense of inferio- « rity of the monkeys, was very striking, and it « was impossible not to feel that he was a creature « of a much more elevated order and capacity. »

« L'animal de Sumatra n'est ni un homme ni un « singe, » a dit la foule, et E. Geoffroy Saint-Hilaire avec elle.

Qu'est-ce donc? Un terme moyen, ce ne peut être autre chose ; et que ce terme moyen soit plus ou moins rapproché de l'un des extrêmes comparés, il ne peut du moins se confondre avec lui.

L'organisme est un, l'intelligence est une. L'*unité de composition* sera aussi démontrée pour l'âme ou tout ce que désigne ce terme assez indéfini par lui-

(1) Cf. *Edimburgh journal of science*, vol. IX.

même. Chez tous les animaux et l'homme, on la prouvera formée des mêmes parties composantes, seulement entrant pour une part diverse, nulle parfois, dans les manifestations de cette âme.

Ces propositions ne sont pas encore démontrées; nous n'essayerons pas d'en prouver ici l'exactitude. Seulement, s'il est vrai que le passé soit l'histoire de l'avenir, ne sommes-nous pas en droit de penser que le dernier mot n'est pas dit, de l'âme des animaux. — Cette question a-t-elle donc fait tant de progrès et de si rapides, au profit des animaux ou au détriment de l'homme, comme on voudra, pour s'arrêter en si bon chemin?

Saint Chrysostome (1) adressait aux philosophes gentils le reproche d'avoir toujours été enclins à assimiler l'âme des bêtes à celle de l'homme. — L'opinion de ces gentils vaut pourtant bien la peine qu'on s'y arrête. Ils ont pu observer aussi bien que nous, puisque nous, modernes, nous n'avons inventé aucun procédé, nous n'avons trouvé aucune méthode pour scruter plus à fond ce sujet; et cette opinion a encore pour elle d'être née libre dans des esprits que ne contraignait, même à leur insu, aucune influence étrangère.

Si on n'en est pas encore revenu aux idées de Pythagore et des Stoïciens, du moins combien loin

(1) Hom. IV, *in Acta apostolorum*. — Cf. Rechtembach, *De sermone brutorum*. Erfurt, 1706, p. 1.

nous sommes de Pereira et de Descartes, avec ses animaux-machines; *machines hydraulico-pneumatiques* comme les nomme un des disciples du philosophe breton (J. H. Crocius) (1).

On est vraiment émerveillé de l'engouement qui s'empara de l'Allemagne pour les idées de Descartes dans la seconde moitié du dix-septième siècle. On les poussa à l'extrême, on refusa aux bêtes, âme, raison, intelligence. Un nommé J. Stahl (2), se montre conséquent jusqu'au bout : il pose en principe que les bêtes ne sentent pas, *bruta non sentire.* C'est la conclusion d'un très-savant syllogisme qu'il rapporte, et qu'un nommé Gaspard Laugenhert avait ajouté au *Compendium physicæ* d'Arnold Geulinx.

C'est à peine si quelques esprits forts osent élever la voix dans ce concert cartésien, ayant bien soin de s'appuyer sur maintes citations tirées de l'Ancien et du Nouveau Testament (3). C'étaient des preuves alors.

La part des animaux s'est successivement agran-

(1) Dans sa *Disquisitio de anima brutorum.* Bremæ, 1676.

(2) *Logicæ brutorum.* Hamburg, 1697. — Ce petit traité n'en est pas moins précieux; Stahl était un de ces puits de science et d'érudition comme l'Allemagne semble avoir seule le monopole d'en produire. Il n'est peut-être pas un seul passage des auteurs anciens et modernes sur les questions qu'il traite, qu'on ne trouve signalé dans son œuvre.

(3) Cf. S. Gros, *De anima brutorum.* Wittemberg, 1680. — Klemmius, *De anima brutorum.* Vittembergiæ, 1704.

die par Buffon, par tous. Aujourd'hui M. Flourens leur refuse la seule *réflexion*, « cette faculté su-« prême qu'a l'esprit de l'homme de se replier sur « lui-même et d'étudier l'esprit. »

Voici comment s'exprime l'éminent physiologiste :

« Il y a là une ligne de démarcation profonde : « cette pensée qui se considère elle-même, cette « intelligence qui se voit et qui s'étudie, cette con-« naissance qui se connaît, forme évidemment un « ordre de phénomènes déterminés, d'une nature « tranchée et auxquels nul animal ne saurait at-« teindre. C'est là, si l'on peut dire, le monde pu-« rement intellectuel et ce monde n'appartient « qu'à l'homme. En un mot, les animaux sentent, « connaissent, pensent; mais l'homme est le seul « de tous les êtres créés à qui ce pouvoir ait été « donné, de sentir qu'il sent, de connaître qu'il « connaît, et de penser qu'il pense. »

Telle est donc la seule différence que les maîtres de la science trouvent aujourd'hui entre les animaux et nous, blancs, race supérieure! La question est ainsi ramenée sur un champ beaucoup mieux délimité qu'elle ne l'avait jamais été, et infiniment moins vaste. Ce qui leur manque, aux animaux, c'est une sorte de conscience savante, non pas la connaissance du moi (ils le connaissent, puisqu'ils sentent), mais la *science du moi*, c'est-à-dire l'étude

réfléchie, raisonnée, on peut dire scientifique, des phénomènes intérieurs qui se passent en nous (1).

C'est peut-être une distinction, mais cette puissance d'investigation sur un monde abstrait et métaphysique devra donc appartenir à tous les hommes. Si c'est un caractère fondamental et absolu, il doit résister plus que tous les autres aux influences extérieures ; lui détruit, l'homme n'est plus un homme.

Voyons-nous qu'il en soit ainsi ? Est-ce que cette connaissance réfléchie du moi existe chez les races inférieures, si elle n'existe pas chez les animaux? Nous ne prétendrons jamais que ceux-ci jouissent d'une telle faculté : c'est elle qui nous a faits ce que nous sommes; mais nous demandons si on a bien prouvé que toutes les races la possèdent. Nous n'accordons pas à l'orang les *idées innées* comme F. Cuvier (2), mais nous nous souvenons que certains philosophes les ont refusées à l'homme.

(1) « Si par lui (le *moi*), vous comprenez la conscience, « c'est-à-dire l'âme se percevant, se connaissant elle-même, « il est évident que l'homme jouit seul de cette faculté. Si par « le mot *moi*, au contraire, vous voulez exprimer la perception « individualisée, l'unité dans l'ensemble, la concentration des « facultés en un seul point, sentant, jugeant et voulant, l'animal supérieur a un *moi*, c'est-à-dire un *sensorium commune*, « un centre où viennent aboutir les sensations et d'où partent « les volitions : le *moi* le fait un, il est son *summum* ontologique. » Maire, *Société havraise d'études diverses*, 1855-1856. p. 137.

(2) Cf. *Annales du Muséum d'hist. naturelle*, t. XVI, p. 58.

« L'animal n'a pas d'idée de droit, de devoir, pas « d'idée de Dieu ! » (1) ; soit, mais on cite des races qui n'ont pas même un mot approchant pour exprimer ces idées. A ces races inférieures, nous retournons les lignes suivantes, écrites des animaux, et nous prétendons qu'elles ne sont pas appliquées à tort. « Les idées, les pensées abstraites sortent de leur « domaine, le passé, celui qui a précédé leur nais- « sance, l'avenir, celui qui suivra leur dissolution « ne les préoccupent pas, le présent est tout pour « eux ; ils ne se demandent point : D'où viens-je ? « que suis-je ? où vais-je ? et ils n'ont aucune idée « de la Divinité, apanage de l'homme (*blanc*), fonde- « ment de sa moralité (2). »

Nous verrons plus bas que l'idée de Dieu est loin d'être générale sur la terre. L'on peut citer également certains peuples ou du moins certaines peuplades fort peu soucieuses de leurs destinées à la surface de notre planète. L'*Isabelle* trouva une tribu eskimau qui se croyait le seul peuple de la terre ; et son abandon ne pouvait cependant remonter bien loin, puisque, peu nombreuse, elle subsistait encore, puisque le sang n'avait pas encore eu le temps de s'user par alliances réciproques.

(1) Maire, *Société havraise d'études diverses*, 1855-1856.

(2) Maire, *loc. cit.*, p. 147. — On peut faire le même rapprochement avec un passage à peu près semblable de Maupertuis, *Essai philosophique sur l'âme des bêtes*. Amsterdam, 1728, p. 134. — Voy. encore Locke, liv. II, chap. II, § 57.

Nous ne dirons pas comme Broussais (1) : « Oui, « Messieurs, l'impulsion vers l'idéalité, vers la vénéra- « tion, vers l'espérance, tout cela existe chez les ani- « maux ! » Nous pensons qu'on peut dire : « Rien de « tout cela n'existe chez certaines races d'hommes. »

Bayle, Maupertuis (2), M. Flourens ont tour à tour signalé combien il est difficile de préciser une limite, de dire où s'arrête l'intelligence des animaux, où commence celle de l'homme. A nous, cette limite échappe, en tant que séparant deux termes spécifiques ; nous ne voyons qu'un tout continu sans point d'arrêt, sans démarcation tranchée. — Pas plus que l'organisme d'un mammifère quelconque n'est séparé par une limite infranchissable de l'organisme d'un autre. — L'unité de composition est la condition de toute harmonie, la règle nécessaire de la Nature. Seulement, des facultés qui, chez les animaux supérieurs, ont une grande extension, et possèdent même la propriété singulière de s'agrandir à l'infini, sont confinées chez les animaux inférieurs, en un cercle étroit, restreint, en dehors de notre atteinte, et dont elles ne peuvent sortir jamais (manquant d'organes suffisants ?).

Mais partout de même nature, partout semblables ! — « La vie est une, et vous l'avez parta-

(1) Cf. Bérard, *Cours de physiologie*, Paris, 1848, t. I, p. 374.

(2) *Essai philosophique sur l'âme des bêtes*. Amsterdam, 1728, p. 95.

gée ! » a dit Balzac sous le pseudonyme de Louis Lambert (1). La vie est une, et la vie du corps et la vie de l'âme, et la matière et l'âme, et l'organisme et les facultés. Termes corrélatifs l'un de l'autre, mais jamais indépendants.

Entre l'âme ou l'intelligence des bêtes, l'âme ou l'intelligence de l'homme blanc, iranien, il y a un espace immense; mais comblé par des termes moyens, des transitions nombreuses : que celles-ci existent, qu'elles aient achevé leur temps sur notre planète ou qu'elles doivent y apparaître un jour.

Reste la question de langage, si complexe, encore pleine d'obscurités.

« Quelque ressemblance qu'il y ait entre le Hotten-« tot et le singe, avait dit Buffon, l'intervalle qui les « sépare est immense, puisqu'à l'intérieur il est rem-« pli par la pensée et au dehors par la parole (2). » — Nous savons à quoi nous en tenir sur la première de ces appréciations. — Quant à la seconde, là encore nous pouvons entre-apercevoir une sorte de gradation véritable qui nous mènera de nos langues si compliquées, à d'autres d'une simplicité extrême, et qui touchent presque à la nullité.

Déjà l'homme a de commun avec les animaux,

(1) Voy. E. Geoffroy Saint-Hilaire, *Comptes rendus des séances de l'Académie des sciences*, t. IV, p. 261.

(2) Cf. Flourens, *Hist. des travaux de Buffon*, p. 135, in-12. Paris, 1844. — L'absence de langage, chez les animaux, était aussi un grand argument pour Descartes.

« la voix, les cris, les accents naturels » (M. Flourens), ce qu'on appelait autrefois le langage naturel.

« Comme un simple animal, dit Herder (1), l'homme a la parole. Toutes les plus violentes et les plus pénibles sensations de son corps aussi bien que les fortes passions de son âme se manifestent immédiatement par des cris ou accents, par des sons sauvages et inarticulés. La bête qui souffre, aussi bien que le héros Philoctète, quand elle ressent la douleur, geindra, gémira, même abandonnée dans une île déserte, loin de la vue ou du passage d'une créature amie, sans espérance de secours. » — Ce langage est intelligible d'un animal à l'autre, des animaux à nous, et de nous aux animaux. On peut affirmer que l'homme l'a possédé de tout temps, du premier jour où il respira.

Pour ce qui constitue actuellement l'élément principal du langage, ce qu'on appelait *langage artificiel*, la question est plus complexe et beaucoup moins résolue. — Et ici deux questions se présentent.

1° L'homme a-t-il toujours parlé ?

2° Le langage est-il accessible, dans des limites infiniment restreintes, aux animaux ?

Si la réponse à cette dernière question est affirmative, on le voit, on retrouvera là même, dans cette

(1) *Treatise upon the origin of language*, in-8. London, 1827. p. 6.

manifestation qui paraît si essentielle à l'homme, la gradation qu'on a depuis longtemps signalée dans les organismes, celle qu'on commence à apercevoir dans les intelligences.

Avec Steinthal, avec M. Renan (1), nous pensons que le langage n'a pas été créé pièce à pièce par l'intelligence en travail, et cherchant en elle-même des moyens de communication. Il n'a pas plus été révélé (cette opinion ne mérite pas examen) (2); mais on peut admettre que le langage est, sinon une nécessité, du moins une conséquence immédiate de l'intelligence telle qu'elle existait chez l'homme, à l'instant (long ou court, nous l'ignorons) qui a précédé l'apparition du langage. « Le moment, dit M. Renan, exposant les idées de Steinthal (3), où

(1) Renan, *De l'origine du langage*, 2e édition. Paris, 1858, in-8o.

(2) Pendant que tout le siècle dernier s'évertuait à la défense de ces deux opinions, il est curieux de voir la philosophie bouddhique, avoir depuis des siècles proclamé la simultanéité du langage et de l'intelligence active. Remontant toujours des causes aux effets, elle arrive forcément au principe de la solidarité qui unit la raison au langage, les faisant mutuellement découler l'un de l'autre. « Le nom et la forme ont « pour cause l'intelligence, et l'intelligence a pour cause le « nom et la forme. » Cf. Burnouf, *Le lotus de la bonne foi*, p. 550. — Mercure Trismégiste, dans le Pimandre (Pimander, *De sapientia et potestate Dei*), avait déjà dit : « La parole est sœur de l'intelligence, l'intelligence est sœur du langage. » Cf. Rechtembach, *De sermone brutorum*, Erfurt, 1706, p. 2.

(3) Renan, *De l'origine du langage*, 1858, p. 31.

« le langage sort de l'âme humaine et apparaît au « jour, constitue une époque dans le développement « de la vie de l'esprit : c'est le moment où les in- « tuitions se changent en idées. Les choses appa- « raissent d'abord à l'esprit dans la complexité « même du réel, l'abstraction est inconnue de « l'homme primitif. »

Voilà donc deux modes bien caractérisés, deux manières d'être bien distinctes de l'intelligence de l'homme. L'une, où cette intelligence ne possède que des intuitions, l'autre où l'analyse se fait jour, où l'esprit abstrait, et où, par un mécanisme plus ou moins compliqué, il arrive à appeler chaque abstraction d'un nom : alors il parle.

Le P. Pardies, un jésuite, dans un ouvrage assez triste d'ailleurs (1), a fait cette réflexion extrêmement juste à notre avis, que « la pensée n'est pas nécessaire pour parler, mais seulement pour vouloir parler. » Comprendre l'utilité de la parole est un acte de la raison assez compliqué par lui-même pour que nous puissions reconnaître qu'il est humain par excellence, et que les animaux en sont presque absolument incapables. La parole n'est que l'expression de rapports saisis par l'intelligence. Quelques-uns, beaucoup de ces rapports peuvent être saisis par les animaux, sans

(1) Pardies, *Discours de la connaissance des bêtes*, p. 39, in-16. Paris, 1672.

qu'ils comprennent la nécessité de les exprimer, rapport d'un ordre plus élevé.

Nous avons établi que certaines pensées pouvaient échapper aux races inférieures et leur être complétement inaccessibles, celles d'ordre métaphysique, par exemple. Quand certains rapports, encore beaucoup plus simples, échapperaient aux animaux, il n'y aurait là qu'un fait de gradation en relation avec ce que nous avons dit plus haut des phénomènes intellectuels chez les races humaines.

Pour démontrer que les animaux n'ont pas, à l'état de nature, un rudiment de langage artificiel, il faudrait prouver que jamais ils ne se font aucun signe d'aucune sorte, pour se communiquer quoi que ce soit, s'appeler, donner l'alarme, exprimer une sensation quelconque. Or l'expérience paraît démentir formellement une semblable assertion.

Si on a pu contester que certains animaux avaient entre eux un langage ou quèlque moyen de communication, on ne peut nier du moins que beaucoup ne soient susceptibles d'en recevoir un du dehors, de comprendre la signification de certains sons, aussi bien que le langage de la physionomie, et d'en émettre à leur tour qui doivent les faire comprendre de nous, nous communiquer une de leurs idées, un de leurs sentiments.

Il ne s'agit pas ici d'animaux qui peuvent reproduire certains sons des organes vocaux de l'homme: c'est là un fait d'un ordre tout matériel et qui n'a aucun rapport avec la question du langage. Il est évident que l'animal qui articule un mot ne le comprend pas plus qu'un homme, répétant les cris d'un animal, n'en comprend généralement le sens ou la signification.

Maupertuis allègue (1) que si les animaux étaient susceptibles de comprendre, on pourrait leur enseigner à se faire entendre par d'autres signes, au défaut de la voix. Il est étrange de le voir ériger en impossibilité un fait qui se passe tous les jours. Ce qui serait absurde, ce serait d'espérer de faire comprendre aux animaux des pensées d'un ordre élevé, particulier, quand nous avons vu que le genre humain n'en était pas toujours capable. L'homme a dressé l'animal, et dresser implique même l'idée de communication de sentiments de l'homme à la bête, que la bête renvoie à son tour à l'homme. Les exemples sont sans nombre et ne méritent pas qu'on les rapporte.

Ce qui est plus curieux, c'est de reconnaître si certains sons, sans signification pour nous, ne produisent pas chez les animaux certaines impressions déterminées, ne provoquent pas certains actes particuliers, influence bien remarquable et qui aurait

(1) *Essai philosophique sur l'âme des bêtes*, p. 217, in-12. Amsterdam, 1728.

son origine première en eux-mêmes ou dans leurs rapports mutuels les uns avec les autres, sans que l'éducation y fût pour rien (1).

Enfin, il est dans l'histoire du langage des bêtes un fait capital et qui mérite qu'on en étudie toutes les circonstances, c'est la perte de l'aboiement chez le chien revenu à l'état sauvage (2); ce qui semble prouver que l'aboiement n'est qu'une manifestation factice, un signe artificiel dont nous avons appris ou imposé au chien l'usage, mais dont il n'a pas compris l'application dans les rapports d'individu à individu, dont il n'a pas su faire partager ou transmettre l'usage à ses semblables, et que lui-même a oublié quand les circonstances l'ont ravi à l'influence civilisatrice (?) d'un être supérieur.

Le langage des bêtes est encore une question

(1) On peut citer les faits suivants :

Dans les fermes de basse Normandie on voit toujours (?) les dindons répondre par un gloussement à certaine articulation particulière et complexe que peut produire le premier venu.

Les Orientaux savent de même exciter l'âne à la saillie.

Pour faire agenouiller un chameau, le Bedouin emploie une sorte de râlement guttural qui n'est d'aucune langue et qui doit avoir la même propriété, je crois, sur les chameaux non dressés.

(2) Voy. Flourens, *Histoire des travaux de Buffon*. Paris, 1844. — Prichard, *Hist. naturelle de l'homme*. Paris, 1843, t. I, p. 48. — Morel, *Des dégénérescences dans l'espèce humaine*, p. 21. Paris, 1857. — M. Roulin a remarqué que quelque chose d'analogue avait lieu pour le chat, qui perdait à l'état sauvage ces miaulements importuns que font entendre si souvent, pendant la nuit, nos races d'Europe. Cf. *Mémoires du Muséum*, vol. XVII.

d'obscurité, mais féconde peut-être en faits nouveaux. Si Apollonius de Tyane et les anciens philosophes n'ont pas compris aussi bien le langage des bêtes qu'on a bien voulu le croire, au moins n'ont-ils pas eu tort de diriger leurs recherches de ce côté; et peut-être, étudiant mieux les animaux, arriverait-on à la démonstration scientifique de cette vérité banale, reconnue de tous ceux qui vivent avec certains animaux, à savoir : qu'ils peuvent nous comprendre et qu'ils se font comprendre dans certaines limites.

Longtemps on a cru que l'intelligence et la pensée étaient à l'homme seul, réservant l'instinct aux animaux et à l'homme. — Cette opinion tend chaque jour à se modifier, nous croyons l'avoir montré. — Quelque chose de semblable aura nécessairement lieu pour le langage mieux étudié, et là, comme pour l'intelligence, comme pour l'organisme, on arrivera sans doute à démontrer une *unité de composition* qu'on peut admettre *à priori* comme nécessaire dans le règne organique, une gradation nouvelle dont chaque terme sera corrélatif à ceux des deux autres. Tout être vivant étant composé d'éléments semblables, toujours agencés de même, mais offrant dans la grande majorité des cas un degré différent de développement, et que nous prenons pour des dissemblances, pour des parties nouvelles, faute d'études approfondies. Comme on croyait autrefois

découvrir dans la tête osseuse des poissons des os nouveaux, jusqu'au jour où leurs rapports, leurs connexions, leur génésie, mieux étudiés, on a découvert et démontré l'unité de composition, là même où on l'avait le moins soupçonnée.

Cette idée de gradation intellectuelle de l'homme aux animaux, choquante pour beaucoup, ne l'était pas pour les philosophes de l'antiquité, et ceci mérite considération. Pour l'âme, les moyens d'étude n'ont pas fait de progrès, ou peu ; ils sont encore les mêmes, l'observation et la réflexion. Nous n'avons donc aucune raison de penser que les solutions données par nous sur ce sujet soient préférables aux leurs. Ce serait plutôt le contraire. Un écrivain moderne (1), qui s'est occupé des mêmes questions, reconnaît lui-même qu'il n'a pas librement pensé, il avoue que, n'était cette influence du DOGME dont nous contesterons toujours la valeur scientifique, il embrasserait certaines idées, celles même que nous essayons de faire prévaloir. « Avouons-le avec franchise, dit-il ; si nous n'avions « sans cesse présents à l'esprit les dogmes d'une « religion que nous respectons, si nous n'avions cette « foi sincère, cette croyance intuitive qui nous dit que « nous devons nous tromper, nous oserions écrire « alors : Plus l'organisation de l'animal est perfec-

(1) M. Maire, *Société havraise d'études diverses,* p. 169, 1855-1856.

« tionnée, plus l'élément spirituel produit par le « jeu des fonctions est perfectionné lui-même... Il n'y « aurait plus alors que gradation hiérarchique d'un « seul et même principe... Le fluide psychique serait « toujours le même chez tous les individus... La dif- « férence des manifestations tiendrait tout entière « à la différence des organisations qui les produi- « raient. »

Voilà donc où en est la science au dix-neuvième siècle, au point où l'avait laissée Aristote, cercle étroit et vicieux dans lequel tourne sans fruit l'étude de l'âme, jusqu'au moment où une méthode nouvelle, déjà appelée par le philosophe grec au secours de la psychologie, se fera jour, — une méthode rationnelle et expérimentale.

Les principes que nous cherchons à faire revivre ne sont cependant pas tout à fait ceux d'Aristote. Dans son *Traité de l'âme*, il admet bien la gradation, mais comme présentant à chaque degré une manifestation nouvelle en plus des manifestations existant dans les degrés inférieurs. L'âme est une, mais à mesure qu'on remonte la série, de la plante à l'homme, elle se revêt d'un plus grand nombre de facultés.

Porphyre, tout en s'appuyant de l'autorité du Stagirite, va plus loin, nous semble plus près de la vérité : ce n'est plus des facultés ajoutées les unes aux autres qu'il reconnaît à l'homme et aux animaux,

mais à tous, les mêmes, seulement plus ou moins développées.....(1).

Mais, récuse-t-on d'aussi anciennes autorités? on peut en citer de modernes, — une entre toutes et des plus imposantes, — celle de M. R. Owen. Dans une brochure récente(2), le savant professeur écrit : « *Not* « *being able to appreciate, or conceive of the distinc-* « *tion between the* PSYCHICAL *phænomena of a Chim-* « *panzee and of a Boschiman, or of an Aztec with ar-* « *rested brain-growth, as being of a nature so essen-* « *tial as to preclude a comparison between them, or* AS « BEING OTHER THAN A DIFFERENCE OF DEGREE, I cannot « shut my eyes to the significance of that all-perva- « ding similitude of structure — every tooth, every « bone, strictly homologous,—which makes the de- « termination of the difference between *Homo* and *Pi-* « *thecus* the anatomist's difficulty. And, therefore, « with every respect for the Author of the '*Records*

(1) « Jam vero nobis ostendendum est ea (bestia) habere ra- « tionem internam et intus conceptam. *Videtur sane a nostra* « *differre;* ut ait alicubi Aristoteles, *non essentia sed gradu.* Uti « nonnulli existimant Deorum a nostra discrepare rationem, « non differentia essentiali, sed quod illorum magis, nostra « minus sit accurata. Et quidem quod ad sensum attinet et « reliquam, tum instrumentorum sensus, tum carnis universæ, « conformationem attinet, eam eodem nobiscum modo se ha- « bere in animalibus, ab omnibus fere conceditur. » Porphyre, trad. par L. Holsteinius, *De Abstinentia*, Cantobrigiæ, 1655, in-16, p. 108. — N'est-ce pas l'unité de composition devinée et pour l'âme et pour le corps?

(2) *On the characters,* etc. *of the class Mammalia,* p. 20, note. Mémoires de la *British Association for the advanc. of science,* 1857.

« *of creation* ' I follow Linnæus (1) and Cuvier in « regarding mankind as a legitimate subject of zoo- « logical comparison and classification. »

Nous avons rapporté en entier ce passage qui est comme le dernier pas accompli, et le plus hardi, dans cette grave question de la place de l'homme dans la nature.

Accepter la gradation, n'est-ce pas relier cette grande chaîne des êtres qui serait impossible, qui n'existerait pas, ou plutôt qui ne serait que caprice, système, méthode artificielle, si les êtres classés n'étaient ainsi classés que par une portion d'eux-mêmes? N'est-ce pas affirmer davantage cette série continue en laquelle ont cru Aristote, Leibnitz, Bonnet, Linné et de Blainville?

Là où d'autres n'ont vu qu'un phénomène partiel, presque éventuel, nous proclamons une Loi, loi formulée par un grand physiologiste qui ne l'accepte pas dans toute sa plénitude : « Des bêtes à « l'homme, tout n'est qu'une chaîne de nuances « suivies. » (M. Flourens.)

Donc pas de limite tranchée, les différences siégeant uniquement dans la quantité d'intelligence en œuvre (?). Donc pas de règne humain. Donc pour l'homme et pour les animaux une seule méthode applicable, et la même.

(1) « Nullum characterem hactenus eruere potui, unde homo « a simia internoscatur.» Linné, *Fauna Suecica*, præfatio.

CHAPITRE III.

L'ORDRE DES BIMANES.

« L'homme, a dit Charles Bonaparte, peut être « considéré comme constituant à un point de vue « une simple famille ; à un autre, un règne tout en-« tier. » Mais il ajoute avec raison que dans ce second cas « les caractères ne seraient pas en har-« monie avec le reste du système, » c'est-à-dire que cette seconde hypothèse est à rejeter, — l'harmonie étant la condition nécessaire de tout système. On ne peut pas arbitrairement donner aux mêmes caractères une valeur différente, et réciproquement des divisions de même ordre doivent nécessairement répondre à des caractères de même valeur.

L'ordre des *Bimanes* a-t-il sa raison d'être ? est-il « l'immédiat et nécessaire résultat des rapports « naturels respectivement appréciés dans leur de-« gré ? » — « Non, a répondu E. Geoffroy dans d'éloquentes pages, cet ordre est à supprimer » (1).

E. Geoffroy avait vu, dans les bazars du Caire, les artisans se servir de leur gros orteil pour mille usa-

(1) *Comptes rendus de l'Académie des sciences*, t. II, p. 581.

ges de préhension. Savons-nous encore comment ces races grimpantes, que nous avons signalées, se servent de leurs pieds, et ne sommes-nous pas entraînés à penser qu'ils saisissent de la même manière les branches des arbres où ils passent une partie de leur vie. Un Barabra, un nègre à cheval, prend de préférence la courroie de l'étrier entre les pouces et les autres doigts : ainsi monte toute la cavalerie abyssinienne (1). Si le fait rapporté par Bory des résiniers des landes ne s'est pas trouvé confirmé (2), toujours nous avons vu les Nubiens Barabras monter à la grande vergue des *dahabiehs* du Nil en saisissant au-dessous d'elle, avec le gros orteil, la corde qui soutient la voile. Le pied, quand son action n'est pas paralysée par l'habitude d'une chaussure, est éminemment apte à la préhension.

Et si certaines races d'hommes semblent très-propres au mode de vie que mènent les quadrumanes, semblent bien constituées pour vivre dans les arbres, il n'y a rien là qui doive étonner, rien que de très-naturel et très-conséquent. On a dit l'homme frugivore ; s'il l'est au même titre que les singes, de par son système dentaire, l'homme devait avoir tout son organisme plus ou moins modifié en raison de cette finalité ; il devait posséder des moyens de locomotion tels qu'il fût capable de se procurer

(1) Voy. *Sketches of central Africa*.
(2) Cf. Is. Geoffroy, *Histoire naturelle générale*, t. II, p. 200.

la nourriture spéciale qui lui convenait. Et encore aujourd'hui nous retrouvons comme des traces de cette tendance toute naturelle et qui fut peut-être générale à l'origine.

Modera, cité par J. Crawfurd, raconte qu'un jour, trois naturalistes allant à la côte nord de la Nouvelle-Guinée pour leurs études, ils trouvèrent les arbres pleins d'indigènes des deux sexes, qui sautaient de branche en branche avec leurs armes sur le dos, comme des singes, gesticulant, criant et riant (1). Cette race singulière, dont nous avons parlé plus haut, et qui a été signalée dans l'Hindoustan par plusieurs observateurs, paraît vivre à moitié dans les arbres. On est en droit de se demander si le souvenir confus d'un tel peuple et de ses mœurs, n'a pas été l'origine de la tradition, qui a servi de base au poëme de Valmîki. Rama marche à la conquête de son épouse Sîta, ravie par le mauvais génie Râvana ; il est aidé dans cette entreprise par une vaillante armée de singes, et à chaque instant, dans le récit, reviennent des expressions, des épithètes qui rappellent la nature simienne et quadrumane des combattants. (Voir la traduction de cette véritable Iliade par M. H. Fauche) (2).

En jetant les yeux sur les premiers groupes de la

(1) Cf. *British Association for the advancement of science*, p. 8, 1852.

(2) *Râmâyana*, in-12. Paris, 1857.

série animale, on trouve des singes qui marchent sur la plante des pieds et des mains; d'autres qui marchent sur la plante des pieds et sur les phalanges des mains renversées, marche toute particulière, caractère bizarre et inattendu, qui suffirait à lui seul à caractériser un groupe ; d'autres enfin qui ne marchent plus que sur la plante des pieds, la forme du corps et des jambes rendant les membres antérieurs tout à fait impropres à la marche : c'est l'homme.

Ne pourrait-on pas dire que le pied de l'homme est à la main, ce que la main des singes anthropomorphes est au pied?

Les singes inférieurs, seraient quadrupèdes faisant servir leurs quatre pieds à la préhension, fonction secondaire, dérivée, puisque dans la série des vertébrés, le *membre* abdominal ou pectoral est avant tout organe de locomotion.

Les singes supérieurs devront être considérés comme bipèdes et bimanes, pouvant à volonté intervertir dans la vie commune les fonctions des deux paires de membres : faisant servir les antérieurs à la marche, les postérieurs à la préhension.

L'homme, à son tour, est aussi bipède et bimane, seulement il ne peut plus altérer, dans des limites normales, que les fonctions du membre inférieur, le supérieur n'étant plus propre du tout à la marche.

Là encore, au point de vue organique, les singes

anthropomorphes sont un véritable terme moyen entre l'homme et les autres familles de singes.

On a proposé d'étendre la signification du mot main; même en la restreignant, avec Linné, de Blainville et Cuvier, à une extrémité formée de doigts mobiles et *d'un pouce opposable*, on voit que l'homme a, en réalité, quatre mains, ce nom s'appliquant fort bien au pied, où le pouce, dans l'état de nature, est très-écarté des autres orteils, ainsi que E. Geoffroy Saint-Hilaire en a déjà fait la remarque (1).

L'homme pouvait donc, et devait, lui aussi, être considéré comme *quadrumane*. Alors, ce n'est plus dans la présence des mains ou d'organes de préhension en tel ou tel nombre, qu'il faut aller chercher les caractères distinctifs de la division spéciale qui comprendra le genre Homme et ses différentes espèces; c'est dans un caractère remarquable par sa constance jusque dans les races les plus dégradées, les plus animales, et qui les distingue tout d'abord du groupe qui suit immédiatement l'homme dans la série zoologique. Ce caractère sur lequel a insisté, après les deux Cuvier, mais avec une force toute nouvelle, M. R. Owen en divers endroits (2), est la *contiguïté* et la *continuité* des dents, dont aucune ne dépasse jamais le niveau des autres.

(1) *Comptes rendus de l'Académie des sciences*, vol. II.
(2) *Odontography*. London, 1840, p. 452. — *Catalogue de la collection huntérienne, Ostéologie*, t. II, p. 800.

Ainsi pour l'homme, comme pour le restant des mammifères, c'est le système dentaire qui nous donnera la meilleure caractéristique. Nouvelle preuve que l'étude de l'homme et celle des animaux doivent procéder par les mêmes méthodes; preuve encore, que ces deux études sont les deux branches parallèles, intimement unies, d'une seule et même science.

CHAPITRE IV.

VARIÉTÉS ANATOMIQUES ET PHYSIOLOGIQUES.

Nous avons essayé de démontrer, dans les pages précédentes, l'unité spécifique des phénomènes biologiques de tout ordre, qui se manifestent chez les animaux supérieurs et chez l'homme. Cette unité nous conduit nécessairement à une autre, celle de la méthode. Les règles à employer dans le groupement, dans la classification des différentes variétés qui nous frappent dans le genre humain : ce seront les mêmes qui sont appliquées déjà par les zoologistes, aux individus composant la série zoologique. Cette marche seule pourra donner de bons résultats, c'est-à-dire des résultats comparables.

La première chose à examiner est de connaître de quel ordre sont les divisions à établir dans l'humanité : la seule voie pour y arriver sera donc l'étude des différences physiques, base de toute classification dans les sciences naturelles. Procéder autrement serait une marche essentiellement vicieuse : nous ne savons rien *à priori*, absolument rien.

On a immensément écrit sur l'anatomie des races, et cependant on peut encore désigner ce sujet aux

études sérieuses des anthropologistes; peut-être en portant leur attention plus loin que la peau, la masse encéphalique et le squelette, qui ont été à peu près seuls étudiés jusqu'ici, trouveraient-ils dans tous les systèmes des dissemblances de même ordre et aussi tranchées (1).

Ces différences, ces variétés sont telles qu'elles sautent aux yeux et que le peuple ignorant les apprécie de suite (2), elles sont telles que les monogénistes les plus éminents s'accordent à les regarder comme suffisantes à différencier (partout ailleurs) des espèces ou même des genres ! Elles portent sur tous les points de l'organisme, et nous verrons plus

(1) « Chez un noir ou homme de couleur (Australien?) que je fus assez heureux pour observer, les nerfs des jambes étaient au moins un tiers plus petits que ceux d'un Anglo-Saxon de même taille. M. Tiedemann d'Heidelberg m'informa qu'il avait de grandes raisons de croire que les natifs d'Australie diffèrent des Européens à un point extraordinaire (*in an extraordinary manner*).» Knox, *The races of men*. London, 1850, p. 2.

(2) « Les caractères physiques qui distinguent les *races humaines* les unes des autres, sont peut-être le *fait d'histoire naturelle* qui, à toutes les époques, a le plus frappé l'imagination des hommes... Les historiens racontent que lors du premier retour de Colomb, les Européens ne pouvaient détacher leurs yeux des plantes, des animaux inconnus que Colomb avait rapportés, et surtout, disent-ils, des Indiens si différents de toutes les races d'hommes qu'on ait jamais vues. » M. Flourens, *Annales des sciences naturelles*, t. X. — Ces étonnements se renouvellent encore chaque jour, et j'ai connu un nègre très-intelligent qui avait conservé un souvenir fort peu agréable des campagnes de France où il avait été l'objet de la curiosité la plus indiscrète et la plus générale.

loin qu'elles se retrouvent aussi tranchées, aussi palpables dans le moral, que dans le physique.

Nous ne prétendons pas ici les dire toutes, même les énumérer; nous citerons seulement les principales ou celles qui nous semblent mériter quelque remarque. Le nombre est immense de celles qui existent, ou qu'on a cru remarquer, car cette restriction est nécessaire : en effet, si nous sommes portés à admettre un nombre considérable de différences considérables elles-mêmes, nous devons nous efforcer de ne pas tomber dans ces erreurs qu'on a commises bien des fois et qui tenaient au petit nombre de faits observés ; les savants ayant souvent donné à des phénomènes tout individuels la valeur de faits généraux. On comprend qu'un tel procédé soit incomplet, et ne puisse mener à rien de certain, rien de positif.

Nous trouvons dans l'histoire des études anthropologiques plus d'un exemple de ces jugements trop précipités : à l'époque même où la couleur du nègre semblait être le point de mire des élucubrations et des réflexions de toute l'Europe savante, vers la fin du siècle dernier, un nommé Kluegel affirma (dans l'*Encyclopédie de Berlin*, 1782) que les lèvres du nègre étaient d'un beau rouge. Grande rumeur ; Sœmmering lui-même s'en émeut, écrit de tous côtés, cherche des informations, demande des renseignements, qui, tout naturellement, se trouvèrent

contraires à l'opinion de Kluegel. On sait en effet que, chez le nègre, le pigment s'étend aux muqueuses et même jusque sur la sclérotique. Les lèvres sont ordinairement noires, et l'on trouve le plus souvent sur les gencives, ou même sur le palais, une couche pigmentaire non continue, qui y forme des maculatures d'un violet foncé (1). Kluegel avait conclu trop vite du particulier au général, ayant eu très-probablement à sa portée un seul individu nègre avec les lèvres, les gencives et la langue d'un beau rose ressortant avec éclat sur le ton noir de la peau. Nous avons pu nous-même observer un cas semblable chez un Soudanien, affecté ainsi d'une sorte d'albinisme de la muqueuse buccale.

En Anthropologie comme dans toutes les sciences d'observation, ce sont les moyennes qui doivent faire foi; elles seules ont une valeur absolue; tous les autres phénomènes ne sont qu'individuels, ayant leur valeur vraie dans l'espèce, mais non susceptibles de servir de base à aucune vue d'ensemble.

Le système osseux a été le plus étudié (2), et dans

(1) Cf. *Bulletin de la Société ethnologique*, p. 52. Année 1847.

(2) L'analyse des différences anatomiques du squelette n'a nulle part été mieux faite que par MM. Bérard en France, et Lawrence en Angleterre. Je renvoie, pour les détails, à ces deux éminents auteurs. Bérard, *Cours de physiologie*. Paris. 1848, t. I. — Lawrence, *Lectures on comparative anatomy*. London, 1848, in-12. 9e édition.

le système osseux, la tête (1); dans la tête, le crâne : nous reviendrons plus loin sur la valeur des procédés cranioscopiques et des classifications assises sur cette base.

La face presque autant que le crâne a été l'objet de recherches attentives ; les plus petites différences ont été notées, et presque toutes érigées par les uns ou par les autres en caractères distinctifs. Nous ne citerons que la classification de M. Bérard en *orthognathes* et en *prognathes* (comprenant les Australiens, les Ethiopiens et les Nègres océaniens) (2). Mentionnons encore la dépression du nez, comparée par MM. Quoy et Gaymard à celle de l'orang (chez les habitants de Vanikoro) ; l'aplatissement général de la face chez les Eskimaux, et chez ceux-ci encore toute la conformation particulière de la voûte du crâne, qui est telle qu'une coupe verticale donne presque une ogive parfaite (3).

Quant aux incisives à couronnes plates qu'on a

(1) Voyez, entre autres, Pucheran, *Considérations anatomiques sur les formes de la tête osseuse*. Paris, 1841. (Thèse.)

(2) On pourrait peut-être distinguer deux sortes de prognathisme : l'un où les faces antérieures des maxillaires sont convexes comme dans la tête qui a servi de point de comparaison à M. Bérard (au Musée Orfila), l'autre où ces faces sont presque concaves.

(3) Voir le crâne où cette particularité a été pour la première fois observée (en ce moment à *Guy's hospital*), et surtout les magnifiques spécimens rapportés du Nord par S. A. I. le prince Napoléon.

cru longtemps caractériser les anciens Égyptiens, il paraît résulter des recherches de l'École américaine que cette exception ne se présentait, chez eux comme chez nous, qu'individuellement.

On a essayé aussi d'établir par des moyennes une différence sensible entre les bassins des différentes races. Weber (1) les a classés ainsi :

Bassins	ovales................	Européens.
—	ronds................	Américains.
—	carrés................	Mongols.
—	cunéiformes ou oblongs.	Africains.

Les mêmes idées ont été reprises et défendues par les anthropologistes français; il est bon pourtant de faire remarquer que Weber ajoute que des exemples de chaque sorte peuvent fort bien se rencontrer dans une seule race. — Ce qui semble positif, c'est que dans l'espèce nègre le bassin serait en général sensiblement plus petit. C'est au moins l'opinion de Camper (2), de Vrolik, de Sœmmering, de White (3), de Bérard (4), qui en ont mesuré un grand nombre.

(1) Voy. *English Cyclopœdia,* art. *Man.*

(2) La proportion donnée par Camper est celle-ci : Le grand diamètre est au petit,

Chez l'Européen :: 41 : 27,
Chez le Nègre :: 39 : 27,5.

(3) *Account of the regular gradation of man,* in-4°. London, 1799, p. 118.

(4) Bérard, *Cours de physiologie.* Paris, 1848, t. I, p. 394. — Voy. aussi, sur la même question, A. Maury, dans l'*Athénéum français,* 1853, n° 47.

En sorte que la facilité de parturition, si remarquable chez les races inférieures, a pour cause la petitesse relative encore plus grande de la tête du fœtus. Là tout cependant se passe à l'état normal, et c'est l'accouchement laborieux chez nous, qui est une exception, un phénomène particulier, anormal, et peut-être inexpliqué. On peut l'affirmer, tel n'était pas le cas au temps où nos ancêtres vivaient dans un état barbare et sauvage. La parturition difficile est un phénomène acquis par la civilisation; seulement il est difficile de déterminer où est le siége précis de cette difficulté. Est-ce dans le bassin, rendu plus étroit par l'usage des vêtements suspendus à la hanche? Est-il permis de supposer que le développement du cerveau, d'un organe chez le fœtus, fût subordonné au développement des facultés, des fonctions du même organe chez les parents?

Au système osseux tiennent aussi les différences de taille qui sont si sensibles. Ainsi, sans sortir de l'Europe, il est bien reconnu que les Anglo-Saxons, les Allemands, les Norwégiens, les Albanais sont grands, tandis que les habitants du midi de la France, les Irlandais, les Espagnols, les Maltais sont petits (1).

(1) Faut-il admettre que, du côté de Sennar et du Cordofan, certains individus ont une vertèbre de plus? Ce fait aurait été observé à Candie par un chirurgien allemand, sur des nè-

Les membres nous offrent dans les races d'hommes de très-grandes variétés (1), en raison de cette loi qui veut que les modifications de l'organisme deviennent de plus en plus tranchées du centre à la périphérie. C'est dans les doigts, dans les dents qu'on est allé chercher les caractères des ordres et des genres; c'est à la limite même de l'individu, dans la couleur des plumes et des poils qu'on cherche les caractères des espèces. Nous ne citerons encore ici que quelques faits particuliers.

On a dit et répété (2) que les Tartares avaient les jambes recourbées en dedans, et les monogénistes n'ont pas manqué de trouver là une des mille influences de la manière de vivre. Ils ont vu dans cette infirmité *générale* une conséquence de l'habitude de monter à cheval, sans penser que l'Arabe hymiarite était au moins aussi souvent à cheval, et que pourtant la noblesse et la rectitude de sa stature n'en souffraient pas.

C'est là une exagération évidente. Pallas, qui a si longtemps vécu au milieu des Tartares, dit simplement : « Le seul vice de conformation qui soit *assez*

gres au service de Méhémet-Ali. Voy. Smith, *The natural history of the human species*, in-16. Edimburg, 1848, p. 191. — D. Madden, *Travels*.

(1) Elles n'avaient pas échappé à Albert Durer. Il dit, en parlant des nègres : « Leurs mains, aussi genoilz, iambes et piedz, sont difformes de leur nodosité. » *Les quatre livres de la Proportion des parties*, etc. Trad. par L. Meigret. Arnhem, 1614, p. 103.

(2) Voy. Sammlungen, th. I, p. 98. — Buffon. — Solger.

« *fréquent* chez eux, est une courbure extérieure « des bras et des jambes, résultat d'une espèce de « cuillère sur laquelle ils ne cessent d'être comme « à cheval dans leur berceau, et de ce que, dès qu'ils « ont appris à marcher, ils se trouvent à chaque « déménagement obligés de s'habituer à l'équita- « tion. » Voilà ce que dit Pallas, et il est bien évident qu'il ne parle ici que d'une exception, car il écrit quelques lignes plus haut : « Je ne me rappelle « pas avoir vu un enfant qui fût estropié. L'éduca- « tion, qui est entièrement abandonnée à la nature, « ne peut former que des corps sains et *sans dé-* « *fauts*, etc. (1). »

Si l'on a parfois exagéré les relations des voyageurs, il n'en est pas moins constant que certaines races offrent une conformation des extrémités très-différente de ce qu'elle est chez nous. Le pouce de la main est généralement beaucoup moins opposable chez le nègre. Celle-ci est très-souvent petite, d'une petitesse presque monstrueuse : ainsi, chez les Boshismans, chez les Chinois et les Eskimaux (2), chez les habitants de Ceylan (3), chez les peuples qui ont construit les grands temples américains, où nous retrouvons encore sur les pierres, l'empreinte en rouge

(1) *Tribus mongoles*, traduction par S. A. de Grandsagne, dans les *Mémoires du Muséum*, t. XVII.

(2) Cf. Lawrence, *Lectures on comparative anatomy*. London, 1848, p. 410.

(3) Davy, *An account of the interior of Ceylan*, 1821, p. 109.

de leurs petites mains (1), enfin chez les habitants primitifs de l'Europe, ainsi que le démontrent les poignées des armes trouvées dans leurs tombeaux (2).

Les extrémités inférieures ne varient pas moins. C'est ainsi que les races nègres de l'Océanie et de l'Afrique paraissent offrir un développement exagéré du calcanéum. MM. Quoy et Gaymard l'ont remarqué chez les habitants de Vanikoro, et, rapprochement curieux, M. d'Abbadie raconte (3) qu'un Abyssin lui définissait ainsi un nègre Changalla : « C'est un homme à peau noire, à orteil ridé près de « sa racine, *à talon proéminent*, et dont les che- « veux laineux ne dépassent jamais la longueur du « petit doigt. »

Le pied des Nubiens, surtout des femmes, offre une autre particularité. Tous les métatarsiens semblent reposer tout entiers sur le sol et s'écarter

(1) Voy. Daniel Wilson dans *British review*, 1851. — Voir dans Stephens la description du temple d'Uxmal.

(2) *Bulletin de la Société de géographie*, 4e série, vol. X, p. 45.

(3) Je n'ai pu malheureusement m'assurer de ce fait lorsque j'étais en Afrique, mon attention n'y étant pas alors appelée. Cependant je dois noter ici l'aspect spécial du cou-de-pied des nègres, tenant sans doute à l'épaisseur de la peau. Là aussi, elle est sillonnée de plis nombreux partant du dessous des chevilles. Au lieu de tendons, de muscles, elle semble recouvrir une masse graisseuse ou comme lâchement infiltrée. C'est là un de ces aspects du corps humain si difficile à décrire, mais que n'oublie jamais celui qui y a une fois porté son attention. Je ne saurais dire si c'est là un phénomène absolument général, je me rappelle seulement l'avoir maintes fois observé.

par leur extrémité antérieure, sans cou-de-pied, les doigts tous également espacés, tous à plat. Cette structure est, au reste, parfaitement représentée dans toutes les statues égyptiennes sans exception, et plus saillante encore, quand on leur compare dans les galeries du *British Museum* un fragment de pied colossal (1) trouvé en Égypte aussi, à Alexandrie et évidemment d'origine grecque ou romaine : les doigts y sont rapprochés, le pouce seul écarté, le dessus du pied arqué comme chez les Européens.

Si cette ressemblance de toutes les statues égyptiennes avec le pied des habitants de la haute Égypte ou de la Nubie est un fait fortuit, il est assurément bien remarquable. C'est un véritable problème en Anthropologie, que de déterminer la valeur à accorder à l'iconographie monumentale des anciens Égyptiens. M. A. Maury a réduit de beaucoup et avec justesse, l'autorité de ces portraits, presque tous semblables, qui couvrent les murs des temples. Nous-même, en visitant le fameux spéos d'Abou-Simbel, nous fûmes loin de trouver tout ce que nous avait promis la lecture de partisans enthousiastes de l'art égyptien, en même temps anthropologistes (MM. Nott, Gliddon, etc.). Sans doute, on distingue *parfaitement* certains types, cela est indubitable ; mais vouloir retrouver dans chaque tête un peuple, Scythes, Arabes, Philistins, Lydiens, Kur-

(1) « Presented by A. C. Harris Esq. 1840. »

des, Indous, Juifs, Chinois, Tyriens, Pelasges, Ioniens, etc., n'est-ce pas faire la part trop belle aux artistes égyptiens, copistes mal habiles et inventeurs maladroits? L'art égyptien, quoi qu'on ait pu dire, a toujours été plus éloigné du point de départ, de la copie de la nature, que l'art grec : l'un tendait à idéaliser, l'autre transformait. Certains arbres qu'on voit abattre dans un bas-relief du grand temple de Karnac sont assurément de fantaisie pure. Il a pu en être ainsi de bien d'autres sujets auxquels on a voulu donner une valeur scientifique.

Le phénomène de la coloration chez l'homme, qui parcourt presque toute la gamme chromatique depuis le blanc mat jusqu'au noir opaque (1), a surtout frappé vivement les observateurs de tous les temps ; il n'est pas de système qu'on n'ait imaginé pour l'expliquer. « Toutes ces suppositions, dit « M. Flourens (2), tombent devant l'anatomie de la « peau, mieux connue. L'effet du climat (3) ne va « pas jusqu'à donner ou retrancher un appareil. » C'est donc un appareil que le noir possède en plus et qui manque chez le blanc (4), différence fondamentale, au nom de laquelle les polygénistes peuvent encore proclamer la non-communauté d'ori-

(1) Bérard, *Cours de physiologie*. Paris, 1848, t. I, p. 394.

(2) *Archives du Muséum d'Histoire naturelle*, t. III. *Anatomie générale de la peau*.

(3) Et encore moins toute autre cause.

(4) « La peau de l'homme de race blanche ne se compose que

gine pour le nègre et pour le blanc, l'iranien.

Les variétés que présente le système pileux sont capitales et d'une importance au moins égale à celles du système cutané. On devra sans doute y trouver chez l'homme, comme chez les mammifères, de bons caractères spécifiques. Car si elles sont innombrables en France et en général dans les pays où le mélange a été poussé aussi loin que possible, il faut reconnaître que chez les populations plus entières, moins envahies par le sang étranger, la constance des caractères tirés des cheveux est assez grande (1).

« du derme et des deux épidermes. L'appareil pigmental *manque.* » Flourens, *ibid.*, p. 186. — Il est fâcheux que Kölliker en faisant l'anatomie intime des tissus ne se soit pas plus étendu sur l'histologie comparée de la peau chez les différentes races. Il ne paraît pas qu'il ait examiné plus d'un échantillon de peau noire, et plus d'un échantillon de peau jaune, un malais. Cf *Éléments d'histologie humaine.* Trad. par Béclard et Séc, in-8. Paris, 1856, p. 127. Ces observations ne seraient-elles pas à refaire ou à continuer? Ne faudrait-il pas rechercher avec un soin tout particulier si les deux natures pigmentaires sont identiques chez le blanc et chez le nègre, et surtout le mode d'action de l'insolation qui agirait, selon M. Flourens, sur le deuxième épiderme?

Enfin il semblerait résulter des expériences de M. Brown-Sequard (*Comptes rendus des séances de l'Académie des sciences*, 21 déc. 1857), qu'il y a une relation entre les fonctions des capsules sur-rénales et l'existence ou la non-existence (pathologique?) du pigment. C'est encore là un but de recherches à proposer aux anatomistes qui s'occupent des races d'homme.

(1) On s'est déjà servi des cheveux comme base de classification. Bory Saint-Vincent partage les hommes en *Leucotriques*

Les différences offertes peuvent se rapporter soit à la couleur : il y a des cheveux blonds, noirs, rouges (par exception?); soit à leur état : ils sont lisses ou crépus ; soit à leur longueur, à leur souplesse, à leur abondance. Enfin peut-être à l'implantation.

Quand on a rasé la tête d'un nègre, et que les cheveux commencent à pousser, on est frappé de l'aspect étrange que présente cette chevelure naissante. Au lieu de paraître également répandus sur toute la surface du crâne, les cheveux se montrent en petites touffes de la dimension d'un gros pois environ ; et l'on a comparé, non sans raison, l'aspect que présente alors la tête à une vieille brosse usée (1). Ceci est particulier aux nègres et ne se voit même pas chez leurs voisins les Barabras, malgré leur teint foncé, malgré leurs cheveux ondulés, et plus véritablement *laineux* que ceux des nègres. Car ce mot les définit assez mal : c'est *crépus* qu'il faudrait dire (2).

Parmi les nombreuses perfections que la dogmatique indienne exige du Bouddha parfait, et que possédait Ça-Kiamani, il est dit : « Les cheveux du

et *Ulotriques* (voy. Bérard, *Cours de physiologie*. Paris, 1848, t. I, p. 394). Prichard rapporte toutes les différences à trois types : 1° *Melanocomous*; 2° *Leucous*; 3° *Xanthous* (voy. *English cyclopædia*, art. *Man*). Ces classifications sont sans doute trop générales pour ne pas être artificielles.

(1) Cf. Earl, dans *British association for the advancement of science*, 1852.

(2) Cf. Smith, *The natural history of the human species*, p. 189.

«Bouddha, repoussent en petites boucles (1). » Il est impossible de mieux désigner ce qui se passe chez le nègre. Toute cette tradition hindoue est, au reste, une véritable énigme pour l'anthropologiste. Pourquoi, chez le Bouddha, les paumes des mains descendent-elles jusqu'aux genoux (2) ? Pourquoi le mendiant fils de roi, né sur les bords du Gange, est-il toujours représenté sous les traits ou avec les caractères d'un nègre, la peau noire, les cheveux crépus? Rien n'autorise à penser qu'une race semblable ait jamais occupé le versant méridional de l'Himalaya. D'un autre côté, Ça-Kiamani n'appartenait certainement pas à une variété inférieure du genre humain : il eût été inapte à formuler aucun système moral ou philosophique.

Un fait extrêmement important, et auquel on n'a peut-être pas donné assez attention, c'est l'abondance relative du système pileux. Chez les nègres, les Américains, la race polaire, il est très-généralement fort peu développé. « La longueur de nos barbes, dit J. Ross (3), qui n'avaient pas été rasées depuis que nous avions laissé la *Victory* (30 jours), était, entre autres choses, une source de grand amusement; et un Eskimau d'une autre tribu qui était au milieu d'eux, et dont la barbe

(1) Cf. Burnouf, *Le Lotus de la bonne foi*, p. 562.

(2) Cf. *Ibidem*, p. 569.

(3) *Narrative of a second voyage*. London, 1835, in-4°, p. 427.

était plus forte que de coutume, s'en prévalait pour se dire notre parent de ce côté (1). »

La barbe épaisse, fournie, semble, en y regardant bien, l'apanage exclusif de la race iranienne, de cette race qui, descendue de l'Imaüs, s'est répandue dans l'Europe entière, et dont les plus beaux représentants habitent encore les plateaux de l'Iran. Nos voisins les Sémites sont loin d'être aussi pourvus ; et ce n'est peut-être pas à tort que H. Smith a proposé (2) de faire du système pileux abondant le caractère d'une race, de même que l'état crépu deviendrait le caractère d'une autre.

La splanchnologie des races humaines n'est pas moins curieuse à étudier. Il nous suffira de rappeler ici le développement des petites lèvres chez les femmes hottentotes, celui du prépuce et du clitoris chez les Sémites, l'absence ou la brièveté du frein chez beaucoup de nègres, mentionnée par White (3), le volume de la verge chez les Éthiopiens, volume dont la cause serait dans le bassin même et qui permettrait l'union du blanc avec la noire et non pas l'union du noir avec la blanche.

Cette remarque toute conforme aux théories

(1) On sait qu'en Europe même les Frisonnes n'ont absolument que leurs cheveux sur le corps. Buffon dit la même chose des femmes du Groënland, et Tavernier des femmes mongoles.

(2) Cf. *The natural history of the human species.*

(3) Voy. Lawrence, *Lectures on comparative anatomy*, 3e édition, p. 286.

bizarres de M. d'Eichthal a été faite par un monogéniste éminent(1). On est seulement en droit de se demander, comment des individus d'une même espèce (espèce dont le caractère essentiel est la reproduction indéfinie) peuvent, même se développant suivant des directions différentes, arriver à l'impossibilité physique de se reproduire; cette impossibilité ne fût-elle que partielle. Que deviennent alors les idées monogéniques, et l'*unité spécifique* du genre humain?

Aristote avait déjà remarqué, que le sang du nègre est plus foncé, plus violet que celui du blanc. Il avait fait une observation semblable sur le sperme. M. Jacquinot a vérifié ces assertions, et Virey a pu dire que la chair du nègre est à celle du blanc comme la chair du lièvre est à celle du lapin.

On peut encore signaler, d'après Edwars, chirurgien de la deuxième expédition de Parry, un développement considérable de la membrane semi-lunaire de l'œil, chez les nations hyperboréennes, et qui en fait presque une troisième paupière (2).

Nous appelons différences physiologiques, certains modes fonctionnels des mêmes organes chez les différentes races. C'est là, comme on le voit, une distinction tout artificielle, puisque ces différences

(1) M. Serres dans ses leçons au Muséum d'Histoire naturelle.

(2) Cf. *Edinburgh new physical Journal*, t. XXVI, p. 296.

doivent nécessairement et forcément remonter à des différences anatomiques. Seulement celles-ci, par leur peu de valeur ou quelque autre raison, ont été jusqu'à ce jour méconnues, pendant que le résultat, plus sensible, n'a pu nous échapper. Qu'un Tartare, par exemple, voie plus loin qu'un Européen armé d'une lunette, il est certain qu'une telle supériorité fonctionnelle ne dépend que de la qualité matérielle de l'instrument, d'un mécanisme plus perfectionné des organes de la vision, de la nature plus parfaite des milieux réfringents (1).

On a souvent voulu rejeter sur l'éducation de la race ou de l'individu ces sortes de modifications. L'éducation de la race est une fiction. Chacun de nous vient au monde comme son père et sa mère y sont venus, mêmement doués, y apportant parfois par l'hérédité certains caractères particuliers, mais qui doivent nécessairement s'éteindre avec le temps, soit d'eux-mêmes, soit en tuant celui qui les porte en lui (c'est le cas dans les dégénérescences héréditaires). Si ce perfectionnement natif était possible, il en résulterait que nous ne serions plus des êtres parfaits mis sur la terre dans la meilleure condition d'existence possible, que notre organisme serait

(1) Le fait est rapporté par Pallas (*Mémoires du Muséum*, t. XVII, p. 238). Un Kalmuck vit un parti à 30 verstes (= 32 kilomètres) pendant que le général russe ne pouvait rien apercevoir avec sa lunette.

perfectible à l'infini et nous retomberions dans des systèmes qui ont fait grand bruit il y a quelques années, et dont chacun s'est moqué. Cette éducation préalable par les ancêtres existe si peu que l'acuïté du sens de la vue que possèdent aussi les Boshismans au plus haut degré, se perd immédiatement par un seul croisement avec les blancs (1).

L'éducation individuelle a une influence incontestable, mais qui ne suffit pas à expliquer des variations aussi grandes. On ne voit nulle part que les Européens appelés à vivre avec les sauvages soient jamais arrivés à avoir des perceptions sensitives aussi fines, aussi délicates. Le mode de vie, les circonstances ambiantes n'ont pas l'influence qu'on leur a supposée. L'Américain dans ses forêts où la vue est toujours bornée a le regard aussi perçant que le Kalmuck sur sa steppe.

L'Arabe au désert n'a pas le même avantage. De cette perfection relative des sens résulte aussi l'adresse à se servir de l'arc ou des armes à feu, exercices où excellent les Cafres et les Américains pendant que les Arabes ne partagent que peu cette supériorité.

Cette question de l'éducation d'un organe sera au reste éclaircie tôt ou tard par l'anatomie attentive. On peut chercher dans quelle mesure la nourriture, par exemple, modifie le canal alimentaire et les

(1) Knox, *The races of men*. London, 1850, in-8, p. 271.

glandes qui en dépendent, c'est-à-dire le système organique essentiellement et immédiatement en rapport avec elle (1). Les Eskimaux actuels sont de fait carnivores; il est évident de plus, et par la structure de leurs dents et par toute leur organisation, qu'ils ont été créés frugivores comme nous et les singes. Eh bien! il sera curieux d'examiner les modifications qu'un long usage de la viande comme aliment a pu introduire dans leur économie, et là on trouvera la véritable valeur des changements qu'il faut attribuer au mode d'existence, changements que Buffon, d'abord, a proclamés. Le premier effet de cette nourriture absolument et exclusivement animale aura été de diminuer la sécrétion des glandes salivaires, ou au moins la quantité de ptyaline contenue dans la salive et devenue inutile à ces hommes qui ne mangent jamais de matières féculentes; de rendre l'intestin plus court, le pancréas plus volumineux, etc...

(1) On a longtemps cru que la nourriture influait sur le caractère des hommes ou des peuples. Maints héros fameux ont été allaités par des bêtes sauvages, et ont sucé le courage aux mamelles de leurs féroces nourrices. On connaît ces vers d'*Hudibras :*

> Was ever Tartar fierce and cruel
> Upon the strength of water gruel
> But who can stand his fire and force
> When first he rides, then eats his horse.

Une étude importante à faire et qui n'a encore été qu'indiquée, c'est l'influence que peut avoir sur le développement ou la santé de l'enfant blanc, par exemple, le lait d'un animal ou d'une femme d'autre race.

Nous ne croyons pas qu'il en soit ainsi ; nous n'admettons pas (sauf observation ou expérience ultérieure) que la nourriture ait aucune influence sur les fonctions ou les organes, autre qu'une influence pathologique. La race qui nous occupe n'est pas devenue carnivore, elle est devenue vorace, gloutonne, et c'est tout. L'organisme s'est modifié mais en s'altérant; l'estomac qui devrait être petit, musculeux, a au contraire pris un développement anormal, si bien que la nourriture de six matelots anglais par jour est justement la nourriture d'un Eskimau dans le même temps (1).

Les différences physiologiques sont très-nombreuses, nous n'en citerons que quelques-unes parmi les plus importantes.

La principale est peut-être l'odeur toute particulière de la sécrétion cutanée du nègre, ou plutôt de certains nègres, car il paraîtrait que les Cafres de Mozambique et les Malgaches, déjà si différents des populations soudaniennes et sénégambiennes, ne partagent pas cette propriété (2). On sait que cette odeur est si forte qu'elle imprègne pour longtemps un endroit où un nègre a habité même quelques heures seulement, et quels que soient les moyens de propreté qu'il mette en usage (3). Chez certains

(1) Ross, *Narrative of a second voyage*, etc., p. 446.

(2) Voy. Buffon, p. 367. — Bérard, *Cours de physiologie*. Paris, 1848, t. I, p. 433.

(3) Haller (*Elementa physiologiæ*, t. V, p. 179) avait déjà fait

enfants, cette odeur arrive au point d'être insupportable; de plus, elle n'est pas en relation directe avec la sueur : elle est constante et ne succède pas seulement à un exercice violent. La matière qui la produit est sécrétée sans doute par des organes semblables à ceux qui émettent chez nous cette odeur qu'on attribue à la sueur; c'est aussi sous le bras qu'il faudra probablement les rechercher.

On se demande vraiment si ce caractère n'a pas une valeur suffisante pour ériger en espèce la race qui le possède? Le chien ne vient pas du chacal, a dit M. Flourens (1), « car le chacal a une odeur « si particulière qu'il ne semble guère possible que « le chien venu du chacal n'en conservât pas au « moins quelques traces. » D'un autre côté, la Nature, comme l'a remarqué l'illustre physiologiste, ne va pas plus jusqu'à donner que jusqu'à retrancher un système. Donc aussi le chacal ne vient pas du chien, donc... Si la Nature est une, si elle obéit en toutes ses parties aux mêmes lois, ne pourrait-on pas déduire de là une preuve imposante en faveur de la pluralité d'origines?

remarquer que les sauvages des Antilles peuvent suivre un nègre à la piste. Humboldt (*Relation personnelle*, t. III, p. 229) a dit la même chose des Péruviens. — Voy. Lawrence, *Lectures on comparative anatomy*, p. 280. — C'est encore là un nouvel exemple de la perfection sensitive des Américains.

(1) Flourens, *Histoire des travaux et des idées de Buffon*, p. 92.

Une autre fonction spéciale à notre race blanche, bien curieuse, bien particulière et qui touche du plus près à notre sens intime, à notre âme, c'est cette faculté qu'ont les capillaires du visage, chez nous, de s'injecter de sang sous l'empire de sentiments ou de passions telles que l'amour, la haine, la pudeur, etc... C'est Humboldt qui a remarqué l'isolement de ce phénomène qu'on pourrait restreindre à la race blonde du nord-ouest de l'Europe.

Encore un phénomène physiologique extrêmement remarquable et d'autant plus digne d'être noté, qu'il a une certaine influence sur la physionomie, le *facies* d'une race, c'est un mode particulier de station, consistant à se tenir accroupi, la plante des pieds à terre et les cuisses sur les jarrets, sans que les fesses touchent le sol. C'est ce que Cook appelait *a monkey countenance*. On ne voit nulle part que les Grecs, les habitants de l'ancien continent en général, les Arabes hymiarites et même les anciens Egyptiens aient jamais été familiarisés avec cette posture qui nécessairement implique une modification anatomique plus ou moins importante, soit dans l'écartement du bassin, la direction du col du fémur, la torsion des os, etc... (1). Elle semble au contraire avoir été de tout temps le partage des

(1) « Sœmmering observes that, in the negro, the bones of « the leg seem pushed autwards under the femorale condyles,

races mélaniennes : c'est la *station* ordinaire des habitants du cours supérieur du Nil et des nègres d'Afrique et d'Océanie.

Cela est même si bien une posture normale et habituelle, qu'elle est infiniment plus commune chez ces races que la station verticale qui n'est que l'exception. Les magnifiques dessins qui illustrent le récit du voyage de l'ambassade anglaise envoyée à l'empereur d'Abyssinie (1), nous représentent ce prince passant en revue une armée entière de fantassins rangés en bataille et accroupis. — Enfin les monuments viennent nous révéler que de tout temps il en a été ainsi. Une grande peinture de Beït-Oually, en Nubie (2), représente Ramsès le Grand chargeant une troupe de nègres soudaniens. A l'écart, plus loin, on voit un nègre préparant sans doute un mets dans une marmite : il est accroupi de la même manière. Là, comme souvent, l'artiste égyptien a été habile à saisir une silhouette par son caractère significatif.

Les anciens Égyptiens, eux, se tenaient ordinairement à genoux ou assis à terre, les talons rapprochés des fesses. — C'était là leur position normale, et des milliers de figures, de peintures, de statuettes,

« so that the knees appear rather further apart, and the feet « are directed autwards. » Lawrence, *Lectures*, p. 407. On peut déjà se demander si ce n'est pas l'explication du phénomène.

(1) *Sketches of central Africa.*

(2) Elle est reproduite au *British Museum.*

leurs caractères hiéroglyphiques même en font foi (1).

On pourrait poursuivre indéfiniment l'histoire des variétés physiologiques, aussi bien que des variétés anatomiques; c'est un vaste champ à explorer, et, pour ne citer qu'un point, l'histoire comparée du développement est encore à faire (2).

Si l'organisme, fonctionnant normalement chez les diverses races, présente de telles différences, il doit en offrir de corrélatives dans ses altérations morbides : — il y aura aussi une pathologie ethnologique. C'est là une question immense et qui ne fait que de s'élever de nos jours dans la science. « Il est « des races, dit le docteur Boudin (3), en signalant « la nouveauté de ces recherches, qui se montrent « à un haut degré réfractaires à certaines formes « pathologiques pour lesquelles d'autres offrent, au « contraire, une prédisposition marquée. » Malheu-

(1) Je ne connais qu'une seule peinture égyptienne qui rappelle la station de leurs voisins méridionaux. Elle est au *British Museum* et représente un troupeau d'oies avec divers personnages. Elle a été extraite d'un tombeau de Thèbes. Il est bon cependant de remarquer que l'artiste a voulu représenter un groupe d'individus; que le profil de chacun d'eux empiète sur le dessin des autres, en un mot, que peut-être il a été un peu gêné par la nature même de son sujet.

(2) Nous sommes loin de bien savoir même dans quelles conditions naît le fœtus nègre : on a affirmé les faits les plus contradictoires résultant sans doute des lieux d'observation.

(3) Boudin, *Traité de géographie médicale*. Paris, 1857, grand in-8. Introd., p. XLIX.

reusement les recherches, dans cette direction spéciale, manquent encore.

On connaît les résultats déplorables de l'expédition tentée, en 1841, sur le Niger, par des équipages moitié Anglais et moitié nègres. Pendant que ceux-ci, nés pourtant en Amérique pour la plupart, étaient à peine malades, la perte fut de 40 blancs sur 145; 130 avaient été atteints.

Le nègre contracte dans nos pays tempérés aussi bien qu'aux Antilles, et à Ceylan, la phthisie avec la même facilité que nous contractons la fièvre ou la dyssenterie dans l'Afrique ou l'Hindoustan. La race juive a toute une pathologie spéciale. Souvent les épidémies qui ont fait le plus de ravages les ont respectés; d'autres fois ils ont payé seuls le tribut; enfin, ils paraissent généralement exempts du goître, du croup, du ténia (1).

Ce qui est aujourd'hui hors de doute, c'est que, de deux races transportées dans un climat étranger à toutes deux, l'une peut contracter dans ce climat des maladies dont l'autre est exempte : telle est la fièvre jaune qui, à la Nouvelle-Orléans, n'attaque pas les nègres.

Pendant que certaines affections, telles que le bouton d'Alep, tiennent à la terre et ne sévissent que dans un lieu géographique restreint, il semble

(1) Boudin, *Traité de géographie médicale*. Paris, 1857, t. II, p. 140.

que d'autres maladies ne soient localisées sur les continents que par les limites des races qu'elles affectent exclusivement ou presque exclusivement; les cas qui paraissent faire exception, ne sont peut-être que des phénomènes de contagion (par voie ignorée) analogue à celle que nous constatons chaque jour entre les espèces animales les plus distantes, les plus éloignées.

Le parasitisme mieux étudié offrirait peut-être des résultats semblables; la Vistule qui sépare le ténia du botryocéphale est la limite approchante des Germains et des Slaves. Les peuples de la vallée inférieure du Nil et de la Malaisie paraissent exempts du ténia (1).

(1) Boudin, *Géographie médicale*. Paris, 1857, t. I, p. 336.

CHAPITRE V.

VARIÉTÉS MORALES ET LINGUISTIQUES.

De tout temps le sens commun a éclairé les hommes sur les différences qu'ils présentent d'une nation à l'autre, d'une race à une autre. Presque tous les peuples, admettant qu'ils sont supérieurs aux autres, reconnaissent par là même une différence caractéristique entre eux et ceux qu'ils rabaissent ainsi au-dessous de leur niveau. Un sentiment de personnalité, un peu trop avantageux, peut les faire se tromper; mais ils basent au moins leur croyance sur un fait véritable : la variété intellectuelle, variété sensible, manifeste, que ne peuvent nier, et ceux qui cherchent dans les monuments littéraires d'une race l'histoire de ses idées et de ses tendances, et ceux qui se sont mêlés à d'autres nations, qui ont examiné leurs mœurs, leurs coutumes, leur religion. « Il suffit d'avoir vu des noirs, « dit le plus ardent de leurs défenseurs (1), d'avoir « vécu avec eux quelque temps, pour sentir qu'il y a « là une humanité différente de celle du blanc. »

On a pu se faire un temps illusion, on a voulu, au nom de principes charitables et humanitaires,

(1) M. d'Eichthal, *Lettres sur la race noire*, in-8. Paris, 1839, p. 15.

essayer de ramener les nègres, dont on s'est surtout occupé, à notre niveau. Ne pouvant leur accorder la perfection plastique des formes extérieures, on se rejeta sur le côté moral, on s'efforça de se dire tacitement, comme Desdémona :

I saw Othello's visage in his mind.

On proclama les nègres nos égaux, reconnaissant seulement certaines nuances dépendantes des circonstances, faciles à faire disparaître, pour justifier cette infériorité relative qu'on n'osait pas trop nier.

On a espéré ramener les nègres à travailler à ce que nous appelons le progrès, c'est-à-dire à posséder aussi une intelligence susceptible de reculer sans cesse les limites de sa connaissance. «A mesure « que le travail fera prédominer dans la tête l'énergie vitale, ces hommes à teint fortement coloré (1), « à cheveux crépus ou laineux, ou à cheveux « courts, tendront d'une manière manifeste vers « la race blanche, ils marcheront avec elle dans le « chemin du progrès » (M. Serres) (2).

Et le savant anthropologiste ajoute : « Cette ex- « périence commence à peine, déjà pourtant les ef- « fets en sont sensibles. » Par malheur tel n'est pas précisément le cas, et l'Amérique, où, surtout dans les États portugais, l'expérience se fait en grand, ne pourrait démentir ces mots d'un Américain : « Qu'on

(1) Ce sont les nègres dont il est ici question !
(2) *Bibliothèque universelle de Genève*, t. LIV.

« me cite une seule ligne écrite par un nègre, et « digne de mémoire (1) ? » Ils ne sont pas plus avancés qu'au temps où Mahomet leur refusait le don de prophétie (2).

(1) M. Gliddon, *Types of Mankind*, p. 59. — Carus a observé que, des nègres remarquables cités par Blumenbach, pas un seul ne s'était signalé en politique, ou en littérature, ou dans aucune conception supérieure de l'art. Cf. de Gobineau, *De l'inégalité des races humaines*. Paris, 1853, t. I, p. 122.

(2) Voy. de Maillet, *Telliamed*. Amsterdam, 1748, in-8, t. II, p. 187. A défaut des passages du Koran, auxquels il est fait allusion, voici celui de De Maillet en entier :

« Mahomet était si frappé de la différence de ces deux es-« pèces d'hommes blancs et noirs, qu'il n'a pas craint d'avancer « que Dieu avait formé les uns avec de la terre noire et les « autres avec de la terre blanche. Il n'imaginait pas que des « hommes si différents non-seulement en couleur, mais encore « en figure et en inclination, eussent une même origine. Il ob-« serve dans un autre endroit que quoi qu'il y ait eu des pro-« phètes de toutes les nations, il n'y en a jamais eu parmi les « noirs : ce qui marque qu'ils ont si peu d'esprit, que le don de « prévoyance, effet d'une sagesse naturelle, que l'on a honoré « en quelques-uns du nom de prophétie, n'a jamais été le « partage d'aucun d'entre eux. » — Ce passage est d'autant plus remarquable que cette faculté de prophétie constitue presque un attribut spécial de la race sémitique (Cf. Renan, *Histoire générale des langues sémitiques*, in-8. Paris, 1855, p. 8), et qu'en faisant cette distinction, Mahomet énonçait un caractère presque spécifique. — Je trouve dans la traduction de l'*Évangile de l'enfance*, donnée par G. Brunet (*Évangiles apogryphes*. Paris, 1849, in-12), ce curieux document : Jésus vient de changer des enfants en béliers devant des femmes qui demandent pitié. « Ensuite le Seigneur Jésus ayant répondu *que « les enfants d'Israël étaient parmi les peuples comme des Ethio-« piens*, les femmes dirent, etc... » Encore une preuve du mépris qui accablait en Orient cette race malheureuse.

C'est peut-être à Linné que revient la gloire d'avoir le premier essayé de distinguer les races d'hommes par des caractères pris en dehors du monde physique, par la nature des manifestations de leur âme. Avec cet esprit de laconisme qui le portait à grouper en une formule simple et facile la caractéristique ou les faits qu'il voulait, comme importants, graver dans la mémoire du lecteur, il a essayé de déterminer en quelques mots les tendances diverses des différentes races, et il faut avouer qu'il a été parfois heureux dans cette espèce de tableau synoptique (1).

A mesure que les connaissances modernes nous ont fait pénétrer plus avant dans l'esprit des peuples, et qu'on ne s'est plus contenté de les étudier superficiellement dans ces manifestations ordinaires de la vie qu'on pourrait appeler communes, et qui sont à peu près de tous les peuples, on s'est aperçu que les hommes différaient les uns des autres dans des

(1) Voici ce tableau extrait du *Systema naturæ.* On sait que Linné avait adopté la classification géographique des races humaines.

Homo Americanus.	*Pertinax,* contentus, *liber.* Regitur consuetudine.
Europæus.	Levis, argutus, inventor. Regitur ritibus.
Asiaticus.	*Severus,* fastuosus, avarus. *Regitur opinionibus.*
Afer.	Vafer, segnis, negligens. *Regitur arbitrio.*

limites infranchissables, et qui faisaient de chaque race comme autant d'entités parfaitement distinctes. « Différences profondes et immuables, disait, en « 1854, M. Paul de Rémusat (1), qui suffiraient « peut-être à elles seules pour fonder des classifi- « cations bien définies et profondément limitées. »

C'était indiquer encore une branche nouvelle de l'anthropologie, branche neuve et féconde qui vit aussitôt paraître un ouvrage destiné à jeter une nouvelle lumière sur la question. Il fallait démontrer ces distinctions et ne pas se borner à les énoncer. Le mérite en revient à M. Renan, qui, dans son traité sur les langues de la grande famille sémitique, a dépeint des traits les plus heureux cette humanité si différente de la nôtre, moralement, quoiqu'elle en soit une des plus rapprochées par la forme extérieure. L'inégalité morale des races est désormais un fait acquis.

La religion d'un peuple étant la manifestation supérieure de ses tendances intellectuelles et morales, on voit que l'étude des religions rentre tout naturellement dans l'anthropologie ; c'est une partie de cette étude comparée de l'esprit humain si négligée malheureusement, mais qui commence enfin à prendre une place digne de son importance dans la science.

Ce ne sont pas là des questions théologiques ou

(1) *Des races humaines,* dans la *Revue des Deux-Mondes.*

religieuses : l'anthropologiste doit les laisser à qui de droit. Son devoir est d'essayer, là encore, de se placer en dehors du cercle étroit où la Nature l'a fait naître, d'oublier, autant que possible, ses inclinations, ses sentiments; et de regarder autour de lui, de mettre le monde en scène et d'essayer d'être seul spectateur. Alors, un curieux spectacle frappera ses yeux ; les mêmes montagnes, les mêmes fleuves qui séparent les races d'hommes, sépareront souvent aussi des diverses religions. Armés du sabre ou des armes plus pacifiques de la persuasion, les disciples de toutes croyances se sont toujours arrêtés devant certaines limites qu'il ne leur a pas été donné de franchir.

Le bouddhisme, quoique né dans la presqu'île indienne, semble le partage des Mongols qui l'ont adopté.

Le monothéisme pur a de tout temps été la religion de la race sémitique.

Une grande partie des races européennes ont professé de tout temps un polythéisme ou un panthéisme plus ou moins déguisé, plus ou moins avoué.

Enfin, à côté dès peuples de l'Asie, de l'Europe et de l'Amérique, où les idées religieuses et la civilisation semblent s'être développées simultanément, quoique dans des directions différentes, on trouve des peuples qui n'ont ni idées religieuses, ni dieux, ni religion.

On conçoit que ces peuples soient rares : cela suppose en effet une espèce de séquestration du reste du monde, qui n'a fini, pour quelques-uns, que de nos jours. C'est ainsi qu'on ne peut pas dire que la race nègre tout entière ignore l'idée de Dieu, n'ait pas la moindre notion de ce que c'est qu'une religion. De tous côtés, sur les limites de cette branche de la famille humaine, des relations se sont établies, et bientôt on a emprunté aux étrangers des idées que ces peuples n'auraient jamais inventées avec la part d'intelligence que leur a donnée la Nature. Seulement nous retrouvons éparses çà et là des portions de ces races qui n'ont jamais puisé, dans le contact avec d'autres hommes, de semblables notions.

Trois vastes régions de la terre paraissent être restées jusqu'à notre époque, franches de croyances religieuses, c'est l'Afrique centrale, l'Australie et les terres boréales, c'est-à-dire les trois parties du monde les plus difficiles à explorer, les seules qui ne l'aient pas encore été tout entières (1).

Ici, comme sur bien d'autres points des études anthropologiques, nous devons nous en rapporter à des témoignages dont il faut avant tout examiner le degré d'authenticité probable. Nous com-

(1) J'ignore sur quoi se fondait Frédéric II pour écrire à Dalembert, que les habitants des îles Mariannes « n'avaient du « tout aucun culte. » Cf. *Correspondance*.

mencerons donc par écarter le témoignage de tous ceux qui, souvent, ont déclaré l'universalité de *croyances*, d'*espérances* et de *craintes*, pour ainsi dire *à priori* et comme conséquence naturelle de l'unité primitive de l'espèce humaine.

Heureusement, l'exagération même de ces idées nous offre comme une sauvegarde contre elles. Dans un Mémoire, excellent au reste, sur les Eskimaux (1), R. King dit que ces peuples ont conservé, comme bien d'autres races non civilisées, un vague souvenir de la création et du déluge, et qu'ils croient à des récompenses et à des punitions futures. Dans son zèle religieux R. King oublie que si les Eskimaux avaient pu même exporter de la vallée de l'Euphrate une tradition confuse du déluge et de la création, ils ont à leur tour certainement créé de toutes pièces la croyance en des récompenses et des punitions futures, croyance que les Juifs ne soupçonnaient même pas avant leur contact avec la civilisation assyrienne (2).

On peut lire dans l'excellent ouvrage du docteur

(1) Voy. *Edimburg new philosophical Journal*, t. XXXVIII.

(2) C'est animé du même zèle aussi peu éclairé qu'un missionnaire jésuite, Emmanuel Nobrega, avait cru retrouver, en 1552, au fond du Brésil, les traces indubitables de la prédication apostolique. « Les habitants, écrivait-il à la congrégation, ont notice de saint Thomas qu'ils appellent Zomé (en changeant Th en Z, ce qui est le propre du dialecte) et ils tiennent de leurs ancêtres qu'il fit route par ici ! » Sa lettre est rapportée tout entière par Nieremberg. *Historia naturæ*, fol. Ant. 1635.

Brecher (1) toute l'histoire du développement de cette croyance à l'immortalité de l'âme. Si le docteur allemand cherche pieusement à prouver, que les Juifs ont dû, moralement, croire de tout temps à l'immortalité, du moins sa bonne foi ne va pas jusqu'à inventer des preuves véritables qui manquent réellement. Le fameux *Scheol*, dont il est si souvent question dans les anciens livres hébreux, ne paraît être que l'empire des morts, et non celui des âmes, comme l'Enfer, le Tartare, les champs Élysées, le Paradis ; le *Scheol* n'est qu'une représentation idéalisée du Tombeau. Même à l'époque où les Juifs avaient généralement adopté les idées de leurs voisins, durant la période talmudique, la croyance en l'immortalité de l'âme, si elle existait, n'était ni bien épurée, ni même bien raisonnée, puisqu'on refusait à ceux qui niaient la résurrection et le jugement dernier, toute participation à la vie future, « ce qui équivalait à un *anéantissement total* (2). » Croire comme cela, n'est pas croire à l'immortalité, puisque l'on regardait ainsi la vie éternelle non comme la suite nécessaire de celle-ci, mais comme une récompense pour les *bien pensants* et les ayant foi. Une telle inconséquence est la preuve la plus manifeste qu'à cette époque même ces idées n'a-

(1) *L'immortalité de l'âme chez les Juifs*, trad. par I. Cahen, in-12. Paris, 1857.

(2) *Ibid.*, p. 81. — Cf. Sanhédrin, 90 b.

vaient pas subi l'évolution qui les a amenées depuis au point actuel. On ne s'était pas encore dégagé complétement des anciennes croyances que les Saducéens n'avaient au reste jamais abandonnées : ils furent comme les conservateurs fidèles de la foi antique, de la tradition pure des Ben-Israël. « Ils ont cette opinion que les âmes meu« rent avec le corps, dit Josèphe (1), et pensent « qu'il ne faut rien garder que la loi. »

Pas plus que l'idée d'immortalité, l'idée de Dieu n'est universelle, comme on l'a cru longtemps, et cru si bien que des écoles philosophiques n'ont pas hésité à tirer de ce prétendu *consentement universel* une preuve à certaines questions, celle de l'existence de Dieu entre autres; preuve bonne peut-être quand on ne connaissait pas la moitié des continents, mais qui se trouve fausse aujourd'hui, quoique nous n'ayons pas encore pénétré chez les peuples les plus reculés.

Nous avons cité plus haut (page 97) un passage de R. King où celui-ci a évidemment exagéré la nature, sinon le fait de l'existence même, de ces croyances chez les Eskimaux. Ajoutons que l'auteur semble presque se dédire, en disant immédiatement au-dessous du passage auquel nous faisions allusion : « Autant que nous pouvons le savoir,

(1) Josèphe, *Antiquités*, XVIII, ch. II, trad. par D. G. Génebrard. Paris, 1639.

aucune sorte de culte religieux (religious worship) n'existe chez eux. » La vérité semble bien être en effet que les Eskimaux n'ont aucune idée religieuse, ou au moins n'en avaient aucune, il y a un certain temps, avant leur contact prolongé avec les Européens.

C'est là en effet un point de grande importance et qui rend extrêmement difficile l'étude de ces questions. Il est bien évident que plus le témoignage est ancien, meilleur il est; mais il arrive en même temps que plus il remonte loin, moins il y a de chances pour qu'il émane d'un esprit impartial et indépendant, dégagé de tout préjugé. C'est là ce qui donne tant d'importance aux paroles de Whitebourne, qui écrivait en 1612 que les Eskimaux « ni « n'avaient aucune connaissance de Dieu, ni ne vi- « vaient sous aucune forme de gouvernement civil. »

Nous rapporterons tout entier le passage suivant du journal de Ross, qui vécut longtemps avec eux; il est d'autant plus important qu'on croit y sentir à chaque mot le chagrin d'un homme qui n'a pas trouvé dans le cœur d'un autre homme un écho fraternel à ses sentiments les plus chers : « Did « they comprehend any thing of all that I at- « tempted to explain? explaining the simplest « things in the simplest manner that I could devise. « I could not conjecture. Should I have gained « more, had I better understood their language? I

« have *much reason* to dubt. That they have a « moral law of some extent « written in the heart » « I could not doubt, as numerous traits of their « conduct show ; but beyond this, I could satisfy « myself of nothing ; nor did these efforts, and « many more, enable me to conjecture aught worth « recording, respecting their opinions on the essen- « tial points from which I might have presumed « on a religion. I was obliged at present to abandon « the attempt, and I was inclined to despair (1). »

Nous retrouvons cette même absence d'idées de ce genre et d'une manière à peu près aussi authentique, chez les peuples de l'Australie. Latham lui-même reconnaît que l'opinion générale est en effet qu'ils ne sont pas même encore arrivés à formuler les plus rudes éléments d'une mythologie, opinion, dit-il, qui engendre cette notion que leurs intelligences sont trop inertes (sluggish), même pour l'évolution d'une superstition.

Il est bien vrai que l'expédition américaine du capitaine Gray crut enfin découvrir chez eux des idées religieuses (2), « quoique, ajoute Latham,

(1) *Narrative of a second voyage*. London, 1835, p. 548. — Voy. Bérard, *Cours de physiologie*. Paris, 1848, t. I, p. 433.

(2) Je rends ainsi le mot *mythology* employé par Latham : c'est la traduction vraiment philosophique. Toute religion est nécessairement basée sur une *fable* pour tous ceux qui ne la pratiquent pas. Le sens de ce mot est relatif, nullement déterminatif. A chaque religion peut s'appliquer l'adage : « Mu- « tato nomine, de te fabula narratur. »

ces idées n'influent en rien sur leurs actions. » Enfin il apparaît du récit même du capitaine Gray que le chant qui constitue toute cette tradition fut apporté de loin par des étrangers ; sans doute des Australiens déjà influencés dans leur patrie par les idées chrétiennes des blancs ou les idées bouddhistes des Malais.

Raconter l'histoire de l'introduction d'une idée chez un peuple, c'est justement constater que cette idée n'existait pas avant : ce qu'il nous suffit de savoir.

Les témoignages des missionnaires sont conformes à ce que nous venons d'énoncer et, là encore, nous ferons remarquer l'importance de ces assertions venant d'hommes dont toute l'étude est de rechercher d'abord dans les peuples, des idées analogues à celles qu'ils viennent propager. « Ils n'ont pas d'idée d'un être divin, » dit le révérend M. Schmidt ; et encore : « Ils paraissent n'avoir pas la compréhension des choses qu'ils confient à la mémoire ; j'entends en tout ce qui touche la religion. »

« Que peut-on faire, dit M. Parker, d'une nation dont la langue ne connaît pas de termes correspondants à justice, péché... et à l'esprit de laquelle les idées exprimées par ces mots sont complétement étrangères et inexplicables... ? »

Restent les populations nègres du centre de l'Afrique. Par un singulier effet du hasard nous retrouvons des témoignages relatifs à cette nullité

de croyances religieuses aux trois angles de l'espace habité par la race nègre, en trois points différents du grand triangle formé par les lignes reliant le Sénégal, Zanzibar et le Cap.

John Leichton, missionnaire américain, avait vécu quatre ans au milieu des Mpongwes, un des peuples importants du milieu de l'Afrique, avec les Mandingo et les Grebo ; il savait parfaitement leur langue et il déclare catégoriquement qu'il n'y avait parmi eux ni religion, ni prêtres, ni idolâtrie, ni assemblées religieuses.

Les missionnaires autrichiens qui, dit-on, renoncent en ce moment même à leur œuvre, sur les bords du fleuve Blanc, ont rencontré la même nullité, le même vide (1).

Enfin chez les Cafres le nom même qu'ils donnent à l'Être divin, ainsi que les Hottentots, est un témoignage irrécusable qu'ils n'avaient, autrefois, aucune idée de rien de semblable. Ce nom est Tixo, et son histoire est trop curieuse pour n'être pas

(1) Je tiens ce fait de la bouche même de M. de Lesseps à son retour d'un voyage à Khartûm. Les sauvages de la mission avaient déjà laissé parfaitement voir qu'ils ne comprenaient pas les idées de Dieu, de vie à venir, etc... Cependant un jour, passant avec un Révérend près d'une montagne, ils lui dirent de ne pas faire de bruit de peur de réveiller l'esprit (?) de leurs pères qui dormaient là. Le brave missionnaire profita d'une si belle occasion pour leur faire un discours sur l'autre existence, que les pauvres sauvages écoutèrent de toutes leurs oreilles, mais comprirent fort peu.

rapportée ; c'est un composé de deux mots qui, ensemble, signifient *le genou blessé*. C'était, dit-on, à l'origine, le nom d'un médecin ou sorcier célèbre parmi les Hottentots et les Namaquas, il y a quelques générations, en conséquence d'une blessure qu'il avait reçue au genou. Ayant été tenu en grande réputation pour son pouvoir extraordinaire pendant sa vie, le Genou-blessé continua d'être invoqué, même après sa mort, comme pouvant encore soulager et protéger ; et, par la suite, son nom devint le terme qui représenta le mieux à l'esprit de ses compatriotes leur première conception du Dieu des missionnaires !

La question des différences morales, comme tous les autres points des études anthropologiques, a grandement exercé le génie inventif des monogénistes ; car c'est à eux, il faut l'avouer, que reviennent tous les efforts de l'imagination. Il n'est pas plus difficile de supposer la naissance d'un seul couple que la naissance de vingt, trente couples différents, que la production première d'une mousse ou d'une algue : ce sont là des phénomènes tout aussi admirables les uns que les autres, et qui sont en dehors des limites actuelles des connaissances humaines ; mais, ce premier pas franchi, l'anthropologie s'ouvre au polygéniste simple et facile ; il suit sans peine les phénomènes de la cause à l'effet ; tout dans sa théorie rentre dans l'ordre général,

tout est merveilleux de simplicité. Il n'en est pas de même pour le monogéniste : sans cesse dominé par une idée préconçue ou acceptée, ce qui est la même chose, il marche péniblement, et à chaque pas, un nouvel obstacle s'élève devant lui. Croit-il avoir triomphé des différences physiques? arrivent les familles de langues, tout aussi diverses, tout aussi difficiles à expliquer; puis c'est l'esprit général d'une nation, d'une race, son *état psychologique;* et partout l'obstacle a beau être grand, a beau paraître infranchissable, il faut passer, il faut le franchir au nom du principe admis, coûte que coûte.

C'est ainsi que les monogénistes sont quelquefois arrivés aux plus curieuses conséquences, et les plus tristes en même temps. Quel est le plus consolant, nous le demandons : ou de nous croire nous seuls parfaits, de ne voir autour de nous que des frères déshérités couvrant les neuf dixièmes de la surface du globe; ou de considérer toutes ces existences qui se produisent variées autour de nous, comme formant des espèces égales, sinon semblables à la nôtre, poursuivant, elles aussi, leurs destinées, — différentes, en un mot, mais non dégradées, non dégénérées; sous certains rapports même, mieux partagées que nous (1)?

(1) Schlegel (*Essais*. Paris, 1842, p. 341) déclare que la plupart des peuples barbares doivent rester éternellement sauvages par la volonté de la Nature. — Niebuhr dit de même que

On le voit, au point de vue humanitaire, ce sont encore les polygénistes qui ont l'avantage. L'esprit n'est pas choqué et ne peut l'être de voir certaines créatures posséder, à l'exclusion des autres, telles ou telles facultés. L'harmonie ne dérive-t-elle pas de l'inégalité nécessaire, en tant que valeur absolue, quand elle-même restitue à chaque partie une valeur égale en les faisant toutes concourir au même but unique, à la même *performance*, dans laquelle sont distribués des grands et des petits rôles, des parties brillantes, d'autres humbles et cachées ?

Cette belle race de l'Amérique du Nord qu'admirent tant tous ceux qui ont vécu au milieu d'elle, ne sera plus, comme pour le docteur Martius (1), la digne descendance du premier assassin, ramas de maniaques et de fous amenés à cet état par la misère et la réprobation de Dieu. — Nous ne verrons en

Dieu a marqué à chaque race d'hommes sa destination avec le caractère qui lui convient et l'empreinte qui la distingue. Il fait remarquer que quand la civilisation a été introduite violemment du dehors chez un peuple sauvage, elle a eu pour conséquence immédiate la dégénérescence physique, c'est-à-dire l'anéantissement de ce peuple sorti de ses voies. Il cite les Nalhkis, les Guaranis, dans les missions de la Nouvelle-Californie et du Cap.

(1) Le docteur Martius est un exemple curieux des extravagances auxquelles peuvent conduire les idées monogéniques. Pour expliquer simplement le caractère moral des Américains, il est obligé de supposer un cataclysme épouvantable survenu on ne sait pas quand, et il ajoute : « Est-ce la terreur profonde

eux que des hommes autrement doués que nous, plus en rapport avec la nature qu'ils animent, ayant sans doute leurs vices comme nous avons les nôtres, mais nous donnant aussi l'exemple de qualités exquises : fermeté, courage à toute épreuve, patience sans bornes, et, avant tout, un amour effréné de leur liberté. Les blancs et les noirs savent être esclaves, l'Américain n'a jamais servi un maître (1).

Le nègre lui-même a ses avantages, et nous ne pourrions peut-être lutter avec lui pour ce qui est des facultés affectives ou haineuses (2). M. de Gobineau nous semble s'être étrangement mépris dans le portrait qu'il a essayé de tracer de l'homme noir : il a fait sa race hideuse, elle n'est qu'inférieure par rapport à nous, égale à d'autres, supérieure à d'autres encore, ne partageant pas sans doute tous les avantages de la race iranienne ou de la race sémitique, mais pouvant étaler d'autres qualités qui lui appartiennent plus particulièrement.

« ressentie par les malheureux échappés à cette affreuse ca-
« lamité, qui, se transmettant sans diminuer d'intensité aux
« générations suivantes, a troublé leur raison, obscurci leur
« intelligence, endurci leur cœur? » Cf. Morel, *Traité des dégénérescences de l'espèce humaine*. Paris, 1857, in-8°, et *Discours inaugural à l'Académie de Rouen*, 1857.

(1) Aujourd'hui encore les Charruas soutiennent la guerre avec les Espagnols qui les déciment, plutôt que de renoncer à leur chère indépendance. Voy. d'Orbigny, *Voyage dans l'Amérique méridionale*, t. IV, Introd., p. 4.

(2) Voy. *Bulletins de la Société ethnologique*, 1847, p. 56.

Rejetant donc toute idée d'abrutissement ou de dégradation (1), examinons en quoi et comment diffèrent les races.

Accepterons-nous qu'elles diffèrent, parce que notre esprit, susceptible de s'étendre à l'infini, est borné chez d'autres; qu'il trouve là une limite à son développement, restreint de tous côtés comme en un cercle étroit dont nous occupons aussi le centre (2), mais dont nous franchissons la circonférence pour embrasser l'infini, en tout et de toutes manières supérieurs à ces autres races (3)?

(1) La dégénérescence est une altération particulière pathologique, entraînant l'économie physique et morale dans une voie distincte de la voie qu'aurait à suivre une espèce, par exemple, pour passer à une autre. Ainsi un homme dégénéré ne se rapproche pas du singe. Nos animaux domestiques dégénérés ne se rapprochent d'aucune espèce voisine de celle qui en a été la souche.— Ne pourrait-on pas donner pour caractère d'une race dégénérée, outre la reproduction bornée, cette autre particularité qu'elle est incapable de se suffire à elle-même? Elle sera ainsi distinguée des variétés spécifiques qui, étant naturelles, normales, entraînent nécessairement la présence de toutes les conditions d'existence.

(2) « L'homme (blanc) occupe le centre d'un cercle dont la « circonférence n'est nulle part, il en est redevable à l'éten- « due de ses facultés. » E. Geoffroy Saint-Hilaire, *Encyclopédie moderne*, mot *Nature*.

(3) Comparez Courtet de l'Isle, *Tableau ethnographique du genre humain*, in-8°. Paris, 1849, p. 89. « J'affirme que les « races humaines sont inégales de puissance intellectuelle, « qu'elles ne sont pas conséquemment susceptibles du même « degré de développement, et que chacune d'elles est appelée « à remplir, dans des conditions inégales, une mission mar- « quée par la Providence. »

Nous ne croyons pas qu'il en soit tout à fait ainsi ; tel serait l'effet de la dégénérescence ou de la dégradation, un cercle diminuant sans cesse de rayon. — Dans chaque race l'esprit est développé suivant certaine direction, certaines tendances, aux dépens des autres. Chaque race est à la fois supérieure et inférieure à une autre, selon le côté sous lequel on l'envisage ; chacune est capable, ou ne l'est pas, de certaines manifestations ou pensées ; chacune a un avoir différent. On peut dire de l'esprit ce que Gœthe disait de l'organisme : le total général du budget est fixe, mais des sommes partielles sont employées à des dépenses diverses ; un côté n'est plus riche qu'aux dépens des autres.

Ces tendances diverses sont quelquefois particulières et bien remarquables. Chez les Eskimaux Innuit le capitaine J. Ross trouva qu'ils étaient à peu près tous géographes et bons géographes. On leur mit entre les mains un crayon et du papier (dont certes ils ignoraient l'usage), et ils dessinèrent avec une grande exactitude les baies, les rivières, les îles, les lacs de leur pays, ainsi que les endroits précis où ils avaient campé dans une émigration précédente. Cela fait un curieux contraste avec la plupart des populations africaines et arabes, qui semblent n'avoir qu'une notion vague de la distance et du temps : la difficulté des informations routières,

chez les peuples du Soudan, est presque devenue proverbiale (1).

Sans descendre au bas de l'échelle, sans aller si loin, nous pouvons trouver près de nous des termes de comparaison. Nos voisins, les Sémites, diffèrent de nous à un point extrême, et là encore nous voyons que ces différences sont surtout qualitatives. S'il est impossible et radicalement impossible au Sémite de nous suivre dans les profondeurs de la métaphysique, sa langue même s'opposant à toute démonstration philosophique; à notre tour, nous ne sommes pas capables de saisir l'idée de Dieu, en tant qu'être agissant et voulant, avec la même grandeur, le même absolu que l'Arabe ou le Bédouin, qui pourtant n'est guère religieux. Nous pouvons bien arriver aussi à la connaissance de ce que nous appelons notre néant, mais ce n'est qu'avec une certaine peine, des calculs, des comparaisons, des opérations de l'esprit, de tout genre et de toute nature. Le Sémite, lui, comprend Dieu grand, très-grand, et c'est tout; il ne raisonne pas, il sent, et quand vous le croyez bien ému de quelque merveille, il vous répond avec flegme : « Dieu est grand, lui seul est grand, le reste n'est rien, rien ne peut m'étonner. » Il ne comprend pas plus les arts de reproduction, entre toutes races qui y ex-

(1) Cf. d'Escayrac de Lauture, *Le Désert et le Soudan*; *Mémoire sur le Soudan*, etc.

cellent, les Indous à l'E., et les Européens au N. O. (1). Et ce ne sont pas là des faits spéciaux, particuliers, c'est une tendance générale, universelle, qu'on retrouve partout et toujours avec ses conséquences nécessaires, surmontant la conquête et modifiant, selon ses besoins, les religions importées. Quand une religion, expression la plus élevée, dernière des sentiments d'un peuple, mais ayant toujours sa mission propre conforme au génie des hommes auxquels elle s'adresse, passe d'une race à une autre, elle se modifie nécessairement.

Le monothéisme pur, né en Orient, n'a conquis l'Occident et la race iranienne qu'en se transformant au gré de celle-ci. Les Perses ont accepté l'Islam, mais ils n'ont pu renoncer à la reproduction plastique qui est un des caractères de la race iranienne : un schisme devait se former, qui autoriserait tous les arts et laisserait libre cette tendance native que rien ne pouvait étouffer.

La race qui florissait à Athènes et à Rome n'a accepté le christianisme, venu aussi de l'Orient, qu'en le dépouillant de son caractère originel, et cette religion serait incapable aujourd'hui de faire

(1) Les Chinois excellent aussi dans la reproduction. Ils y apportent un soin méticuleux dont on se fait difficilement une idée sans avoir vu de leurs œuvres.— Il ne faut pas toutefois confondre cette faculté avec le sentiment artistique, que possèdent jusqu'à un certain degré les Chinois.

des prosélytes dans cet Orient où elle a pris naissance. La prédication de Mahomet elle-même ne fut, comme l'a remarqué M. Renan, qu'une réaction du monothéisme pur contre le christianisme dégénéré, cachant mal ses tendances polythéistes.

L'étude psychologique des races humaines est une science nouvelle, approfondie sur quelques points, nulle partout ailleurs. Vouloir l'esquisser, ce serait tomber dans l'alternative ou de répéter ce que d'autres ont fait avec perfection, ou de se tromper, faute des matériaux nécessaires. On ne peut guère citer comme ayant été étudiées, que la race iranienne par tous nos moralistes et nos philosophes, la race sémitique par M. Renan, et l'américaine par MM. Humboldt et Bompland (1), par Morton (2) et Combe (3).

L'étude des langues se rattache immédiatement à celle des variétés de l'esprit humain dont elles sont comme la manifestation la plus générale. Outre qu'elle aide à classer les races, la linguistique, par un point, touche plus intimement encore à l'anthropologie : c'est quand elle s'occupe de l'origine des variétés du langage, de l'état primitif (moral, physique et social) de l'homme parlant, quand elle va sonder le passé, chaque jour plus en arrière, chaque jour plus près des origines. Ainsi liées, les deux

(1) Voy. *Essai politique sur le royaume de la Nouvelle-Espagne*. Paris, 1811.

(2) Voy. *Crania americana*. Introduction.

(3) *Mémoire* sur l'ouvrage précédent.

sciences ont dû avoir même destinée; la linguistique a eu ses monogénistes et ses polygénistes. Les premiers ont dû céder, écrasés par le nombre et la supériorité de leurs adversaires. On n'en compte plus, et le champ reste libre aux seconds, qui déclarent, de par leurs études, les origines multiples du langage humain, laissant les conséquences à déduire, ou les déduisant eux-mêmes (1).

Une seule affirmation nous suffira, celle de l'historien des idiomes sémitiques. « Si les planètes dont « la nature physique semble analogue à celle de la « terre, dit M. Renan (2), sont peuplées d'êtres « organisés comme nous, on peut affirmer que « l'histoire et la langue de ces planètes ne diffèrent « pas plus des nôtres que l'histoire et la langue « chinoise n'en diffèrent. » Il est impossible d'établir d'une manière plus nette et par une image plus frappante l'individualité des différentes races humaines qui n'ont rien dû à leurs voisines et qui ne se sont probablement trouvées en présence que quand leur langage était constitué déjà, portant ainsi avec elles leur caractère propre, leur type intérieur et profond, aussi inaltérable par le contact que le type physique. Les familles en présence ont pu échanger des traditions, des souvenirs, des mots, mais ce sont là de simples emprunts; on peut af-

(1) Cf. M. Chavée, *Moïse et les langues*, dans la *Revue*, 1857.
(2) *Histoire des langues sémitiques*. Paris, 1855, p. 467.

firmer qu'elles n'eurent jamais le même berceau.

Nous devons nous borner à consigner ici les résultats obtenus, à savoir, que chaque système de langue est immensément distant des autres, et par le fond, et par la forme, construits et bâtis par la pensée humaine c'est vrai, mais par cette pensée agissant autrement, dans une autre direction, en sorte que, comme l'a dit M. Renan, chaque système de langues ne touche aux autres que par la communauté du but à atteindre, les moyens employés étant tout autres, tout différents.

Les familles de langues paraissent varier encore davantage sous le rapport phonétique ou de la constitution physique (1), c'est-à-dire dans la nature même des sons émis, variétés qu'on désigne dans le langage vulgaire par des noms différents, tels que aboiement, brayement, roucoulement, etc. Tel est ce langage si singulier parlé par la race à teint clair du sud de l'Afrique, et qui s'étendait probablement autrefois beaucoup au delà de ses limites actuelles. Ce langage ne ressemble à rien de ce que l'on connaît, il consiste en un *gloussement* qui n'a d'analogue chez aucune autre nation de la terre. Les Anglais l'ont appelé d'un nom spécial, *click language* (2). Là encore, une différence immense

(1) Voy. Latham, *The Eastern Origin of the Celtic nations*, in-8°. London, 1857.

(2) « The sound of their voice resembles sighing. » (Samon.)

inexplicable, en rapport avec tant d'autres aussi immenses, aussi inexplicables, et qui forment de ces Boshisman, par exemple, un peuple qu'il est impossible de rallier n'importe comment, n'importe par quelle face, à aucune des divisions de la grande famille humaine.

— « Their language resembles the clucking of a turkey. » (Spitsberg.) — Cf. White, *Account of the regular Gradation of man.* London, 1799, p. 67. — Appleyard, *the Kafir Language,* p. 3. — Morel, *Traité des dégénérescences de l'espèce humaine.* Paris, 1857, p. 42. — Les Cafres ont adopté quelques-unes de ces inflexions en usage chez leurs voisins, mais comme un simple ornement qu'ils mêlent au discours, sans attribuer à ces gloussements aucune signification spéciale (M. Is. Geoffroy Saint-Hilaire).

CHAPITRE VI.

INFLUENCES. — CLIMATS.

Partant de l'unité d'origine comme d'un fait sinon démontré, au moins accepté, et qu'on ne pouvait révoquer en doute, les monogénistes furent nécessairement conduits à trouver une explication physique des différences que l'on remarque aujourd'hui parmi les hommes, et qui les ont amenés d'un état extrême à l'autre, ou d'un état moyen aux deux extrêmes.

Les uns ont accepté tout entières les conséquences de leurs hypothèses. Étendant seulement un peu les idées grecques, ils ont tout mis sur le compte des climats actuels; d'autres, reconnaissant l'insuffisance de cette théorie, ont supposé des bouleversements dans les conditions atmosphériques du globe antérieurs à l'époque actuelle : c'est déjà un progrès immense sur la première hypothèse.

A la tête des monogénistes, Blumenbach reconnaît trois sortes d'influences :

1° Le climat;

2° Le genre de vie et la nourriture;

3° Les générations hybrides (1).

Il les appelle *Causæ degenerationis*, et là Blumenbach, quoique défendant la même cause que Prichard, s'élève bien au-dessus du philosophe anglais. Celui-ci, inclinant à nous croire descendus des Nègres (2), de ces populations stupides et noires, reconnaissait par conséquent des *causæ perfectionis*, c'est-à-dire une marche ascendante des phénomènes, là où Blumenbach ne voyait que la marche inverse. Or, en vertu des lois immuables et éternelles de la Nature, nous retrouvons toujours chaque être plus parfait dans le milieu qui convient le mieux à son développement physique et intellectuel; quelquefois il peut être aussi bien ailleurs, trouver des conditions d'existence à peu près semblables, nulle part il ne peut prospérer plus que sur son berceau.

L'influence du genre de vie et de la nourriture a été vite abandonnée, et M. Flourens, reprenant cette question, admet définitivement comme

(1) Mitchell (*Philosophical Transactions*, t. XLIII; *An essay*, etc.) supprime cette cause et n'en reconnaît que deux :
1° La nature et la température de la contrée;
2° La manière d'y vivre.

(2) John Hunter pensait aussi que l'homme était originellement noir, il avait remarqué que les animaux en domesticité blanchissent toujours. Cf. White, *Account of the regular Gradation of man*. London, 1799, p. 100. Hunter confondait ici l'homme avec les animaux domestiques ou mieux esclaves, l'homme est un animal social, non domestique.

causes pouvant produire des variétés nouvelles :

1° Les accidents ;

2° Les climats ;

3° Les croisements.

Il faut nécessairement rejeter plus loin l'étude de l'influence du croisement, de l'hybridité. Celle-ci n'agit qu'en atténuant des différences, en créant un terme moyen à deux termes extrêmes. Elle ne produit pas la variété, elle en est la conséquence, et nous verrons même que, dans ce rôle étroit, son action est encore très-restreinte. La question des accidents touche à celle de l'hybridité ; nous l'examinerons en même temps.

Restent les influences extérieures.

Hippocrate les indiqua le premier dans son *Traité des airs, des eaux et des lieux* (1). — « La forme, « la couleur et les mœurs des nations, a dit aussi « Polybe, ne dépendent uniquement que de la di« versité des climats (2). » Les idées anciennes ne sont pas tout à fait celles de nos jours : Hippocrate, les Grecs, croyaient à l'influence immédiate et infiniment prompte des climats, influence telle qu'au bout d'un séjour de quelques années, un étranger se trouvait complétement modifié, ra-

(1) Cf. Cabanis, *Rapports du physique et du moral,* an XIII, t. II, p. 201. Paris. — Knox, *The Races of man.* London, 1850, p. 82. — Morel, *Dégénérescences de l'espèce humaine.* Paris, 1857. — Voir aussi Vitruve, liv. VI, ch. I.

(2) Cf. Beddom dans *English Cyclopædia.*

mené au même type que les habitants du lieu.

Cabanis seul de nos jours a osé aller aussi loin (1).

Laissant ces exagérations évidentes, arrivons à l'examen de théories, sinon plus exactes, au moins qui ont pu revêtir quelque temps les apparences de la vraisemblance.

La couleur de la peau, le teint noir des nègres qui préoccupa si vivement le monde savant au siècle dernier, fut généralement regardée comme résultant de l'action du ciel et du calorique (2). Personne ne pensait guère à s'élever contre une opinion généralement admise, et que tout semblait justifier. Ce ne fut que quand on connut mieux les conditions climatologiques de notre planète, qu'on se prit à douter.

Lorsqu'on jette les yeux sur une sphère et qu'on cherche à se rendre compte des aires des différentes races, eu égard à la couleur, elles apparaissent par taches et non par bandes parallèles. On aperçoit, fait curieux, la race blanche et la race

(1) *Rapports du physique et du moral*, an XIII, t. II, p. 294. Paris.

(2) Il y eut quelques exceptions : Kant attribuait cette même couleur au fer précipité par la transpiration de l'acide phosphorique ! — Voy. sur la même question : *Mémorial de Trévoux*, t. LXXIV, p. 1155. — Blumenbach (*De generis humani varietate nativa*, p. 63) donne la liste de tous ceux qui avaient écrit alors sur ce sujet. Citons seulement ici J. Hunter, Lecat, Camper, Newton lui-même (proposition VII) ! Cf. Mitchell, *Philosophical Transactions*, t. XLIII, p. 126. *An essay upon the causes of the different colours of people in different climates.*

noire, les deux extrêmes, se touchant, serrées l'une contre l'autre, rejetées vers les limites occidentales du continent et entourées au nord, à l'orient et au midi, par un vaste cordon de populations ayant une teinte intermédiaire : les Lapons au Nord, les Malais et les Australiens à l'Est, les Australiens et les Boshisman au Sud. Les Américains pourraient former, à la rigueur, le quatrième côté de cette sorte d'encadrement qui enveloppe les blancs et les nègres, allant ainsi d'un pôle à l'autre et nous faisant douter que le climat ait la moindre influence sur cette coloration que nous retrouvons la même dans les glaces du pôle, et, à l'équateur, sur le continent australien.

Mais le fait le plus saillant (1) est cette homogénéité bien connue, bien constatée de la race Américaine, homogénéité bien curieuse et qui s'étend comme pour porter le défi à ces prétendues influences climatériques, sur une ligne justement perpendiculaire à la direction des lignes isothermes.

L'équateur thermal lui-même ne coïncide pas

(1) Pour les faits sans nombre de coloration différente dans des conditions identiques ou de coloration identique sous des influences diverses, cf. Morton, *Crania americana*, introduction. — G. W. Earl, *Papuans*. — Bérard, *Cours de physiologie*, t. I, p. 457. — Crawfurd, *Hist. of the Indian Archipelago*. — *Encyclopædia Britannica*. — Knox, *The Races of man*, p. 88. — Desmoulins, *Hist. naturelle des races humaines*, p. 168. — Lawrence, *Lectures*. — H. Smith, *Natural Hist. of the human species*, p. 203. — White, *Regular Gradation of man*, p. 113, etc.

avec le centre des populations mélaniennes; ainsi, par exemple, en Afrique et en Arabie, il passe par des pays habités depuis les temps historiques par la même race sémitique. Or, si la peau des Arabes s'est fortement tannée à rester exposée à toutes les intempéries, voyons-nous que leur grand et beau nez aquilin qui « tombe royalement sur leurs lèvres (1), » ait la moindre tendance à devenir épaté comme celui des nègres? et cependant, ils sont dans les plus brûlantes régions de la terre, plus chaudes certainement que cette Afrique centrale avec ses marais, ses pluies périodiques et ses immenses forêts qui, en fournissant à une évaporation considérable, doivent abaisser sensiblement la moyenne thermale. Ce n'est pas à dire, cependant, que la chaleur y soit plus supportable; on sait que la chaleur sèche du désert altère bien moins l'économie que l'atmosphère chargée de vapeurs. Constatons seulement qu'on ne connaît pas bien encore les conditions météorologiques des pays occupés par la race nègre. La comparaison des climats de certaines régions de l'Afrique centrale et de l'Amérique, les chaleurs moyennes et extrêmes, l'hygrométrie comparée de ces deux régions pourront donner

(1) Il faut avoir vu le Bédouin fièrement drapé dans ses haillons, et marchant d'un air de roi au milieu des citadins qu'il méprise, pour sentir combien on peut lui appliquer avec justesse cette expression qu'emploie M. Michelet en parlant du chef-d'œuvre de Jean Goujon.

lieu à des rapprochements remarquables. C'est ainsi qu'en Cafrerie il est si loin de faire chaud, que souvent les gelées nuisent aux moissons (1).

Ces aptitudes morales, si tranchées, si profondes qu'elles sont accessibles à la classification, nous devrons donc les mettre aussi sur le compte des impressions reçues ; nous admettrons qu'un peu plus ou moins de froid, ou de chaud, modifiera aussi sensiblement les sentiments, les pensées, tout le monde moral de tels ou tels hommes (2) ; et pourquoi pas leur langage?

Disons de suite que ce n'est pas seulement de nos jours qu'on a commencé à douter de telles merveilles. Bacon, l'expérimentateur, avait remarqué que la chaleur ne noircit pas les vitriers (3) ; Hunter, que les divisions de coloration ne répondent pas aux divisions climatériques. Camper, qui admettait aussi que toutes les variétés ne résultent que des influences extérieures, reconnaissait avec bonne foi qu'*elles ne suffisaient pas à expliquer pleinement* (4), et la proéminence du maxillaire, chez le nègre, et celle des os malaires chez le Kalmouk, et l'obliquité des yeux des Chinois et des Malais, etc. On peut en dire autant de tous les autres phéno-

(1) Cf. White, *Account of the regular Gradation of man,* p. 103.
(2) Cf. Scheffer, *History of Lapland,* et Smith, *Sketches,* p. 27.
(3) Cf. Mitchell dans *Philosophical Transactions,* t. XLIII.
(4) White (*Ibid.*, p. 55) traduit : « cannot be fully explained. »

mènes du même ordre, l'épatement du nez, l'état crépu des cheveux, le pigment noir qu'on retrouve jusque sur la voûte du palais des nègres, etc.

Nous devons encore à Camper une autre réflexion extrêmement juste : « La couleur noire, dit-il, « qu'affectent les parties naturelles chez les deux « sexes, et même chez les individus les plus blancs, « prouve clairement que notre membrane réticu- « laire ne tient sa couleur que du sang (1). » Il y a longtemps que ce seul fait aurait dû donner une impulsion plus rationnelle aux recherches sur ce sujet.

Que si l'on veut étudier, sans idées préconçues, expérimentalement, la question des influences extérieures, on arrive à cette conclusion :

1° Les faits observés ne la justifient pas;

2° Si on ne peut alléguer aucune preuve absolument positive contre elle, on peut du moins trouver de fortes présomptions pour la rejeter.

Quel peuple a été transformé? nous ne pouvons répondre : nous n'en connaissons pas. La théorie monogénique n'a jamais été expérimentale, partant jamais positive.

Les polygénistes peuvent-ils trouver à l'appui de leurs idées des faits concluants? Non plus, car on peut toujours leur objecter que les exemples qu'ils citent ne remontent qu'à cinq ou six siècles; que

(1) *Dissertation physique sur les différences des traits du visage*, p. 17.

c'est là un laps de temps insuffisant pour produire aucun effet sensible, et que peut-être 50 ou 60000 ans de séjour, sous des influences nouvelles, ont pu transformer une population.

Une seule chose succombe irremédiablement dans le débat, c'est la chronologie de Port-Royal qui assigne 4000 ans comme la durée écoulée depuis l'apparition de l'homme sur la terre jusqu'à la naissance de Jésus de Nazareth. Or, nous avons des monuments de 3000 ans qui prouvent péremptoirement que les transformations les plus tranchées étaient accomplies à cette époque ; restent 1000 ans, et nous sommes nous-mêmes en état de prouver qu'au bout de la moitié de ce temps une race transplantée se reproduit encore semblable à elle-même.

On pourrait alléguer bon nombre d'exemples, nous n'en citerons que quelques-uns :

Les familles espagnoles et portugaises établies au Brésil, et qui ont évité avec soin les mélanges, n'ont rien perdu de leurs caractères originels (1).

Les Islandais ne sont pas devenus Lapons dans leur île, et voici 800 ans qu'ils y sont établis, ils sont aussi blonds, aussi *Germains* qu'au premier jour (2).

(1) White, *Regular Gradation of man*, p. 112. — Morton, *Crania americana*, introd. — Prince de Wied, *Voyage au Brésil* t. II, p. 310. — Bory Saint-Vincent, *Essai zoologique sur le genre humain*, t. II, p. 20.

(2) *Indigenous races of the Earth*, p. 585. — Desmoulins, *Histoire naturelle des races humaines*, p. 162.

A Cochin, au Malabar, est une tribu juive établie là depuis longtemps, sans faire cependant remonter comme elle son origine à la captivité ; elle est restée intacte (1), aussi semblable aux habitants du quartier juif au Caire, qu'aux juifs de la *Cène* de Léonard et des tableaux de l'école flamande.

Les habitants du mont Aurès, en Barbarie, diffèrent en tout de leurs voisins, ayant des cheveux blonds, un teint clair et ne parlant pas l'arabe. Ce sont assurément des étrangers, des Vandales peut-être, qui sont restés là, conservant en Afrique les mêmes traits, les mêmes coutumes, le même esprit; on les tient pour tièdes observateurs du Koran, comme si l'esprit sémitique leur faisait défaut (2).

Enfin chez nous, en Europe, les Irlandais n'ont-ils pas conservé sous leur ciel brumeux et glacial cette nature du Midi, qui se décèle dans leur goût pour certains arts, leur petite taille, leurs cheveux noirs, la vivacité des femmes et l'indolence des hommes?

Ainsi donc, on ne peut alléguer aucun exemple prouvant qu'une race peut se transformer en une autre ; tout ce qu'on a écrit dans ce sens a été suggéré par le désir de trouver une justification à une théorie appuyée sur autre chose que l'expérimenta-

(1) White, *Account of the regular Gradation of man*, p. 104.

(2) Voy. *Comptes rendus*, 1845, 2e semestre, p. 1388. — *Edinburgh New Philosophical Journal*, t. XL, p. 395. — *Ethnological Journal*, p. 45. — Dr Shaw, *Travels in Barbary*, p. 120.

tion ou la raison dégagée de toute entrave et agissant librement (1).

On trouve, d'autre part, mille faits qui viennent corroborer l'opinion contraire; s'ils ne sont pas concluants, quoiqu'ils remontent presque aussi loin que le souvenir des hommes, ils ne le seront jamais; car on pourra toujours prétendre que le temps a manqué à l'expérience, — jusqu'au jour où la paléontologie viendra tracer l'histoire des origines de l'humanité, et la paléontologie elle-même est par malheur une science où l'on peut toujours soutenir ignorés les quatre-vingt-dix-neuf centièmes des connaissances possibles.

Si, dans les sciences d'observation, il est permis d'employer la synthèse, de recourir aux idées générales, c'est assurément dans ce cas; c'est à la philosophie qu'il faut demander la solution du problème, et cette solution sera la même que pour les autres animaux. Elle touche à une question longuement débattue, toujours approfondie, et toujours plus profonde, celle de l'origine des espèces, celle de la naissance, de la vie et de la mort d'une espèce, problèmes dont il faut attendre la solution de l'avenir, peut-être de la géologie plus éclairée, peut-être de l'expérimentation! Le génie de l'homme n'a pas de bornes. Qui peut dire où il arrivera? Qui sait si,

(1) Comp. Serres, *Unité de l'espèce humaine*, dans *Edinburgh New Philosophical Journal.*

nouveau Prométhée, créateur à son tour, il ne soufflera pas un jour la vie à quelque espèce nouvelle sortie de ses laboratoires? — Si l'homme est impuissant à créer la vie, peut-être ne le sera-t-il pas toujours à la contraindre à se manifester par un organisme autre que ceux existants et spécifiquement nouveau..

Avons-nous voulu prétendre que les climats sont sans influence sur l'homme? — Ce serait une grave erreur que de le croire.

Le climat a une influence très-marquée sur l'homme et aussi sur les animaux. Chez les uns et les autres, il est très-probable que cette action est identique, et si les résultats semblent différents, c'est que l'animal et l'homme transportés, ne sont pas précisément exposés dans la même mesure aux mêmes influences, les conditions ne changent pas similairement pour tous deux (1). — Le climat influe sur le physique et sur le moral de l'homme, superficiellement et profondément.

On peut citer comme exemple du premier de ces deux modes d'action, le *hâle*, résultat de l'insolation ou plus souvent peut-être de certaines conditions atmosphériques encore assez mal définies. On attri-

(1) Tantôt l'homme, tantôt l'animal aura plus de chances de résister; l'un presque toujours soumis par son maître à un régime intelligent et approchant le plus possible de sa condition première; l'autre abandonné à lui-même et fatalement entraîné vers les habitudes nouvelles au milieu desquelles il se trouve.

bue aujourd'hui au rayonnement dans les espaces célestes une partie de cette action qu'on rejetait autrefois sur l'influence directe du soleil (1). Le hâle colore donc surtout les parties exposées à l'action de ces causes, quelles qu'elles soient; il a son siége dans les couches supérieures de l'épiderme, et non pas dans les couches profondes, comme la coloration pigmentaire. Il est toujours facile de distinguer une nation hâlée : les individus qui, par une raison quelconque, ne se trouvent que rarement exposés à l'action des agents extérieurs, les femmes généralement, sont infiniment plus blancs; les enfants naissent aussi très-blancs, puis le soleil agit et ils deviennent parfois d'un teint extrêmement foncé. — MM. Quoy et Gaymard ont pu observer, aux Mariannes, des Sandwichiens qui y avaient été transportés et qui étaient devenus si bruns, disent ces savants, « qu'on avait de la peine à les reconnaître pour être de la race jaune (2). »

Mais de tels phénomènes sont tout individuels, et cette coloration acquise ne se reproduit pas par la génération. « Ils deviennent plus noirs, » a dit Morton, en parlant d'hommes placés dans de semblables circonstances, « cela est vrai; mais il y a un point où « le changement s'arrête. Le climat modifie la com-

(1) Cf. Boudin, *Géographie médicale*. Paris, 1857, t. II, p. 15. — *Annuaire du Bureau des Longitudes*, 1833, p. 230.

(2) *Voyage de* l'Astrolabe, *Zoologie*, t. I, p. 26.

« plexion humaine, mais il est loin d'en être l'ori-
« gine (1). »

Le plus ordinairement, l'influence des climats chauds ne se borne pas là. Dans nos colonies, par exemple, les organisations du Nord sont fortement ébranlées, la vie change d'aspect, le cours en est plus rapide. Le système glandulaire domine (2), l'homme devient « plus sensible au plaisir et moins disposé au mouvement (3); » son esprit perd sa vivacité. Ces nobles facultés qui ont fait de l'homme blanc le roi de la création, s'affaiblissent, et cela au point que, dans certaines colonies, la métropole est obligée de confier à des Européens presque tous les emplois (4).

(1) *Illustrated system*, etc., p. 156. Albinus avait déjà dit: « Sole colorari homines, non dubium : eousque autem ut « nigrescant, non constat. » Le même auteur dit, en parlant de la couleur des nègres, qu'ils sont colorés « quod suum parentes « colorem in liberos propagant; æthiops fœmina si cum mare « æthiope rem habuit, æthiopem, ni quid forte natura ludat, « gignit, alba, si cum albo, album. » Ceci paraît presque une naïveté, ce n'est qu'une grande vérité, — la permanence du type proclamée.

(2) La précocité de l'ovulation, ou sécrétion ovarique, est en relation directe avec ce fait général.

(3) W. Edwards, *Caractères physiologiques*, etc., p. 14. — « The tropics alone produce the combination of infantine « grace, with the full development of female maturity. » H. Smith, *Natural History*, etc., p. 190. — Voy. encore Cabanis, *Rapports du physique et du moral*, t. II; et Davy, *Account of Ceylan*. Ces deux auteurs ont parfaitement apprécié toutes ces modifications. — Morel, *Dégénérescences*, etc., p. 31.

(4) Voy. Boudin, *Géographie médicale*. Paris, 1857, t. II, p. 150.

Nos régions tempérées sont au nègre ce qu'est à l'Européen le climat de la zone tropicale. A Gibraltar, des contingents nègres employés dans l'armée anglaise payent à la mort un tribut extraordinaire. — Le moral n'est pas moins affecté que le physique, et il résulte de documents recueillis par M. Nott, qu'à mesure qu'on s'avance vers le nord, dans les États-Unis, la folie chez les nègres devient plus fréquente. Elle atteindrait même dans le Massachusetts et le Maine la proportion effrayante d'un aliéné sur vingt-huit individus (1).

Nous ne voyons pas que ces tendances à modifier l'organisme visent en rien à le rapprocher des conditions les plus favorables pour vivre et prospérer dans ces climats, pour lesquels il n'a pas été fait; débilité de corps, mollesse de l'esprit, voilà le partage ordinaire de notre race transplantée sous un ciel moins ingrat que le nôtre. A côté, nous retrouvons les indigènes, les autochtones, plus ou moins différents de nous, mais qui sont toujours et nécessairement en rapport avec le climat qu'ils habitent; et ce sont eux qui ne prospèrent plus à leur tour quand on les transporte chez nous.

Que devons-nous voir dans de semblables altérations, un perfectionnement ou une dégénérescence?

(1) Nott, *Two lectures on the Natural History of the Caucasian and Negro races*. Mobile, 1844. — Voy. Boudin, *Géographie médicale*, t. II, p. 144.

La question n'est plus même à poser, c'est une dégénérescence assurément, transmissible des pères aux enfants, qui vivent moins, qui s'éteindraient infailliblement si un sang nouveau venu de la métropole, ne ranimait chaque jour tous ces organismes chancelants. Cette terminaison nous paraît fatale, absolue surtout après les importants travaux du docteur Morel sur les dégénérescences, travaux nécessairement appelés à jeter un grand jour sur l'histoire des races humaines.

C'est parce que chaque climat a réellement une influence vraiment pathologique, produisant une dégénérescence, c'est-à-dire une altération morbide, parallèle de l'intelligence et du corps (1), que nous voyons toujours les mêmes races s'agiter dans les mêmes aires, disparaître quand elles les dépassent (2). Si le sémite parti de l'Yémen est venu paî-

(1) « On demandera sans doute pourquoi on ne range pas la « goutte, la phthisie, le cancer, etc., parmi les dégénérescences, « aussi bien que l'aliénation mentale, l'intoxication alcoolique, « paludéenne, etc... La réponse est facile ; c'est que ces mala- « dies, auxquelles, selon moi, l'anatomie pathologique a donné « à tort le nom de *dégénérescences*, cette goutte, cette phthisie, « ce cancer, etc..., quelque mortelles qu'elles soient, n'abaissent « pas la dignité de l'homme, n'altèrent pas sa nature morale. » M. Buchez, *Annales médico-psychologiques*, 1857. Rapport sur le *Traité des dégénérescences* de M. Morel. — Voy. le portrait tracé par le docteur Yvan, des Portugais de Malacca tombés au-dessous des Malais. *De France en Chine*, p. 225. — Morel, *Traité des dégénérescences dans l'espèce humaine*, t. I, p. 415.

(2) W. Edwards, *Des caractères physiologiques des races humaines*, p. 14. — Niebuhr, *Lect. on Ethnog*, t. I, p. 374.

tre ses chameaux jusque sur les bords de l'Océan, en face des îles Fortunées, c'est que lui et sa monture trouvèrent dans le Saharah les mêmes conditions de vie que par delà le Nil et l'isthme de Suez. Quoi qu'on ait dit des Juifs et de quelques autres races, aucune ne paraît être réellement cosmopolite, dans l'acception vraie du mot. L'acclimatation pour l'homme comme pour les animaux n'a lieu qu'autant qu'ils retrouvent des conditions d'existence absolument identiques à celles pour lesquelles ils ont été créés. Hors de là, la Nature les punit d'avoir franchi les limites qu'elle leur avait assignées.

La statistique médicale, en s'occupant des différentes races d'hommes, est venue démontrer que ce déplacement n'est pas sans danger même dans une région isothermique. Il résulte de recherches faites avec soin dans les différentes colonies anglaises des Antilles, depuis quarante ans environ, que la population noire va toujours en diminuant, le nombre des décès étant à celui des naissances : : 28 : 24.

Le résultat suivant que donne M. Boudin (1) vient encore mieux confirmer ce fait qu'il n'est plus permis de mettre en doute, à savoir, qu'en général la mortalité dans les populations transportées est en raison directe du plus grand déplacement opéré. —

(1) Boudin, *Traité de géographie médicale*. Paris, 1857, t. I, Introd., p. XLI.

Pendant plusieurs années, l'île de Ceylan fut occupée par des troupes hindoues (de Madras et du Bengale), malaises, nègres et anglaises. — La mortalité a été, pour ces différentes races, comme les nombres 12, 24, 50 et 69.

Il faut rendre cette justice à quelques monogénistes, qu'ils ont parfaitement compris le véritable rôle des influences extérieures, rôle tout pathologique, regardant toutes les races comme autant de déviations maladives d'un type primitif dont nous sommes les représentants (1). Dans cette hypothèse les neuf dixièmes du genre humain sont donc représentés par des individus dégénérés; mais un des caractères essentiels de la dégénérescence est la reproduction limitée, et les races inférieures, que nous sachions, ne présentent pas ce caractère. Laissons même cette preuve directe et qu'on se demande si l'on peut accepter une telle opinion qui rabaisse trop, à notre avis, le nombre des êtres humains dignes de ce nom? Ne vaut-il pas mieux considérer les autres races comme des entités spéciales, poursuivant un but qui est le leur et non pas le nôtre, et se partageant la terre, inaccessible dans toute son étendue à l'homme social et parfait, à l'iranien ; de même que certains genres d'animaux ne couvrent aussi le globe que d'espèces différentes ?

(1) Cf. Morel, *Dégénérescences de l'espèce humaine*. Paris, 1857, p. 5.

CHAPITRE VII.

INFLUENCES. — HYBRIDITÉ.

Nous n'avons pas à examiner ici l'hybridité en tant que servant à caractériser l'espèce, mais seulement comme pouvant produire de nouvelles races, ainsi que l'ont admis Blumenbach et M. Flourens (1). Nous ferons seulement remarquer d'abord, qu'on a cité, et M. Prichard lui-même, de nombreux exemples d'accouplements productifs entre des animaux d'espèces parfaitement distinctes; secondement, qu'on a peut-être admis trop vite cette universalité de reproduction entre toutes les races d'hommes. — A-t-on observé toutes les combinaisons possibles, l'union, par exemple, des Eskimaux et du Nègre, de l'Américain et des Nouveaux-Hollandais, des Tartares et des Boshisman?

« Il est remarquable, dit M. Omalius d'Halloy, « que, quoiqu'un grand nombre d'Européens habi- « tent maintenant dans les mêmes contrées que les « Andamènes, on ne mentionne pas encore l'exis- « tence d'hybrides résultant de leur union. » Voilà un exemple. Mais admettons qu'il soit controuvé,

(1) *Des races humaines*. Paris, 1845.

que tous les faits analogues le soient également, cela ne prouverait encore rien. On voit chaque jour l'union de deux espèces bien distinctes produire un métis.

Ce n'est pas la présence du métis qui peut constituer un caractère spécifique : ce sont ses conditions de vitalité et d'existence. Produit de deux organismes, un descendant peut toujours être considéré comme résultant de deux moitiés unies ensemble, emboîtées, enchevêtrées l'une dans l'autre. Si les deux moitiés sont identiques, l'animal est semblable à ses ascendants en tout et pour tout. Si les deux êtres qui ont essayé de s'unir sont trop dissemblables, les deux forces en présence ne peuvent se combiner même en partie, et le produit est nul ou immédiatement arrêté dans son développement dès les premiers temps de la vie blastodermique. Si les deux forces en présence, ou les deux sommes de force, ont un certain nombre de directions communes, elles pourront produire un être imparfait, monstrueux, qui n'aura pas toutes les conditions d'existence de ses parents; il n'en aura pas la plus sublime manifestation, la *reproduction* qui constitue l'espèce en ses composants : les individus parfaits pouvant se reproduire (1).

(1) Cuvier (*Dict. des sciences naturelles,* mot *Nature*) a dit : « On ne peut concevoir un être qui avec certaines exigences « ne posséderait pas ce qui peut les satisfaire, un être qui

Le caractère de l'espèce, a dit M. Flourens (1), est *la fécondité bornée un peu plus tôt, un peu plus tard.* Ceci est évident et a valeur de loi dans l'état actuel de la science. Admettant maintenant que le genre humain est composé d'une seule espèce, nous aurons partout et toujours production illimitée de termes moyens. Ceux-ci posséderont individuellement une vitalité égale à la moitié des deux dont ils dérivent, c'est-à-dire qu'ils seront aussi *individu* que chacun de leurs parents, aussi propres à être *fraction constituante* de l'espèce, aussi propres à en assurer la durée.

Voyons s'il en est ainsi :

En Égypte, les Mameluks ne purent jamais propager leur race au milieu des populations nilotiques, quoiqu'il soit difficile de dire si ce fut là un effet du climat, ou si les produits du croisement

« aurait une partie d'organisation alliée avec une autre partie « convenable pour un être différent. » — Ces êtres ambigus peuvent exister, les métis en font foi ; seulement, on ne peut les comprendre qu'en tant qu'individus (phénomènes secondaires), non en tant qu'espèces (phénomène primaire absolu). — Déjà Aristote semble avoir entrevu cette importance de la série spécifique par rapport aux individus qui la composent. Il s'exprime ainsi : « L'acte le plus naturel aux êtres vivants qui « sont complets et qui ne sont ni avortés ni produits par géné- « ration spontanée, c'est de reproduire un autre être pareil à « eux, l'animal un animal, la plante une plante, afin de par- « ticiper de l'éternel et du divin autant qu'ils le peuvent. » *De l'âme*, liv. II, ch. IV, § 2. Trad. par *Barthélemy Saint-Hilaire.*

(1) *Histoire des travaux de Buffon.* Paris, 1844.

des Mameluks avec ces populations étaient, par le fait même, incapables de vivre. Des quatre-vingt-dix enfants de l'Albanais Méhémet-Ali, on sait combien ont pu atteindre leur majorité (1).

« C'est à peine, dit Jacquinot, si on cite quelques « rares métis d'Australiens et d'Européens. » — Quand on transporta de l'île de Flinder les anciens habitants de Van-Diemen réduits au nombre de deux cent dix, non-seulement l'union des femmes avec les trop peu scrupuleux condamnés n'avait pas formé une race distincte, mais on ne put même compter que deux produits adultes de leur répugnante union (2).

Dans quelques îles de l'Inde les mulâtres ne reproduisent pas, si nous en croyons le docteur Yvan, qui attribue cette particularité à une influence locale, sans qu'on puisse trop comprendre comment elle peut agir (3).

Le docteur Tschudi (4) dit, en parlant des Zambos (métis d'indigènes et de nègres à Lima) : « Comme hommes, ils sont grandement inférieurs aux races pures, et, comme membres de la société,

(1) Voy. Boudin, *Géographie médicale*, t. I, Introd., p. XXXVIII. — Gisquet, *L'Egypte, les Turcs et les Arabes*. Paris, 1847.

(2) *Indigenous races of the Earth*, p. 443.

(3) Je retrouve ce fait dans des notes prises au cours de M. Serres. Il est capital et mérite qu'on le vérifie et qu'on en analyse toutes les circonstances.

(4) *Travels in Peru*, in-8. London, 1847.

ils sont la pire classe de citoyens. » Seuls ils fournissent les quatre cinquièmes des criminels des prisons de Lima. E. G. Squier (1) a fait des observations à peu près analogues sur les Zambos de Nicaragua.

M. Nott s'exprime ainsi : « Les mulâtres ont la vie plus courte qu'aucune des races souches; quand ils s'unissent entre eux, ils sont moins prolifiques qu'unis à l'une ou à l'autre des souches (2). » Cette assertion est vraie, surtout des métis nés de nègres et d'habitants du nord de l'Europe.

A Java, les métis de Malais et de Hollandais passent pour ne pouvoir pas se reproduire au delà de la troisième génération (3).

Les *Half-Cast* de l'Inde, dit M. de Warren, arrivent à une fin prématurée, et sans reproduction; s'il y a progéniture, celle-ci est toujours chétive, misérable. L'union des Espagnols avec les Américains n'a produit qu'une race abâtardie, dont l'avenir ne présente aucun élément de perfectibilité. « Les « métis ont généralement hérité des mauvaises qua- « lités de leurs ancêtres, et leur état physique et « moral est loin de répondre à ce qu'il est généra- « lement permis d'attendre de l'entre-croisement « des races. »

Ces deux derniers faits sont empruntés au *Traité*

(1) E. G. Squier, *Nicaragua, its people*. New-York, 1852, t. II, p. 153.

(2) *Types of Mankind*. Philadelphia, 1854, p. 373.

(3) Boudin, *Géographie médicale*, t. I, Introd., p. XXXIX.

des dégénérescences de M. Morel (Peut-être un peu trop dominé par les idées qu'il a l'honneur d'avoir le premier mises en avant, M. Morel a rejeté sur les vices et l'abrutissement *par eux-mêmes*, des parents de race européenne, l'imperfection des produits. C'est là sans doute une cause influente, mais nous ne pensons pas qu'elle ait agi seule, et ces unions contre nature ont dû être pour beaucoup dans cet abâtardissement ; car si un être que l'abus des boissons ou toute autre cause dégénératrice aura dégradé s'unit à un individu semblable à lui, de la même espèce, et, de plus, sain de corps et d'esprit, il est évident que le produit devra être moyen, c'est-à-dire moins imparfait, moins dégénéré que celui des deux parents affectés. Il n'en est pas ainsi.

Nous ne devons donc plus nous étonner que le croisement des races ne produise pas toujours les effets que semble en attendre M. Morel. Que deux familles d'individus, *parties de la même souche*, en viennent, après des fortunes diverses, à s'unir ; les produits seront beaux, seront purs ; ce sera là une véritable régénération du sang. Si l'organisme a été usé d'une part, par quelque influence, il se retrempera, il retrouvera une nouvelle vigueur dans un sang plus neuf, et qu'il est essentiellement apte à recevoir. Le croisement, dans les limites d'une même race, de la descendance d'une souche unique sera productif et généreux, par cela même que c'est là

un phénomène tendant à reproduire l'espèce intacte, à en détruire les écarts, à tout ramener au même type, à consolider l'espèce, qui est peut-être la manifestation importante de la vie, l'individu devant être rejeté à un plan secondaire, celui-ci soumis à l'espèce, celle-là jamais dépendante de l'individu, ou souffrante quand elle subit son influence.

C'est au nom des mêmes principes que M. de Gobineau (1) s'est appliqué à prouver longuement que le mélange des races conduit nécessairement à la dégradation, à l'abrutissement universel. Cabanis avait professé les mêmes idées (2).

Quand les faits rapportés plus haut ne suffiraient pas à prouver qu'une race métis ne peut prendre naissance, en voyons-nous une quelque part? Trouvons-nous un peuple conservant un type moyen entre deux autres? Nulle part nous ne voyons cela, pas plus qu'il n'existe de race de mulets. C'est qu'en effet une telle race, un tel type ne peut avoir qu'une existence subjective, éphémère.

La définition du mot *type* en histoire naturelle, et dans le cas particulier qui nous occupe, est une chose assez difficile et qu'on sent beaucoup mieux qu'on ne peut l'exprimer. Quand on a vu un certain nombre d'hommes appartenant à une race, l'esprit, sans aucun travail attentif, détache de chacun

(1) *Essai sur l'inégalité des races humaines.* Paris, 1852.
(2) *Rapports du physique et du moral,* t. I, p. 484.

un ensemble de caractères généraux, et en forme une sorte d'être idéal auquel il rapporte ceux qu'il voit ensuite, et qui ont une somme suffisante de similitudes avec ce type pour en justifier l'identité (1).

Le type se reproduit invariable à travers le temps et l'espace sous toutes les latitudes, sous tous les climats. Nous avons vu plus haut comment deux types différents peuvent se trouver rapprochés et vivre simultanément au milieu des mêmes influences ; nous allons voir maintenant que, ces populations missent-elles tout le soin possible à se mélanger, on retrouvera toujours des blancs et des noirs, si ces populations ont été blanches et noires à l'origine, et ceci en vertu de lois que nous croyons pouvoir énoncer, et dont la démonstration sera d'autant plus positive qu'elle est presque mathématique :

Première loi. — Un type moyen ne peut exister par lui-même, mais seulement à la condition d'être entretenu par les deux types créateurs.

Deuxième loi. — Quand deux types s'unissent,

(1) Les distinctions individuelles ne peuvent donc se baser que sur les caractères qui ne sont pas ceux de l'idéal formé. Il résulte de là que si on a vécu avec un homme portant *tous* les caractères de sa race bien dessinés, on croira le reconnaître dans tous les autres. — Le fait m'est personnel. Après avoir voyagé pendant cinq mois en compagnie d'un nègre magnifique, moi et mes compagnons, nous croyions le retrouver au Caire dans chaque nègre qui passait à nos côtés.

deux phénomènes peuvent se présenter : 1° ou bien l'un d'eux absorbe l'autre; 2° ou bien ils subsistent simultanément l'un près de l'autre.

C'est en vertu de la première de ces lois que nous ne voyons nulle part une race moyenne s'établir au détriment des races créatrices, les remplacer, et vivre par elle-même. Pour avoir ainsi une existence indépendante, elle devrait être procréée par des métis mêmes qui se propageraient indéfiniment; mais nous avons établi que ceux-ci sont toujours doués d'une fécondité bornée, qui n'irait encore qu'en décroissant chez leurs enfants.

White (1) suppose une colonie composée d'un nombre égal de noirs et de blancs; puis il examine ce qu'elle deviendra par la suite des temps, supposant qu'un trentième meurt et naît chaque année. Il arrive par ses calculs aux résultats suivants : en soixante-cinq ans le nombre des noirs, des blancs et des mulâtres serait égal; en quatre-vingt-onze ans les blancs ne formeraient plus qu'un dixième de la population totale, et les noirs un dixième; enfin en trois siècles, il ne resterait pas un centième des blancs.

Cette proposition est vraie théoriquement parlant. Elle est fausse dans la pratique; elle repose sur ce qu'on pourrait appeler un équilibre instable. Dans le monde physique on peut, à force de soins,

(1) Cf. *Account of the regular gradation*, etc., p. 146.

arriver à mettre en équilibre un ellipsoïde sur l'extrémité de son grand axe, un cône sur son sommet, ce sont là aussi des équilibres instables, mais la moindre cause intervenant, la plus petite agitation se manifestant, l'équilibre est détruit pour jamais. Qu'on admette dans le problème de White une naissance qui n'a pas lieu, une union improductive, les résultats sont renversés pour jamais; une portion des nouvelles générations conservera les types primitifs (1), et cette portion sera bien plus considérable que ne le supposait White.

La race métis n'existera donc qu'à la condition d'être entretenue par les deux types créateurs persistant au milieu d'elle; et en raison même de la tendance de la Nature à revenir aux types originels, en raison de l'infécondité assez générale de ces métis, cette race bâtarde sera toujours inférieure, peu nombreuse.

Nous ne pouvons donc prouver la valeur de la première loi que par l'absence de faits contraires et par le raisonnement; pour la seconde, nous allons trouver des faits sans nombre à l'appui.

Quand deux types s'unissent, avons-nous dit, on peut remarquer un double phénomène : ou bien l'un des deux absorbe l'autre, ou bien ils subsistent simultanément l'un près de l'autre.

Le premier cas a dû être le plus fréquent, mais

(1) W. Edwards, *Des caractères physiologiques,* etc., p. 29.

c'est le moins appréciable, parce qu'il ne laisse pas de traces sensibles. C'est dans l'histoire qu'il faut aller chercher le souvenir de peuples qui existèrent autrefois et qui disparurent depuis. C'est ainsi que cette colonie de Nubiens (?) transportés sur les bords du Phase par Rhamsès, n'a pas laissé de traces de son séjour, chez les habitants du pays. De même de toutes les colonies grecques des bords de la Méditerranée (1). Qui songe à retrouver les Ioniens de l'Asie Mineure dans les Marseillais de nos jours?

Les Normands n'ont laissé sur les côtes du Labrador que des stèles gravées, leur sang ne s'y est pas maintenu.

La politique autrichienne, dont le principe est de gouverner les uns par les autres, a de tout temps envoyé de nombreuses colonies germaines en Hongrie, et jamais ces colonies n'ont pu s'y maintenir. Au bout de quelques générations il n'en reste plus trace, c'est toujours à refaire, et toujours les nouveaux venus sont envahis, détruits par le sang hongrois qui, doué sans doute d'une vitalité puissante, reste obstinément, sur les bords du Danube et de la Weisse, ce qu'il était au delà de la Caspienne (2).

(1) Latham croit pourtant découvrir des vestiges de race phénicienne encore subsistants en Afrique et en Cornwall. Knox, *The Races of Man*. London, 1850.

(2) Ce fait m'a été rapporté par un observateur attentif, M. Debbeld, qui a longtemps voyagé en Hongrie. Un autre phénomène extrêmement curieux offert par les tribus hongroises, c'est la

On a attribué à l'introduction des femmes géorgiennes dans les sérails le perfectionnement de la race turque. C'est peut-être là un fait qu'on a trop facilement accepté. En effet, que l'introduction répétée pendant plusieurs générations de femmes géorgiennes et circassiennes dans les harems ait fait perdre aux descendants des conquérants leur caractère originel, il n'y aurait là rien que de très-naturel; seulement, si cela était, les Turcs de nos jours, par ces alliances continues avec une même race, seraient devenus de véritables Géorgiens et Circassiens. Il n'en a pas été ainsi; d'abord parce que les harems se sont recrutés autant en Europe qu'en Asie, puis ce ne serait là qu'un fait applicable à quelques familles haut placées. Ce qui nous paraît plus exact, c'est que le sang turc a à peu près disparu, envahi, remplacé par le vieux sang grec, macédonien ou thrace.

On ignore les lois exactes qui président à cette absorption d'une race dans une autre. Tantôt elle paraît extrêmement rapide, tantôt les deux types

faible proportion de la population par rapport à l'espace occupé. Il semble que le terrain soit resté à ses habitants ce qu'il est en Asie. Voilà encore un peuple qui s'est déplacé, et qui n'a vécu qu'à la condition de retrouver les mêmes circonstances de vie que dans sa patrie. On pourrait presque affirmer que le jour où la Hongrie sera peuplée comme la Saxe, par exemple, c'est qu'il n'y aura plus de Maggyares, qu'ils y auront été remplacés par l'immigration coloniale que l'Autriche cherche à y attirer.

subsistent indéfiniment, sans qu'il nous soit permis de savoir à quoi tient cette résistance plus ou moins grande. Faut-il l'attribuer au pays ou aux races en présence? Pourquoi les Normands disparus en Amérique, en Italie, en Asie, subsistent-ils encore en Normandie, peu nombreux, il est vrai, mais toujours semblables à eux-mêmes et parfaitement décrits par la description que Linné donne des Goths de la Péninsule scandinave : « Gothi corpore pro-« ceriore, capillis albidis rectis, oculorum iridibus « cinereo-cœrulescentibus (1)? »

Enfin, l'exemple le plus remarquable qu'on puisse citer et en même temps le plus facile à observer est celui que nous présente l'Angleterre, où deux races vivent côte à côte, mélangées, sans que l'une ait absorbé l'autre, depuis le temps où écrivaient Strabon, Tacite et Jules César. L'Angleterre, isolée comme elle l'est de l'Europe, doit nécessairement être un champ fertile pour l'anthropologiste, et ce sera sans doute le premier pays où l'histoire des races historiques et anté-historiques sera le plus tôt faite. Des hommes éminents (2) y travaillent avec ardeur, et la certitude de remonter par l'archéologie et la phrénologie à cette première race envahissante qui ignorait l'usage des métaux, fait

(1) *Fauna suecica,* p. 1. Buffon traduit ainsi : « Ils ont les « cheveux lisses, blond argenté, et l'iris de l'œil bleuâtre. »

(2) MM. J. B. Davis et J. Thurnam, auteurs des *Crania britannica.*

de ces études une des plus intéressantes de l'époque actuelle.

Deux races différentes se partagent donc l'Angleterre, ou du moins, on retrouve en Angleterre les représentants de deux races ; et au milieu du nombre immense d'individualités intermédiaires, l'œil le moins exercé ne tarde pas à démêler deux types fondamentaux aussi distincts que peuvent l'être deux hommes à peau blanche. Une de ces races est composée d'hommes grands, forts, puissants, à peau transparente, yeux bleus, « rutilæ comæ, magni « artus » (Tacite), l'autre a une complexion plus fauve et des cheveux noirs frisants, « colorati vultus « et torti plerumque crines. » [Id]. (1) Les premiers, désignés autrefois sous le nom de Calédoniens ; les seconds, sous celui de Silures, très-semblables aux Ibériens de la Péninsule espagnole : les uns, d'origine celtique ou méridionale ; les autres, d'origine germanique ou occidentale. Personne ne nie aujourd'hui que ces deux races ne soient bien distinctes, et chaque jour on en rencontre en Angleterre des spécimens parfaits. On cite même certains cantons où la race Silure, Ibérienne, ou Celte, comme le veut la tradition (2), est dominante : ainsi dans le nord-ouest du Glamorganshire, dans les environs de Merthyr et le Vale of

(1) Tacite, *Agricola,* II, § XI.
(2) Idem., *ibid.*

Neath (1). M. John Philips (2) les retrouve également abondants, avec leurs mêmes caractères, « black eyes and hair, uniform or rather dark com« plexion, » dans le district de Danelag entre Leicester, Nottingham et Derby.

Entre les deux races vivent nécessairement un nombre considérable de métis qui, s'alliant à l'une ou à l'autre des deux souches ou entre eux, donnent des produits variés qui relient les deux groupes par une foule de nuances insensibles.

Tel est encore le cas pour la France : M. Edwards (3) l'avait deviné presque d'inspiration, et M. Perier (4) vient de le prouver en examinant plus attentivement les documents laissés par l'antiquité sur les habitants de la Gaule. — Il résulte des travaux ethnographiques de ces deux auteurs, que la France a été à l'origine habitée par une population celtique et brune, qui s'est généralement maintenue au sud de la Loire, et par une autre population d'origine Kymrique qui est arrivée par le nord, a refoulé les premiers occupants, et vit encore de la Loire au Rhin. Races différentes s'il en fut et par

(1) Voy. Latham, *Celtic language*, p. 371. — *Crania britannica*, p. 53. — Garnet, dans les *Transactions of the Philological Society*. — R. Cull et Latham, dans *Edimbourg New Physical Journal*, 1854. — Perier, *Fragments ethnologiques*. Paris, 1857.

(2) *British association*, etc., 1849.

(3) Cf. W. Edwards, *Des caractères physiologiques des races humaines*. Paris, 1829.

(4) Cf. Perier, *Fragments ethnologiques*. Paris, 1857.

l'aspect physique et par les aptitudes morales, — se complétant, pour ainsi dire, l'une par l'autre, et travaillant d'accord à la gloire et à la prospérité de la patrie commune.

Quand les croisements ont lieu entre un nombre de races plus considérables que deux, quand ces influences diverses se sont mêlées, combattues, aidées de mille manières, et que la question est devenue presque inextricable pour l'anthropologiste, au milieu de tous ces produits divers, on est tout étonné d'en voir surgir qui portent le caractère absolu et complet de l'une des souches. Tant qu'il subsiste dans un peuple une quantité notable d'un sang mélangé, on peut toujours s'attendre à voir paraître un individu qui portera en lui tous les caractères de cette race, qu'on croit éteinte, mêlée à jamais dans le sang des autres (1).

En Égypte, par exemple, on peut encore, quoique rarement, retrouver quelques figures rappelant assez exactement le type iconographique que nous ont transmis sur tous leurs monuments les anciens habitants de la vallée du Nil (2).

Telles sont, à notre avis, les modifications dont

(1) En vertu de la même loi qui veut qu'une ressemblance de famille se retrouve chez un individu après avoir été absente, ou plutôt masquée, pendant une ou plusieurs générations.

(2) Cette remarque qui m'est personnelle a encore été faite par M. Gustave Flaubert, mais il limite à Alexandrie la présence

l'hybridité peut devenir la source; modifications grandes, puisqu'il y va de l'existence des races en contact, mais peu importantes, nulles même dans l'histoire générale du genre humain, puisque toujours le type est conservé. Principes vrais au nom du raisonnement et de l'expérience, et que nous acceptons comme démontrés avec Prichard (1), avec l'éditeur de l'*Ethnological Journal* (2), avec Knox (3) et M. Edwards (4).

La grande objection qu'on a toujours opposée à ceux qui nient les influences du climat ou des alliances hybrides est l'exemple des animaux domestiques. C'est eux qu'on a toujours mis en avant à défaut de changements semblables bien constatés

de ces sortes de revenants du temps passé. Je suis assez porté à faire la même restriction. Ce seraient surtout des jeunes gens de quatorze à dix-huit ans, à peau olivâtre, un peu cendrée.

(1) « C'est un fait des plus évidents que dans le monde ani- « mal, comme dans le monde végétal, toutes les races géné- « ralement se reproduisent et se perpétuent sans se mêler, ni « se confondre les unes avec les autres. » Prichard, *Histoire naturelle de l'homme*, etc., t. I, p. 17. — Cf. Morel, *Dégénérescences de l'espèce humaine*, p. 2.

(2) Troisième numéro. — La plupart des articles de cette production remarquable ne sont pas signés.

(3) « No race will amalgamate with another; they die out « or seem slowly to be becoming extinct. » — Cf. *Ethnological Journal*, p. 98.

(4) « Nous arrivons à cette conclusion fondamentale, que les « peuples appartenant à des variétés de races différentes mais « voisines auraient beau s'allier entre eux, une portion des « nouvelles générations conserverait les types primitifs. » — Cf. Courtet de Lisle, *Tableau ethnographique*, etc., p. 77.

chez l'homme. On a fait remarquer, ce qui est vrai, que ces races domestiques, transportées à droite ou à gauche, se modifient très-vite sous l'influence de causes même peu sensibles. C'est toujours le bœuf, le mouton, le cochon, le chien, le cheval, qui ont fait les frais de cette question; ce sont toujours ces mêmes exemples qu'on a invoqués (1), quand il eût été si important d'accumuler les exemples, de nommer le règne animal tout entier.

Il y a donc une cause spéciale qui n'existe que là, et cette cause est assurément la domesticité, qu'il ne faut pas confondre avec la sociabilité. La domesticité est un esclavage : l'animal a été ravi de force à son indépendance; maintenu en captivité, il s'y est abruti. Ses descendants naissent bien encore avec des instincts de liberté, mais ils s'éteignent bientôt sous le joug qui étreint sans cesse le pauvre animal. Bientôt il n'est plus semblable à lui-même, l'habitude d'obéir ne lui laisse même pas de volonté, il cesse d'être une personnalité, il devient une machine produisant pour le compte d'un autre lait, œufs, graisse, laine, viande, etc.

La domesticité est une sorte de dégénérescence, atteignant le physique et le moral, transmissible et caractérisée par une hypertrophie et une hypersécrétion de tous les appareils sécréteurs. L'animal

(1) Voy. I. Geoffroy, *Histoire naturelle générale*. — Raulin, *Mémoire*, etc. — Morel, *Dégénérescences*, p. 16.

perd de son activité, il brûle moins, il produit plus, il végète, il devient incapable de subsister par lui-même, il disparaîtrait immédiatement sans l'appui constant de l'homme. En devenant, ou pour devenir machine, en même temps que sa personnalité, il a perdu cette résistance ou milieu ambiant qui est le caractère nécessaire de l'espèce, la condition du *nisus formativus*; il se modifie au gré des moindres influences.

Pour étudier l'action véritable des climats sur les animaux, il fallait rechercher d'autres exemples. Il y a des espèces, et assez nombreuses, s'étendant du pôle à l'équateur, qui nous montrent que si le ciel influe en rendant la toison d'un renard du Nord un peu plus fourrée, ou le pelage d'une hermine un peu plus blanc, ces variétés s'arrêtent toujours entre des limites étroites, et qu'elles sont loin d'être aussi considérables que celles qui séparent un nègre d'un Européen.

Quant aux variétés que nous produisons en unissant l'un à l'autre deux accidents, deux individus qui ne présentent pas l'état général et naturel, on sait que « rien n'est plus difficile que de les empêcher de se défaire » (M. Flourens) (1); à plus forte raison quand un seul des individus accouplés possède à l'origine cette déformation, cette altération pathologique.

Ces races que nous produisons ainsi, sont des

(1) *Histoire des travaux de Buffon*, p. 180.

sortes de faits expérimentaux qui existent, mais d'où il serait illogique de conclure qu'ils existent naturellement. Parce qu'on fait dans un laboratoire de l'eau oxygénée, des mélanges d'hydrogène et de chlore, est-on conduit à admettre que ces corps puissent se rencontrer dans la Nature? bien au contraire, on déduit de leur instabilité même qu'ils n'existent pas et ne pourraient exister à l'état naturel.

CHAPITRE VIII.

L'ESPÈCE.

Nous voici parvenu au bout de la tâche que nous nous sommes proposée, et nous espérons, après ce qui précède, être en état de poser des conclusions.

Après avoir cherché à établir, dans l'introduction, la marche à suivre dans les études anthropologiques, et réclamé là, comme pour le reste de l'histoire naturelle, un système de recherches purement philosophique, ne s'appuyant que sur les faits et la raison pure, et, écartant toute idée étrangère ou préconçue, nous avons essayé de mettre ces principes en application.

Nous avons tenté d'abord de démontrer que l'homme n'était pas un être aussi étranger, aussi supérieur au reste de la nature animale que certains naturalistes l'avaient pensé, se prenant eux-mêmes, les premiers d'entre les hommes, comme point de comparaison.

Nous avons considéré les races inférieures et constaté que de celles-ci aux animaux supérieurs la distance n'est pas si absolue, si tranchée qu'on l'a cru quelquefois, que l'homme rentrait tout entier

dans la série zoologique et ne formait, au plus, qu'un ordre à part.

Changeant alors de direction, nous avons abandonné, pour ne nous en servir qu'ici, cette donnée acquise, et nous sommes passé à l'étude des variations que présente l'homme; nous les avons trouvées profondes et de toutes sortes.

Puis est venue l'étude des influences climatériques, hybrides et autres, auxquelles l'homme peut être soumis. Nous avons vu que les faits nous conduisent à cette conclusion, que, dans l'état actuel, les influences de toutes sortes qui agissent sur l'homme sont absolument incapables de le modifier d'une manière aussi étendue (1), et qu'en même temps les différences qui séparent ce qu'on a appelé les races d'hommes sont telles qu'elles suffisent amplement à établir des espèces distinctes.

En regardant l'homme comme un règne à part, on est, par le fait, dispensé d'appliquer à son étude les mêmes règles qu'à la zoologie ; mais en prouvant qu'il rentre dans la série animale, nous avons implicitement prouvé qu'il fallait le soumettre aux mêmes méthodes. La science ne peut avoir deux procédés différents; elle doit suivre les mêmes voies dans les mêmes choses, pour arriver à des résul-

(1) « A l'égard de la constitution actuelle du globe chaque « race est une espèce *sui generis*, une forme, une combinai- « son à part dans la nature. » E. Geoffroy, *Comptes rendus des séances de l'Académie des sciences*, t. III, p. 29.

tats comparables. C'est là une marche essentiellement philosophique. La nature est une, le travail des sciences modernes est de tendre à l'unité; les phénomènes les plus divers entre les mains des analystes, se combinent, s'assimilent aux rayons de l'esprit de synthèse. Magnétisme, électricité, lumière, chaleur, mouvement, tout se mêle, s'enchaîne si bien qu'on ne sait plus en faire la distinction.

Plus les lois trouvées sont simples et par conséquent étendues, générales, plus elles ont de chances d'être exactes.

L'adoption pure et simple de la loi d'unité organique nous conduit à la proposition suivante :

Ou nous devons admettre dans l'homme des espèces différentes, ou la classification zoologique est tout entière à refaire; les travaux des Linné, des Cuvier, des Blainville, des deux Geoffroy sont nuls comme valeur; il faut recommencer le grand travail de classification sur les mêmes bases que celles qu'on adopte pour l'anthropologie.

De ces deux propositions, la seconde mérite tout d'abord de fixer notre attention. La classification zoologique a été créée et établie par les plus grands penseurs dont puisse se glorifier l'humanité; de plus, indépendante par sa nature de tout rapprochement religieux, elle a été faite librement, en dehors de toute influence; elle a été traitée, comme doit l'être toute question scientifique, avec les faits et

la raison. Il n'en a pas toujours été de même de ceux qui veulent que l'homme fasse une si marquante exception à la Nature universelle. La classification zoologique n'est pas à refaire, c'est l'autre.

Nous touchons ici à la question si débattue, si controversée, si peu résolue de l'espèce. Nous n'avons pas la prétention de traiter ici de ce point si difficile, insoluble peut-être, dans l'état actuel de la science. Il faudrait, pour déduire la vérité des faits observés, embrasser la création animale depuis son commencement, d'un seul coup d'œil; seulement alors peut-être ces rapports que la science cherche avec tant d'ardeur apparaîtraient dans leur véritable jour. En attendant cette impossibilité, c'est surtout de la géologie, et peut-être de l'expérimentation, que nous devons espérer quelque lumière sur ce point. « Que de faits nous seraient néces-« saires, a dit Buffon, pour pouvoir prononcer « et même conjecturer! Que d'expériences à ten-« ter, pour découvrir ces faits, les reconnaître « ou même les prévenir par des conjectures fon-« dées! »

Trois opinions (1) ont dominé la science sur l'origine des espèces. Celle de Cuvier, celle de Lamarck, et celle de E. Geoffroy, qui rallie autour d'elle au-

(1) Je laisse de côté l'hypothèse aujourd'hui admise par personne des extinctions successives. — Cf. Pictet, dans *Edimbourg New Philosophical Journal*, t. XLVI.

jourd'hui le plus de partisans, mais qui n'est réellement qu'une restriction infiniment sage des idées extrêmes de Lamarck.

Cuvier, en proclamant l'immutabilité des espèces, faisait une exception pour l'homme. Il est permis de douter qu'il fût de très-bonne foi, et cette contradiction flagrante trouve son explication dans les lignes suivantes écrites par le plus illustre de ses collègues : « Cuvier, plein de goût à l'égard des « convenances politiques, se pénétrant de sages ré- « serves relativement à l'avenir des sociétés, com- « prit qu'il ne fallait point que les nouvelles révé- « lations sorties du sein de la terre en vinssent à se « heurter et à se déchaîner avec une malignité hos- « tile contre les vénérées et antiques révélations de « nos livres saints (1). » Ce qui est un éloge pour l'homme peut devenir un blâme pour la méthode. Cuvier tombait dans une contradiction évidente. « La science a ses harmonies nécessaires » (E. Geoffroy), et l'on ne peut admettre que tout ce qui est vrai des espèces animales fût faux des espèces humaines, qui sont au moins aussi bien délimitées, quelquefois beaucoup plus profondément.

Le système de Cuvier prêtait à une objection, que n'a pas manqué de lui faire E. Geoffroy : « Mais si les climats sont incapables aujourd'hui de créer de

(1) E. Geoffroy, *Comptes rendus des séances de l'Académie des sciences*, t. V, p. 193.

semblables modifications (1); peut-être ne l'étaient-ils pas autrefois; peut-être y a-t-il eu sur la terre des révolutions si sensibles, si grandes, des perturbations telles que leurs influences ont pu être énormes, pendant que de nos jours les changements sont en raison du peu de puissance des effets, c'est-à-dire à peu près nuls. »

Cette objection serait très-grave si elle était en rapport parfait avec les faits géologiques observés, si nous avions la preuve bien authentique que le passé de notre planète a été marqué par d'aussi effroyables cataclysmes. D'abord la géologie ne nous livre pas, à notre avis, la tradition aussi sensible qu'on a bien voulu le croire, de ces révolutions et de ces bouleversements. Nous pensons, et ce n'est pas ici le lieu de le démontrer, que si les changements survenus à la surface de notre planète ont été considérables, ils ont dû être lents en proportion, résultant moins d'efforts puissants que de forces continues, les mêmes qui agissent encore devant nos yeux sur les animaux, forces qu'on reconnaît impuissantes à les transformer, et qui le sont en effet à peu près.

(1) « L'observation des espèces dans l'état de la nature, en « nous révélant une multitude de modifications plus ou moins « légères, ne saurait nous rendre témoins d'aucune déviation « grave des types formés ou conservés sous l'influence de l'or- « dre actuel des choses. » — I. Geoffroy Saint-Hilaire, *Vie d'E. Geoffroy*, p. 349.

Tout ce qu'on appelle bouleversements géologiques n'est probablement pas l'indice de révolutions aussi considérables, aussi subites qu'on l'a pensé, et s'il est certain que notre atmosphère a dû changer dans certaines limites, si la nature des eaux a dû passer aussi par de nombreuses permutations, du moins ces résultats immenses que nous contemplons aujourd'hui avec effroi, ces continents, ces abîmes, ces chaînes de montagnes surgies du néant, tous ces phénomènes géologiques ont pu n'être que le résultat de forces qui agissaient longuement et lentement ; en un mot, à de rares exceptions près, en mettant à part les phénomènes volcaniques, dont l'étendue est, après tout, très-restreinte, nous pensons qu'on peut affirmer que la terre n'est pas sensiblement changée dans sa manière d'être depuis la formation des terrains qui ont succédé aux métamorphiques.

Nous croyons que la terre est, non pas arrivée enfin à un état stable, mais que, depuis cette époque, elle n'a jamais été plus bouleversée qu'aujourd'hui. Nous pensons que notre planète marche dans une voie de vie, d'existence, qui a pu avoir ses commotions violentes, mais par exception, et qui les aura sans doute encore, et que ces dépôts, ces productions de terrains de toutes sortes, auxquels nous assistons aujourd'hui, ces continents soulevés d'un bloc que nous voyons surgir de l'Océan, sont

l'histoire exacte du passé, où quelques phénomènes volcaniques ont pris place aussi, mais d'une manière toute sporadique. « Le jour n'est peut-être pas éloigné, disait M. Ed. Lartet dans une communication récente à l'Institut, où l'on proposera de rayer le mot cataclysme du vocabulaire de la géologie positive (1). »

C'est à la paléontologie humaine à nous éclairer sur l'origine des types humains actuels et sur les déviations qu'ils ont pu subir. On peut dire que la paléontologie humaine est à refaire, car presque tous ceux qui s'en sont occupés sont partis des idées monogéniques. Aujourd'hui, les faits sont nombreux, et les os humains fossiles assez communs pour exciter l'ardeur des savants, et leur promettre de fructueuses recherches. Malgré l'importance des ouvrages publiés par l'Ecole française, la question paraît encore assez irrésolue, et les mots d'E. Geoffroy peuvent surtout s'appliquer à cette branche de la science des êtres passés : « Les temps d'un savoir « véritable en paléontologie ne sont pas encore « venus (2). » Et cependant la paléontologie humaine seule peut nous conduire, et d'une marche assurée, au grand problème de l'origine du genre humain.

(1) *Comptes rendus des séances de l'Académie,* 22 février 1858.

(2) Voy. I. Geoffroy Saint-Hilaire, *Vie d'E. Geoffroy Saint-Hilaire,* in-8, Paris, 1847, p. 358.

Par malheur, cette science porte en elle-même ses inconvénients, ses empêchements. Un os, un crâne humain sont choses connues; ils n'ont pas aux yeux du vulgaire cette apparence étrange qui a fait prendre les ammonites pour des serpents pétrifiés, les hamites pour des sangsues, les rayonnés pour des étoiles; quand on exhume quelque os singulier, quelque carapace de lézard ou de poisson, etc., on la recueille, on en prend grand soin. Si c'est une tête d'homme, on s'empresse de la remettre très-religieusement en terre, et ce débris est perdu pour le monde savant.

C'est peut-être là une des causes principales auxquelles la paléontologie humaine doit d'être aussi arriérée. Il faut avouer que jusqu'à ce jour nous ne pouvons rien trouver qui nous laisse soupçonner cette action d'influences profondément altérantes. Cependant la paléontologie n'a peut-être pas dit son dernier mot, et il ne faudrait pas faire valoir trop tôt cet insuccès quand on réfléchit à la quantité minime de terrain exploré, remué dans un but scientifique.

La paléontologie, qui ouvre un champ si vaste à l'hypothèse, est peut-être de toutes les sciences naturelles celle qui promet les résultats les plus positifs, les plus vrais. Elle n'étudie en effet que des formes qui peuvent subir la destruction, mais qui ne peuvent être altérées, et de plus, elle ne voit pas

le champ de ses études reculer sans cesse devant elle. La limite est posée par l'origine même des terrains sédimentaires, tous les faits qui peuvent se produire à l'avenir, sont en dedans de ces bornes, et par conséquent d'une observation plus facile par cela qu'on peut en apprécier les causes formatrices.

Mais à côté de ces grands avantages, la paléontologie a ses inconvénients : procédant pas à pas, par coups de pioche, dans une masse inaccessible, elle se compose de deux ordres de faits qu'il faut bien distinguer, reposant soit sur l'évidence affirmative, soit sur l'évidence négative. Il en résulte dans la paléontologie deux branches bien distinctes : l'une, positive; l'autre tout hypothétique (1). Toujours la seconde diminue au profit de la première, par les découvertes récentes; et c'est sur cette seconde branche que s'appuyaient les hypothèses aujourd'hui vermoulues des *époques géologiques* (2). C'est encore sur cette négation qu'il faut prendre son appui pour déclarer que l'homme est nouveau, aussi nouveau sur la terre qu'on l'a prétendu. Chaque jour on peut s'attendre à voir cette hypothèse, car c'est une simple hypothèse, détruite par quelque trouvaille nouvelle.

La paléontologie ne permet aucune vue d'en-

(1) Voy. Powell.

(2) En rapport avec les jours de la création ! Grand embarras maintenant qu'on trouve des mammifères jusque dans le trias.

semble, elle ne permet pas de choisir un certain ordre de faits pour l'approfondir, il faut marcher avec elle, à son caprice, sans savoir la merveille qu'elle va vous révéler à quelques pas d'un chemin où des millions d'hommes ont passé. Ne vient-on pas de découvrir, dans le coin le plus exploré du monde, aux environs de Paris, un oiseau gigantesque, dontpersonne assurément ne soupçonnait l'existence (1)?

Si l'on vient à trouver des ossements humains remontant à une époque antérieure à l'*Ursus spelæus*, à la grande hyène du temps, ossements appartenant à une autre espèce, zoologiquement parlant, et ne pouvant être méconnue comme telle, alors peut-être les théories d'E. Geoffroy se trouveront-elles confirmées. Mais quant aux restes humains qu'on a trouvés mêlés aux os des cavernes (2), et qui proviennent d'êtres identiques à nous-mêmes, on est, jusqu'à nouvel ordre, en droit de les regarder comme ayant appartenu à des formes continues avec la nôtre. Il faut admettre que l'homme n'a pas changé comme les animaux qui l'entouraient alors, autrement, que ces grandes influences qu'on a invoquées n'ont pas existé, puisqu'elles n'ont pas laissé d'elles la trace générale qu'on serait en droit d'en attendre.

(1) Le *Gastornis*.

(2) Voy. C. H. Smith, *Ethnological Journal*, p. 143.

C'est conduit par cet ordre logique d'idées, que E. Geoffroy, toujours convaincu de la similarité de la nature animale et de la nature humaine, et voyant les êtres de la création antérieure plus grands que ceux qui nous sont contemporains, en avait conclu que nos ancêtres étaient des géants, et que nous avions dégénéré, ainsi que les descendants des ours et des hyènes des cavernes (1). Jusqu'à ce jour cette hypothèse ne s'est pas vérifiée, et il faut admettre qu'aux espèces alors existantes ont succédé d'autres espèces animales pendant que la race d'hommes existants alors s'est perpétuée toujours identique.

Nous pouvons donc admettre, jusqu'à preuve du contraire, que jamais les organismes n'ont été modifiés par aucune révolution importante à la surface de notre planète. Celles qui ont pu avoir lieu ont nécessairement tué les êtres qui n'étaient pas faits pour vivre dans ces conditions nouvelles : là s'est bornée leur action toute destructive.

Une autre hypothèse (celle de Lamarck) veut que nous descendions tous, bêtes et gens, d'une cellule développée dans un sens déterminé, et que nous ayons été vers, insectes, oiseaux, mammifères avant d'être hommes ; ceux-ci parcourant à leur tour pendant la vie utérine toutes les phases par les-

(1) *Comptes rendus*, t. IV, p. 58. La seule déduction logique peut-être qu'on puisse tirer de la taille plus grande des animaux immédiatement antérieurs à ceux actuels, c'est une étendue plus grande des continents où ils vivaient.

quelles avait passé l'organisme (1). Cette théorie a du moins un avantage, celui d'être simple, et, il faut le reconnaître, c'est un grand mérite ; mais, elle non plus, n'explique pas comment une portion des générations créées a pu progresser, se perfectionner pendant qu'une autre est restée stationnaire.

En effet, les causes qui ont amené ces variations, ont été nécessairement locales, puisque tous ne les ont pas subies. Or, nous voyons chaque jour, sous l'influence de circonstances autres que celles au milieu desquelles ils vivent, tous les êtres organisés,

(1) On sait aujourd'hui qu'il n'en est pas ainsi et que l'embryon d'un vertébré n'est jamais un ver à aucune époque de son développement. L'embryon d'un vertébré n'est pas comparable à un ver. S'il existe quelque part dans le règne animal une différence immense, infranchissable (jusqu'à nouvelles découvertes ?), c'est entre les vertébrés et les invertébrés. Les premiers offrent un exemple admirable de l'unité de composition organique. Les autres ne semblent pas en avoir ; on ne peut les diviser qu'approximativement et ils se refusent presque absolument à la disposition sériale et linéaire. Il y a parmi eux des groupes et chacun est uni aux groupes environnants par autant de rapports divers. L'organisation des invertébrés possède une flexibilité, une variété immense qui forme comme un caractère spécial de ces êtres où le système nerveux cesse de présenter cette unité admirable qu'on trouve chez les vertébrés. Les rayonnés, les annelés, les mollusques et les articulés forment autant de divisions qui ne sont nullement en rapport avec celles établies parmi les vertébrés. Le groupe tout entier n'a qu'un caractère insuffisant et qui montre combien cette division est artificielle, un caractère négatif, le *manque de vertèbres*. Aussi les coupes établies sur le système nerveux des invertébrés sont-elles peu satisfaisantes.

sans exception, dégénérer, disparaître ; ces modifications auraient nécessairement détruit, comme aujourd'hui, les races ou les espèces antérieures créées en harmonie d'autres circonstances et qui avaient encore le moyen de l'expatriation pour fuir ces influences nouvelles et néfastes.

E. Geoffroy admettait, lui, la variation dans des limites assez restreintes, se réduisant « au plus ou « moins de volume dans les éléments organiques, à « une altération dans la combinaisón respective de « chacun d'eux (1). » Nous voilà bien loin des idées de Lamarck, et nous touchons presque à celles de Cuvier, aux générations successives. Seulement, pour les partisans de cette théorie, elles auraient été moins nombreuses et auraient fourni à leur tour des éléments aux transformations. Le défaut de la théorie d'E. Geoffroy Saint-Hilaire est précisément d'être mixte, d'être une sorte d'accouplement bâtard des idées de Lamarck et de Cuvier, plus simples dans leur absolu. Qu'on admette, par exemple, avec M. Serres, continuateur des idées de Geoffroy, et l'unité originelle du genre humain, et la progression des espèces marchant du simple au composé, de l'infériorité à la perfection, la conséquence naturelle de ces idées sera que les blancs (ceux même à qui on a attribué la conservation intacte de la tra-

(1) *Mémoires du Muséum d'histoire naturelle de Paris,* t. XIII, p. 289.

dition religieuse) descendent du nègre. Jusque-là rien encore que de naturel; c'est la supposition qu'avait d'abord faite Prichard avec cet esprit juste qui le porta à la fin de sa carrière, et plus instruit, à embrasser les idées polygéniques. Mais, si nous autres derniers termes parus, nous sommes des hommes, véritablement dignes de ce nom, nous devons considérer ceux venus avant nous, plus que des singes sans doute, mais moins que des hommes.

La difficulté est partout la même, partout nous arrivons à cette immense obscurité qui enveloppe les origines de la vie à la surface de notre planète, et que des millions de germes soient produits chaque jour, ou qu'un seul ait été produit au commencement, n'est-ce pas toujours la manifestation de la même force créatrice, le phénomène n'est-il pas identique, seulement différent d'intensité, n'est-il pas aussi inexplicable, ne confond-t-il pas tout autant? En coûte-t-il davantage pour admettre qu'une simple cellule s'est formée un jour, douée d'une vie propre et, de plus, d'une vie latente qu'elle pouvait diffuser avec le temps, et dans des circonstances données, autour d'elle? En coûte-t-il plus d'admettre cela que d'admettre que de semblables cellules sont chaque jour formées?

Il est inutile de recourir ici aux explications, nous n'en saurions trouver; mais, nous le demandons, est-il plus facile de supposer qu'une seule cellule

créée à l'origine, a contenu le germe merveilleux de toutes les vies passées et présentes, ou bien est-il plus facile de croire que la même force agissante (une force est indestructible) crée de temps à autre, chaque jour, peut-être chaque minute, chaque instant, de nouvelles cellules, douées chacune d'une dose d'activité épuisable? Pour l'un comme pour l'autre cas, nous faisons intervenir les mêmes forces créatrices, que les défenseurs de toutes les théories retrouvent toujours au fond de ce grand problème. Seulement, dans l'hypothèse de Lamarck, le produit de ces forces a été unique et indéfini, et selon nous il est multiple et défini. La théorie que nous combattons, admet que les forces ont cessé d'agir, et qu'au contraire l'effet produit se développera indéfiniment. Nous supposons, nous, que les forces agissent sans cesse pour créer des produits d'activité limitée ; en un mot, que toutes les espèces animales dérivent de *générations spontanées et successives.*

On a fait du mot génération spontanée une sorte d'épouvantail, et cependant c'est une de ces vérités auxquelles, nous pensons, on reviendra conduit par l'observation des faits, le raisonnement, la déduction.

« Multa renascentur quæ jam cecidere ! »

Le grand tort, dans l'examen de cette question, est de s'être étrangement mépris sur sa portée, d'en

avoir restreint les limites. On a dit, en effet, que tour à tour on avait découvert des organes génitaux chez les êtres qu'on avait cru autrefois se reproduire spontanément.

C'est là une réponse spécieuse, et déjà Plutarque a montré tout ce que cette manière de voir a de faux. Il se demande, dans ses *Symposiaques*, lequel a préexisté de l'œuf ou de la poule, et conclut que c'est évidemment la poule. Tout en traitant légèrement ce sujet, en en faisant un propos de table, le physicien grec ne se méprenait cependant, ni sur l'importance de la question, ni sur son caractère général.

« Si, dit notre familier ami Sylla, qu'avec cette « petite question de l'œuf et de la poule, comme « avec un petit levier, nous remuons toute la « grande et lourde machine de la génération du « monde (1). »

Que les animaux que nous connaissons se reproduisent tous par des œufs, c'est possible et même probable ; mais là n'est pas le point important, c'est de savoir si les mêmes animaux qui, dans un million de cas, naissent par génération sexuelle, n'ont pas pu dans un cas donné naître d'eux-mêmes. Et il faut bien admettre que cette sorte de génération est la plus ancienne, la première et la plus universelle, — que tous les êtres organisés remontent

(1) *Symp.*, liv. II, quest. III. Trad. par Amyot.

d'une manière plus ou moins directe, et plus ou moins loin dans le passé, à une génération spontanée (1).

Rien ne semble donc prouver qu'il ait jadis existé des conditions spéciales à l'abri desquelles la matière, incapable aujourd'hui de s'organiser, le pouvait alors. Toujours il s'est formé des animaux de tous les degrés d'organisation, et à moins d'admettre dans leur plénitude les extravagances du philosophe indien de De Maillet, il faut bien reconnaître qu'il y a eu, à des époques différentes, production d'animaux par génération spontanée ; il n'y a pas de raison pour ne pas admettre qu'il s'en forme encore au fond des océans, dans les marais, dans les tourbières, dans les matières en fermentation, dans les organismes, partout en un mot où se passent certains phénomènes dynamiques, partout où la matière, sous l'influence de circonstances déterminées, revêt cette forme intermédiaire qui nous échappe encore, et qui la dispose à s'animer, — cet état où « le physique et le moral, comme dit La-

(1) C'est Buffon qui a dit (*Suppléments*, t. IV, p. 335) que « cette manière de génération est non-seulement la plus fré- « quente et la plus générale, mais la plus ancienne, c'est-à-dire « la première, et la plus universelle. » — Plutarque (*Symp.*, liv. II) remarque de même « que la première génération a esté « faicte entière et accomplie de la terre par la vertu et perfection « du générateur, sans avoir besoing de tels outils, ny tels vases « que la nature a fait et inventé depuis ès femelles qui portent « et engendrent, à cause de son impuissance et imbécillité. »

« marck (1), ne sont sans doute qu'une seule et « même chose (2). »

Nous sommes de plus en droit de conclure que plus l'animal est simple, moins il est parfait, plus nécessairement il est propre à être créé spontanément. La perfection ne réside pas seulement dans la répartition des fonctions dans les organes multiples, mais aussi dans la quantité de matières animales, et peut-être même minérales, qui entre dans la composition des animaux, et surtout dans la variété d'éléments anatomiques appelés à les former. On conçoit que les animaux inférieurs, les derniers zoophytes, les protées, ceux qu'on appelait autrefois microzoaires, peuvent être produits plus souvent, en raison de la moins grande somme de travail nécessaire.

Cette vie microscopique primaire est et a proba-

(1) *Philosophie zoologique.* Paris, 1830, t. I, p. 3.

(2) Cet état n'est-il pas toujours celui des cellules du cerveau, animées non-seulement de la vie latente comme toutes les cellules qui composent l'économie, mais de plus, d'une sorte de sensibilité intellectuelle, moitié matière, moitié esprit? Et quand on voit ces cellules douées de raison se développer dans le fœtus, n'assiste-t-on pas à une création mille fois plus incompréhensible que la création de quelques animaux aussi simples qu'une Monade, guère plus compliqués que les cellules épithéliales de certaines muqueuses. — Le sang lui-même ne porte-t-il pas, avec les principes nutritifs, l'intelligence? Ce n'est plus seulement de la *chair coulante,* c'est de l'esprit coulant, dissous et qui passe par endosmose de la mère à l'enfant.

blement toujours été la vie dominante sur notre planète, au point qu'un animal visible à l'œil nu est presque une exception, et probablement, toujours des variétés infinies de ces êtres ont dû naître à toutes les époques du passé, depuis le temps où la matière s'est organisée pour la première fois.

Nous ignorons encore quelles sont les circonstances dans lesquelles la matière peut ainsi commencer à vivre soit en grands, soit en petits animaux, et une objection sérieuse à la production spontanée des Monades, des vorticelles et de la plupart des infusoires, c'est précisément cette identité même avec laquelle ils apparaissent sans cesse, et qui laisse peu de place pour admettre qu'ils ne dérivent pas d'êtres semblables à eux. Ne pourraient-ils pas appartenir en effet à cette classe d'êtres ambigus chez qui s'observe la génération alternante et dont un terme, que nous voyons, peut être gigantesque par rapport aux autres qui auraient échappé jusqu'à ce jour à nos meilleurs instruments? Ou bien faut-il penser que la condition d'existence pour la Monade, entre autres, est très-générale et qu'on aurait plus de peine presque à découvrir dans quelles circonstances il n'en est pas produit ?

Il est essentiel aussi de ne pas donner au phénomène des générations spontanées une signification autre que celle qu'il doit avoir. Il ne faudrait pas croire, par exemple, que la matière se forme, par

agglomération, en un être parfait ayant déjà toutes ses parties distribuées et proportionnées, réunissant en un tout qui vivra, des parties qui ne vivent pas encore. Ce serait se rejeter dans le champ d'une hypothèse absolument improbable. Tout animal, ses instincts, son intelligence compris, n'est, on le sait, qu'une cellule qui en a produit d'autres (1); croire à la génération spontanée, c'est donc, dans l'état actuel de la science, admettre qu'une simple cellule douée de vie indépendante peut se former isolée. Voilà tout ce que nous pouvons affirmer (2).

Donc, dans l'état présent de nos connaissances, tout nous autorise à croire que les espèces animales se sont formées par générations spontanées, et de plus successives, c'est-à-dire qu'elles n'ont eu, aucunes, un commencement rigoureusement contemporain. Elles sont venues les unes après les autres, succes-

(1) Nous admettons ici que l'état *monocellulaire* est l'état primitif; rien ne le prouve. C'est seulement celui où l'être animé devient appréciable à nos sens. Rien ne dit qu'il n'existe pas antérieurement, peut-être même dans un état qui n'échappera pas toujours à l'observation.

(2) Et à côté de cette assertion, n'oublions pas la tendance même de la nature minérale à former des corps dont la constitution physique est presque identique à celle d'une cellule, c'est-à-dire une enveloppe plus dense renfermant un liquide moins dense : nous voulons parler de l'état globulaire de l'eau, de celui du soufre, etc. Chose bien curieuse, la chimie fait presque des cellules qui ne sont point de matière organique, et fait de toutes pièces des matières organiques mais non en cellules. Elle tient les deux données du problème, reste à les combiner.

sivement, suivant leurs fortunes diverses, les unes éteintes presque aussitôt que créées, les autres traversant les âges et parvenant même jusqu'à nous.

L'homme n'a pas fait exception à la règle commune, et l'on peut fort bien admettre, par analogie, que les différentes races d'hommes ne sont pas d'une origine contemporaine. Il ne s'ensuivra pourtant pas que la race nègre sera la plus ancienne, parce qu'elle est la moins parfaite; ce serait outrepasser les bornes de l'analogie. Ce qui est vrai de la généralité n'est pas toujours vrai dans l'espèce: il est certain qu'avec les différents âges géologiques on a vu apparaître ce qu'on pourrait appeler des moyennes organiques plus parfaites; mais il ne faut pas admettre que, par cela même qu'un être est moins parfait qu'un autre, il lui soit antérieur. L'examen des couches stratifiées nous montre apparaissant successivement et des êtres plus parfaits que ceux venus jusqu'alors, et d'autres de même ordre, d'une structure analogue ou même inférieure à ceux qui les avaient précédés dans les âges. « La nature, a « dit M. Michelet (1), n'a pas marché avec l'ordre « d'un flot continu, mais avec des retours, des reculs « sur elle-même, qui lui permettaient de s'harmo- « niser. »

Ce sont là autant de questions que nous pourrions élucider certainement par la paléontologie, si des

(1) *L'Insecte*. Paris, 1858, p. 128.

influences géologiques dont l'effet a été considérable n'étaient intervenues. En submergeant des portions de continents, des continents tout entiers, la mer a entraîné avec elle et broyé sous ses vagues furieuses ces *médailles* des âges passés, au moyen desquelles nous aurions pu reconstruire notre histoire. On y parviendra peut-être encore, mais, comme on lit une inscription lacérée, il faudra faire des hypothèses, et chacun usant de son droit, le difficile sera de décider où est la vérité.

E. Geoffroy a déjà étendu sa puissante investigation sur ces questions : « Serait-ce, » a-t-il dit à l'égard des îles de la Sonde et des régions environnantes, « que cette vaste contrée, ancien conti« nent formé de parties liées, ne serait plus, à la « suite d'une grande inondation, que les points cul« minants d'un ancien ordre géologique ? » et il ajoute : « Je m'arrête, car l'heure de ces recherches « philosophiques n'est pas encore sonnée (1). » Lui-même les inaugurait par ce trait de génie, qui renferme à lui seul la solution du problème des deux races mélangées qui ont peuplé l'Océanie. Autrefois, habitantes d'un continent dont les limites nous sont inconnues, et qu'elles se partageaient avec certaines espèces de singes anthropomorphes, ces races ont dû opérer leur sauvetage pêle-mêle et

(1) *Comptes rendus des séances de l'Académie des sciences*, t. V, p. 42.

vivre deux à deux sur des coins de terre, mélangées au point de faire le désespoir des anthropologistes, après avoir été aussi séparées, aussi limitées que les nègres africains le sont des populations sémitiques et berbères du nord de l'Afrique, le plus vieux des continents. La même dispersion aurait eu lieu pour certains singes, qui même ont peut-être laissé quelques-uns de leurs descendants sur la côte asiatique (1).

(1) Cf. *Journal of the Asiatic Society of Bengal*, t. II, 1833, p. 563.

CHAPITRE IX.

MÉTHODE. — VALEUR DES CARACTÈRES.

Toute science conduit nécessairement à une méthode; méthode signifie ici, non plus procédé d'observation, route suivie par l'analyse et la synthèse pour arriver à la connaissance du vrai. Méthode signifie, dans ce cas, un mode de classification d'êtres ou de faits observés, mode essentiellement en rapport avec la science qui s'occupe de ces êtres ou de ces faits, souvent applicable à elle seule.

En rapport avec la science à laquelle elle est destinée, la méthode doit à son tour guider sûrement dans le champ des découvertes à venir; elle en est comme le contrôle. Une bonne méthode ne sera peut-être jamais établie *a posteriori*, parce qu'il faudrait supposer pour cela la connaissance acquise de tous les phénomènes qui se rapportent à la question envisagée; elle doit être pressentie, nécessairement faite *a priori* par rapport à un certain nombre de faits qu'elle embrassera ensuite; en sorte que plus on acquiert, plus une méthode, une clas-

sification a de chances pour être exacte, sans que jamais on soit en droit de la proclamer authentique; elle peut être satisfaisante, le rester encore longtemps, mais un beau jour un fait nouveau peut la prouver fausse. C'est ainsi qu'E. Geoffroy a pu dire : « Je suis de l'opinion qu'une méthode par« faite ne saurait exister ; c'est une sorte de « pierre philosophale dont la découverte est impos« sible (1). »

Si une méthode absolument vraie ne peut trouver sa place qu'à la limite ultime d'une science, si c'est un but qui recule sans cesse devant nous, il faut dire que certaines sciences peuvent se flatter d'avoir vu des millions de phénomènes se classer tout naturellement dans les cadres assignés sur un petit nombre d'observations, ou sur une pensée de génie. Renonçant au point de vue abstrait auquel nous venons de nous placer, nous devons constater que nombre de méthodes employées dans les sciences jusqu'à ce jour ont donné d'excellents résultats. En effet une bonne méthode se vérifie par elle-même, en conduisant à de nouvelles découvertes, le résultat devenant à son tour procédé. Il suffit de citer ici tous ces faits pressentis, l'existence devinée de tant d'animaux que nul ne connaissait encore, qu'on a dus à l'application des méthodes de classifi-

(1) Voy. I. Geoffroy Saint-Hilaire, *Vie d'E. Geoffroy Saint-Hilaire*, p. 287.

cation parallélique. Là où n'existent pas de bonnes méthodes, c'est que la science, se dérobant à nous, n'a pas encore tout dit, que nous ignorons encore les phénomènes véritables sur lesquels doit reposer la classification. Quelquefois le jour se fait ou par un lent crépuscule, ou, comme aux tropiques, tout d'un coup. Alors tout devient clair, lucide; on s'étonne que la base, si simple, ait pourtant échappé si longtemps. Le jour s'est fait pour la chimie minérale; il est encore à se faire pour une grande partie de la chimie organique; peut-être pour certaines sciences ne se fera-t-il jamais.

Une science étant donnée, il ne s'ensuit donc pas qu'il existe une méthode vraiment propre à classer les phénomènes qui se manifestent à nous dans cette branche. Si l'on n'a pas encore réussi à trouver une vraie méthode anthropologique, si les Camper, les Prichard, les Morton ont échoué, c'est que la science de l'homme est trop nouvelle.

Faut-il s'étonner que le *genre* humain ne soit pas encore séparé en *espèces* nettes et distinctes, quand les animaux, mille fois plus faciles à répartir en groupes, en raison de l'absence du même degré d'activité intellectuelle et sociale; quand les mammifères ne sont pas encore divisés d'une manière bien tranchée, quand les Geoffroy, les Cuvier, les de Blainville ont failli en quelque chose, puisque cette question semble digne d'un nouvel examen à l'il-

lustre professeur du Collége des chirurgiens (1). La science anthropologique est née d'hier; de plus, les difficultés en sont innombrables, parce qu'en vertu de son intelligence l'homme possède des résistances et des affections que lui seul peut éprouver. Vivant par peuples, il vit de deux vies : sa vie propre et la vie de la nation, qui est comme une entité à part et dans laquelle une race, une espèce voisine peut entrer tout entière, adoptant les mêmes usages, les mêmes coutumes, presque le même esprit. Ce sont là des difficultés qu'on rencontre en anthropologie, et qu'on ne rencontre que là. Une race peut être en cours de changement (2), de disparition. Et, dans ce cas, elle laisse toujours son nom à quelque autre, car si le nom ethnique a servi, à l'origine, à dénommer la contrée habitée, le nom géographique a réagi à son tour, et s'est imposé à toutes les populations nouvelles qui ont pu occuper par la suite la même aire.

D'autres difficultés naîtront encore aux limites des races, si elles ne sont pas séparées là par quelque barrière physique qu'elles n'auront pas pu franchir, etc., etc.

(1) Cf. *On the characters, principles of division, and primary groups of the class mammalia.* — Extrait des Mémoires de la *British Association for the advancement of science.*

(2) Les Touaregs, dit-on. Il y a aujourd'hui de véritables nègres soudaniens parmi eux, comme si la race était en train de changer de pôle.

Quelle sera la base d'une bonne classification anthropologique? On a tenté des voies diverses, nulle n'est vraiment suffisante.

Les uns ont adopté la division géographique;

D'autres la couleur de la peau;

D'autres l'état des cheveux;

D'autres, et ce sont les plus nombreux, se sont arrêtés à la forme de la tête. C'est le crâne qui a le plus exercé la sagacité des anatomistes et des anthropologistes, et on peut dire qu'il n'est pas de combinaison à laquelle on ne l'ait soumis pour arriver à classer les hommes en groupes naturels (1).

Il faut remarquer que toutes ces classifications cranioscopiques reposent sur cette donnée admise, que les races sont inégalement douées sous le rapport psychique. Partant donc de ce principe, que le volume du cerveau est en raison de l'intelligence, ou que l'intelligence est en raison du volume du cerveau, on a cherché un moyen simple encore plutôt que facile de se rendre compte de ce volume.

(1) On peut citer les procédés suivants et les noms qui s'y rapportent :

MM. Pucheran, Maslieurat, } Conformation du frontal et du maxillaire supérieur ;

Dubreuil, Sœmmering, Bérard, } Forme et situation du trou occipital ;

Chavée, mesure du frontal.

M. Chavée, qui s'est beaucoup occupé de cranioscopie et qui a eu la bonté de me communiquer les résultats auxquels il

Camper ouvrit la voie avec son angle célèbre ; ce procédé fut bientôt suivi par d'autres qui sont moins fameux, étant venus après. On peut citer :

L'angle interne de Walther, décrit par deux lignes allant, l'une, de la protubérance occipitale à l'apophyse Crista galli ; l'autre, des proéminences frontales à la racine du nez ;

L'angle externe de Mulders, décrit par la ligne faciale de Camper, et une autre allant de l'apophyse basilaire à la racine du nez ;

Enfin l'angle de Daubenton, décrit par une ligne allant de la marge inférieure de l'orbite à la région postérieure du trou occipital, l'autre suivant la direction même du plan du trou occipital (1).

a cru parvenir, mesure le frontal en prenant la moyenne de quatre lignes d'enveloppe passant :

1° Sur l'arcade sourcillière,
2° Au-dessus des sinus frontaux,
3° Sur les bosses frontales,
4° Sur la fontanelle,
} d'un trou auditif à l'autre.

Les pariétaux développés à la partie supérieure seraient, d'après M. Chavée, la manifestation d'instincts sociaux, comme dans la race iranienne ; développés à la partie inférieure, ils annonceraient au contraire vie de défense, individualité. On admet également en Amérique, que le cerveau de l'Américain diffère de celui de l'Européen par une proportion plus grande du lobe moyen (animal ?). Voy. l'analyse des travaux de Morton, par Georges Combes, dans l'*American Journal of Science and Arts.*

(1) Voy., pour l'exposition et la discussion de ces différents systèmes, Crull, *Dissertatio de cranio,* in-8, Gron., 1810.

Tous ces systèmes valent celui de Camper. Tous, celui de Camper compris, sont faux et vains par le fait qu'ils prétendent mesurer un solide par l'inclinaison de deux de ses plans-limites l'un sur l'autre.

Au-dessus de ces modes de mensuration apparaît la *Norma verticalis* de Blumenbach, puis les mesures de Cuvier, de R. Owen, etc. La méthode fait ici un grand pas ; on essaie de mesurer un solide par son contour ou par l'aire d'une coupe systématique.

Déjà Camper, mieux inspiré que pour son angle, avait essayé de comparer les différents diamètres de la silhouette vue de face (1).

Quant à la coupe de Cuvier, c'est une modification très-heureuse d'une mesure antérieurement proposée, la ligne *incisivo-occipitale* de Doornick. On l'obtient en abaissant une ligne verticale au niveau du trou auditif externe, et en menant une autre ligne des incisives à la proéminence extrême de l'occipital. Le rapport des deux divisions déterminées sur cette ligne par son intersection avec la première, donnait le degré d'intelligence (2).

Le progrès avait été immense, et cependant toutes ces méthodes restèrent insuffisantes : le crâne sembla échapper à toutes ces tentatives de mensuration, et le vieux mot de Bernard Palissy,

(1) Cf. Crull, *Dissertatio de cranio*, in-8, Gron., 1810, p. 28.
(2) Cf. Idem., *ibid.*, p. 52.

mesurant un crâne fantastique, restait vrai en dépit de tous les efforts : « Ie n'y sceu iamais trouver « une mesure asseurée (1). »

Une autre méthode est celle à laquelle G. Morton a attaché son nom, par la multiplicité des faits qu'il en a su tirer, par la justesse des vues qu'il a émises après l'avoir employée des milliers de fois; nous voulons parler de la mensuration directe de la capacité intérieure du crâne. Il est à tout jamais regrettable que Morton ait fini sa laborieuse carrière avant d'avoir pu exposer les résultats ultimes de ses longues recherches, mais cette méthode qu'il a

(1) On aime toujours à rechercher au delà des origines de la science positive quelques indications, quelques pressentiments antérieurs, même confus et enveloppés d'obscurité : il est curieux de retrouver dans les œuvres du potier physicien une sorte de germe qui, développé, aurait pu donner naissance à la cranioscopie, une sorte d'idée préconçue de l'importance qu'acquerrait un jour la mensuration du crâne. — C'est dans la *Recepte véritable* : un des deux interlocuteurs raconte un rêve dans lequel il a cru voir les différents instruments dont on se sert en géométrie disputer la préséance : il leur répond que l'homme est au-dessus d'eux; ils se récrient, disant que l'homme ne peut pas même se servir d'eux-mêmes pour figurer une de ses parties, « Quoy voyant, il me print envie de mesu- « rer la teste d'un homme, pour scauoir directement ses « mesures, et me sembla que la sauterelle, la reigle et le com- « pas me seroient fort propres pour ceste affaire, mais quoy « qu'il en soit, ie n'y sceu iamais trouver une mesure asseurée, « parce que les folies qui estoient en la dite teste luy faisoient « changer ses mesures. Adonc ie fus confus, parce que ie « trouvois la dite teste tantost d'une sorte et tantost d'une « autre, et combien qu'aucunes fois il y eust quelque appa- « rence de lignes directes, ainsi que i'apprestais mes outils

popularisée, qu'il a appliquée sur une grande échelle, n'en restera pas moins la plus rationnelle des méthodes cranioscopiques — appelant ainsi celles qui ne s'attachent à aucun détail, mais essaient d'embrasser d'ensemble le volume du cerveau ou sa forme (1).

La méthode de Morton n'est cependant pas parfaite encore. S'il n'y avait entre les différentes races qu'une différence de quantité dans l'intelligence manifestée, elle suffirait à établir des divisions; mais il y a plus, les races diverses ont des aptitudes différentes, et c'est là que perce le défaut de la

« pour les figurer, soudain, et en un moment ie trouvois que « les lignes directes s'estoient rendues obliques, dont ie fus « fort estonné, voyant qu'il n'y avoit aucune ligne directe en « la teste de l'homme, à cause que sa folie les faisoit toutes « fleschir, et les rendoit obliques. Lors ie voulus scavoir « quelles espèces de folie estoient en l'homme, qui le rendoit « ainsi difforme, et mal-proportionné : mais ne le pouvant « scavoir ni cognoistre par l'art de géometrie, ie m'avisoy de « l'examiner par une philosophie alchimistale, etc. » Bernard Palissy, *OEuvres*, Paris, 1844, in-12, p. 93. — Blumenbach dit quelque part : « L'habitude et l'usage constant de ma col- « lection de crânes me font connaître chaque jour davantage « l'impossibilité d'assujettir les variétés des crânes à la règle « d'un angle quelconque, la tête étant susceptible de tant de « formes et les parties qui la composent étant de proportions et « de directions si différentes. » Cf. Morel, *Traité des dégénérescences, dans l'espèce humaine,* p. 68.

(1) Une classification du même genre a été proposée par D. Wilson. Cf. *British Review,* 1851. — Celle de Retzius s'en rapproche également. Cf. *British Association for the advancement of science,* 1847.

méthode de Morton, qui n'embrasse que l'ensemble, qui n'établit aucune distinction entre des crânes très-différents, s'ils ont même volume, comme ceux des Eskimaux, par exemple, et des Américains.

L'instrument diffère comme l'intelligence, et la cranioscopie ne sera une science vraie que le jour où elle pourra classer en groupes naturels toutes ces variétés.

La craniologie, en tant que science, est bien distincte de l'anthropologie; elle l'aide puissamment, mais les résultats qu'elle obtient ne sont pas toujours des vérités anthropologiques. Toute classification basée sur l'étude du crâne sera nécessairement une classification artificielle, un système, ne s'appuyant que sur des phénomènes d'un seul ordre. En outre, cette étude présente de grandes difficultés par les différences individuelles qu'offrent parfois les têtes observées, et où les qualités spéciales de l'individu peuvent tellement masquer les caractères généraux de la race, que ceux-ci deviennent méconnaissables. Aussi les divisions ont augmenté à mesure que les collections craniologiques devenaient plus riches. Morton en comptait onze et croyait être au-dessous de la vérité. Ce chiffre doit être trop élevé, et si l'on n'a pas encore trouvé dans l'humanité un ordre sérial simple ou multiple, linéaire ou rayonnant, nous pensons que les centres de création n'ont pas été aussi nombreux que

le croyait le grand philosophe de Philadelphie.

Morton n'avait d'ailleurs, en dehors de la race américaine, qu'un petit nombre proportionnel de crânes à sa disposition. La collection de Philadelphie, qui s'est encore beaucoup augmentée depuis lui, ne compte que 1035 crânes, sur lesquels 38 pathologiques, reste 997. Sur ce nombre, la race américaine figure pour 502, c'est-à-dire pour plus de la moitié. Reste 495, sur lesquels la vallée du Nil, à elle seule, a fourni 154 spécimens. En sorte que pour l'Europe, l'Asie, toutes les terres océaniennes et l'Afrique, à l'exception de l'Egypte, il reste 350 crânes. C'est peu pour classer une population pouvant s'élever à 700 millions d'individus (1).

Il faut encore observer que la provenance d'un bon nombre de ces crânes peut être douteuse, étant presque toujours rapportés par des voyageurs qui n'ont pas fait de l'anthropologie une étude spéciale. Les erreurs de ce genre ne se glissent que trop souvent dans les collections, et on peut s'étonner à juste titre de voir étiqueté, dans le Musée anthropologique de Paris : *Momie Gauloise*, un cadavre dont l'histoire ne justifie en rien cette dénomination, puisqu'on crut tout simplement, quand il fut exhumé, qu'il pouvait bien remonter au treizième siècle et pas plus loin (2).

(1) Voy. *Indigenous races of the Earth*, p. 320.

(2) Voy. le *Recueil périodique de médecine*, pour 1756.

La craniologie n'a été l'anthropologie tout entière que tant que cette science ne fut cultivée que par des hommes de cabinet. Si un crâne ne porte pas toujours en lui le cachet de la race à laquelle il appartient, il faut avouer pourtant que c'est le meilleur représentant de l'individu absent ou passé. C'est dans l'étude des races antiques, des populations éteintes, que la craniologie reprend tout son poids. Là elle doit intervenir avec une importance sans égale, à défaut de meilleurs points de repère. Par elle, l'anthropologie va fouiller le passé, éclairant même des questions que l'histoire est incapable à résoudre.

Nous écrivions dernièrement à ce propos à M. Ch. Robin :

«...Morton put donc prouver d'une manière assez définitive que l'Egypte avait été autrefois habitée par des populations très-mélangées et composées d'éléments les plus divers. Mais cela même nous met sur la voie d'un problème plus intéressant encore, l'étude de l'état social des anciens Egyptiens. On a réfuté depuis longtemps qu'il y eut parmi eux des castes semblables à celles de l'Inde, mais peut-être y avait-il, au temps des Pharaons comme aujourd'hui, des sortes de castes artificielles, plus ou moins délimitées par leur origine, par la couleur même de leur peau ? C'est ainsi que les Albanais sont tous soldats, les Coptes scribes et administra-

teurs, les Fellahs laboureurs et artisans, les Berberins serviteurs, etc.

« Il serait, je crois, sinon facile, au moins possible d'arriver à la solution de ce nouveau problème, en recueillant les crânes et les momies avec plus de soin qu'on ne l'a fait jusqu'ici, et surtout en s'aidant des recherches des Égyptiologues, qui peuvent lire aujourd'hui sur le coffre même que tel ou tel cadavre est celui d'un artisan, d'un prêtre, d'un roi! On pourra arriver à savoir aussi si les rois de telle ou telle dynastie étaient noirs ou blancs, si les prêtres de la haute et de la basse Égypte ont été les ancêtres des Berberins ou des Fellahs actuels; c'est là tout un champ d'étude qu'a dû laisser l'école américaine, parce que Morton s'est trouvé sans renseignements sur la provenance et l'âge vrai des immenses matériaux qu'il avait à sa disposition..... »

Classer des crânes par la forme, des cheveux par la couleur ou des peaux par leur nuance, ce n'est pas classer des races d'hommes. On n'envisage ainsi qu'un seul ordre de phénomènes. Une classification établie sur des bases semblables est nécessairement artificielle, ce qu'on a nommé avec raison un *système*, ayant son point de départ, non dans la nature des faits, mais dans l'esprit de celui qui l'a conçu.

On ne peut avoir une classification générale

qu'en comparant les caractères généraux (1). C'est là qu'il faudra en venir, comparer non plus un seul point de l'individu, mais en examiner l'ensemble, à la fois la taille, la peau et toutes ses dépendances, enfin, et avant tout, l'expression des traits, la physionomie, le *facies*, l'*habitus* des différentes races ; ce que C. Caldwel (2) appelait : « The variety discoverable in the complexion and feature, the figure « and stature of the human race ; » ce quelque chose presque impossible à décrire, mais auquel nous ne nous méprenons jamais, et qui nous fait dire : Voilà un homme du Midi, voilà un homme du Nord ; voilà un Mongol, voilà un Indien ; c'est qu'en effet, si l'identité d'un individu est gravée sur son visage, sur son visage aussi, et sur toute sa personne, est gravé profondément le cachet de sa race et de son sang (3). — Par ce moyen on arrivera à former des groupes naturels ; les difficultés seront sans doute immenses dans les commencements, mais la lumière se fera peu à peu, et l'on apprendra avec le temps où prendre les caractères distinctifs dont l'expression sera simple. Ce sera l'œuvre de l'avenir.

(1) Cf. Vivien, dans les *Mém. de la Soc. ethnologique*, t. II, p. 59.

(2) *Portfolio*. Philadelphie, 1814.

(3) W. Edwards (*Des caractères physiologiques des races humaines*, p. 45) a fort bien senti cette grande importance des caractères extérieurs ; il a seulement eu le tort d'exclure les cheveux et de s'attacher à la forme du crâne, qui jamais ne nous préoccupe quand nous cherchons à graver ou à rappeler dans notre esprit les traits d'une personne.

L'anthropologie, envisageant l'homme tout entier, ne devra pas négliger sa valeur psychique. Quoique la cranioscopie ne fût, en fin de compte, qu'une appréciation détournée de celle-ci, on n'avait jamais pensé, jusqu'à ces dernières années, à mettre en avant le caractère purement intellectuel des races, comme devant aider à leur classification. C'est là pourtant un point de départ plus rationnel que de classer les hommes d'après le siége de ces différences, et l'école américaine, adoptant aujourd'hui complétement ces vues, rétablit les variétés intellectuelles à leur véritable place, dominant la craniologie, et toutes ces différences matérielles qu'on a observées, et qui n'en sont que l'impression (1).

Les données manquent encore pour établir une classification intellectuelle complète des races, mais il n'est pas permis d'en désespérer après les heureuses tentatives de M. de Gobineau et surtout de M. Renan. On trouve dans cette direction des caractères d'autant plus authentiques, d'autant plus précieux qu'on peut agir sur une période de temps immense et sur la totalité de la race, en recherchant ces manifestations intellectuelles jusque dans les littératures passées, qui nous apprennent sûrement l'esprit, les croyances, les pensées du temps où elles furent écrites, bien plus que l'iconographie

(1) Voy. *Indigenous races of the Earth*, p. 221.

monumentale soumise un peu à la volonté, à la tournure d'esprit du seul artiste.

Les monuments restent, fussent-ils une rébellion complète contre leur temps, contre leur époque, contre les hommes qui les ont commandés et la foule qui les regarde sans les comprendre (1). Un livre au contraire n'a de succès qu'autant qu'il est tout entier dans l'esprit d'un peuple, qu'autant que les idées qui y sont exprimées sont celles de tout le monde. Tout livre répandu (comme les livres mosaïques chez les Juifs, le Koran chez les Musulmans) sera donc l'expression véritable de l'esprit d'un peuple à toutes les périodes de son existence, fût-il même dans une langue que l'on ne parle plus. Les chefs-d'œuvre grecs et romains, écrits pour des hommes comme nous, sont restés classiques. Nous devons encore aujourd'hui les connaître, et nous les comprenons parce que les pensées qui ont animé leurs auteurs sont nôtres, sont de notre sang. Voulons-nous au contraire pénétrer une littérature étrangère, cela devient un travail, une fatigue; nous n'y parvenons qu'en faisant abstraction de nos idées, qu'en essayant, par un effort violent, d'entrer tout entiers dans la vie, dans les sentiments de ces peuples étrangers.

Le langage, lui aussi, a été considéré comme

(1) Voy. dans Michelet, l'Histoire des peintures de la chapelle Sixtine, *Histoire de France, Renaissance.*

pouvant servir de base à une classification des variétés humaines. Son importance a été longuement discutée et compte encore de nombreux et chauds partisans (1). A leur tête on peut citer Latham qui veut surtout qu'on étudie par les langues l'histoire antique de l'homme (2); embrassant les idées de Prichard sur la production des races intermédiaires, et ne croyant pas à la persistance des types, le savant anglais ne trouve plus que ce moyen de lire dans le passé! Retranchant au monde physique son caractère de stabilité, il est tout naturellement ramené au langage qui lui semble offrir de meilleures conditions de résistance (3).

D'autres anthropologistes ont donné dans l'excès contraire; ils ont fait trop peu de cas des

(1) « La linguistique est à la fois la branche la plus élevée et « la plus positive de l'histoire naturelle des races humaines. » Chavée, *Moïse et les langues* (Ext. de *la Revue*). — M. Flourens semble accorder aux caractères linguistiques, qu'il regarde comme d'un ordre très-élevé, une place supérieure à ceux physiques.

(2) Il croit qu'on pourra par elles remonter jusqu'à la période récente des géologues. Voy. *Apophthegmes* (*Edimburg New Philosophical Journal*, t. LI).

(3) Latham s'exprime ainsi : « This is because, whilst A and « B in the way of stock blood or pedigree will give C (a true « *tertium quid* or a near approach to it), A and B in the way of « language, will only give themselves, — *i. e.* they will give « no true *tertium quid* nor any very close approach to it. » *Celtic Nations*, p. 33. J'ai essayé de prouver plus haut que ce *true tertium quid*, ce *véritable terme moyen*, ne se produit jamais en tant qu'espèce.

langues: ainsi Omalius d'Halloy, W. Edwards (1).

La vérité est sans doute entre ces deux extrêmes. Sans donner aux langues une importance exagérée, il faut reconnaître qu'elles peuvent souvent fournir d'excellents renseignements, mais sans oublier qu'elles ont une mutabilité qui n'existe ni dans l'esprit ni dans la forme des populations. Niebuhr nous semble avoir raison quand il insiste sur les précautions à prendre quand on veut appliquer la linguistique à la détermination des races, et il conclut qu'on doit donner une plus grande attention aux traits extérieurs (*physical configuration*) (2). Cette opinion est encore celle de Humboldt (3) et de Vivien (4)

Une langue, comme toute coutume, tout acte de

(1) Je ne mentionne pas ici les opinions du Suédois Dane (Cf. Latham, *Celtic Nations*, p. 2) qui prétend que des changements importants peuvent être introduits dans une langue par certaines coutumes d'un peuple qui altèrent, par exemple, les lèvres et les narines et font substituer ainsi des consonnes nasales à des consonnes labiales. Ce sont là des faits qui peuvent être vrais dans le détail, mais qui ne sauraient avoir une importance sérieuse, n'altérant pas le fond de la langue, son caractère spécifique et propre qui est loin de résider dans le nombre relatif de telle ou telle sorte de lettres de l'alphabet.

(2) *Niebuhr's Life and Letters*, par Bunsen, t. I, p. 39.

(3) « Les langues, dit-il, ne donnent en anthropologie que de « faibles probabilités. » *Voyage aux régions équinoxiales*, t. III, p. 352.

(4) Voir dans les *Mémoires de la société ethnologique* (juillet 1843) une lettre où M. Vivien conteste au langage le premier rang comme caractère distinctif, et l'accorde au type physique.

relation individuelle, peut se transmettre à une race toute différente. L'unité d'une famille de langues ne suffit nullement à établir que les peuples qui parlent ces idiomes sont d'une seule et même origine; on en peut seulement conclure qu'ils ont été en rapport les uns avec les autres. Les temps historiques eux-mêmes nous ont fourni des exemples de ces changements.

Mais cette cause a dû agir avec une influence décisive quand l'homme commençait à bégayer, à cette époque où il possédait une flexibilité psychique, une sensibilité intellectuelle dont nous pouvons aujourd'hui difficilement nous faire une idée juste et qui l'aida à créer naturellement le langage. — A cette époque, deux tribus se rencontrant sans même s'être jamais vues et physiquement étrangères l'une à l'autre, ont pu s'emprunter mutuellement certains modes, et confondre si bien leurs deux manières de traduire la pensée qu'il en est résulté un seul langage, où nous ne pouvons plus distinguer par l'analyse les deux procédés différents qui ont contribué à sa formation (1).

(1) M. d'Escayrac de Lauture croit que l'Afrique, qui est un peu pour l'anthropologiste et le linguiste, le pays de l'inconnu et du mystère, nous réserve le spectacle d'un phénomène à peu près semblable. « Je suis entraîné à croire, dit-il, que les langues « familiales (si ce barbarisme philologique m'est permis) « ne se ressemblent pas parce qu'elles viennent d'un même « père, mais parce qu'elles ont été élevées ensemble; l'Afrique « particulièrement me semble en fournir la preuve, car il faut

M. Renan nous semble moins heureux quand il admet qu'à l'origine deux tribus ont pu, parties d'une seule et même souche, créer de chaque côté du versant d'une montagne, deux idiomes divers qui ont produit à leur tour deux familles de langues absolument irréductibles l'une dans l'autre. C'est ce qui se serait passé, selon M. Renan, lorsque les fils des mêmes parents, se divisant sur les flancs de l'Immaüs, devinrent la double souche d'où sont sortis les Sémites d'une part, les Ariens de l'autre. L'auteur que nous citons a été conduit à penser ainsi, dans l'hypothèse d'une absence totale de caractères physiques propres à distinguer les deux familles. — Or il n'est nullement prouvé selon nous qu'il en soit ainsi, et loin que la différence de langue entre les Sémites et les Ariens soit un phénomène particulier, inattendu, et pour lequel il a fallu trouver une explication, en somme assez peu satisfaisante, cette variété dans le langage peut, à notre avis, être considérée comme absolument

« étudier l'histoire des familles de langues, là surtout où il « commence à s'en former, et je crois qu'il s'en forme en « Afrique. Mon hypothèse n'est pas applicable à tous les cas, « mais à plusieurs: ainsi le français, l'italien, l'espagnol, etc... « viennent bien du latin et sont nés sur sa tombe, mais beau- « coup d'autres langues me paraissent prendre des traits l'une « de l'autre, par simple fréquentation; et avec le temps, ces « emprunts mutuels font de deux ou plusieurs langues comme « des rameaux d'un même arbre; seulement, à mes yeux « l'arbre n'existe pas. » (*Correspondance.*)

corrélative de celle qui existe positivement dans l'intelligence, et aussi, quoique d'une manière peut-être un peu moins tranchée, dans l'organisme des deux races ; et là comme partout, les idées polygéniques trouvent un nouvel appui.

Sans remonter aussi loin dans le passé, ne voyons-nous pas chaque jour deux peuples voisins, en relation continuelle l'un avec l'autre, finir par s'emprunter mutuellement des formes de langage, des lettres, des articulations, surtout quand, de part et d'autre, il n'y a pas une littérature pour retenir la langue dans ses bornes et la préserve de tout écart?

Il résulte de là que c'est dans l'étude des langues isolées que l'anthropologie pourra trouver les plus précieuses connaissances, dans le langage des îles par exemple (1), et dans les idiomes parlés à l'extrémité des continents. Ainsi bordés par la mer et en contact par peu de points avec les idiomes voisins, ils se seront naturellement conservés plus intacts. On trouvera là la plus réelle expression du plus ancien état de choses que nous puissions connaître par la linguistique. C'est à la pointe de l'Afrique que nous retrouvons ce langage gloussé si particulier à une race. C'est au sud de l'Asie, à Ceylan, qu'on parle encore l'antique pali. C'est en Bre-

(1) On dit qu'en Irlande on parle encore à peu près le vieux norse pendant que les populations du continent ont altéré peu à peu le langage de leurs pères.

tagne et dans le pays de Galles que survit le plus ancien langage parlé en Europe à notre connaissance, le celtique.

De ce qui précède, on peut donc et on doit conclure que, pour établir une classification rationnelle des races humaines, les caractères à considérer en premier lieu seront, et presque sur le même niveau, l'*aspect extérieur* et le *caractère moral ;* le reste viendra en second lieu : d'abord le langage, puis les variétés anatomiques profondes et qui ne frappent pas du premier coup d'œil, les variétés physiologiques, pathologiques, etc.

Telle est, nous le pensons, la seule base certaine sur laquelle l'anthropologie puisse asseoir des distinctions vraies entre les races d'hommes. Le temps n'est pas encore venu d'en déterminer exactement le nombre, et le désaccord des auteurs sur ce sujet en est la meilleure preuve : le travail est à refaire, en suivant une voie nouvelle.

Sans s'inquiéter d'examiner l'ensemble, on devra d'abord rechercher les centres des races, des populations bien caractérisées, bien entières d'aspect et de physionomie. On marquera ces centres avec soin, s'attachant à toutes les variétés physiques, morales, linguistiques, etc., qu'on pourra saisir. Ce que le savant historien des idées de Buffon a dit de l'étude des espèces animales, il faut l'appliquer à l'étude des espèces humaines; et de ce rapproche-

ment, que nul ne peut contredire, dans les moyens d'investigation, naît encore une preuve de plus du rang à assigner à l'homme dans la série animale : « Il faut observer l'animal vivant, a dit « M. Flourens, il faut l'observer longtemps, il faut « en observer les sexes et les âges ; il faut le voir se « développer et se reproduire. Il faut en étudier le « naturel, les instincts, l'intelligence. Chacune « de ces choses a dans chaque animal un ca- « ractère propre, et c'est par l'ensemble de ces « caractères que se définit l'espèce. » Il est impossible de mieux tracer la tâche de l'anthropologiste.

Quand on aura bien étudié un centre de populations homogènes sous tous les rapports, qu'on se sera bien rendu compte de ses caractères physiques, physiologiques, psychologiques, linguistiques, etc., on s'arrêtera, et, sans rien préjuger de l'aire de cette race, on passera à l'étude d'un autre centre que l'on marquera de même, sans s'inquiéter des variétés intermédiaires, qui seront toujours en plus ou moins grand nombre partout où ne s'est pas rencontrée, pour séparer les souches originelles, une barrière physique, un fleuve, une mer, une chaîne de montagnes. Là où ne se dressent pas de tels obstacles, là on aura, il est vrai, des nuances, des transitions ; mais ce sont des phénomènes secondaires qui ne doivent influer en aucune manière sur la classifi-

cation anthropologique, et qui ne devront être approfondis que postérieurement.

C'est encore ainsi qu'au début il faudra se garder d'étudier certains pays, lieux de passage, centres de rencontre, où toutes les races environnantes sont venues apporter leur sang. Telle fut toujours la vallée du Nil et du Nil-Bleu; tel est le cas de la plupart des pays européens. Ce n'est pas à Paris, à Londres, à Marseille, à Trieste, à Constantinople, qu'il faudra chercher des types originaux; on ne trouvera dans ces capitales, dans ces Capharnaüm, que des faits isolés, de beaux spécimens peut-être de races diverses, mais perdus au milieu des hybrides. On n'y peut étudier que les individus, non les espèces.

Là où il faut placer ces centres d'observation dont nous parlons, , c'est là où, regardant autour de soi, on ne voit que le même homme indéfiniment multiplié; c'est chez les peuples primitifs, encore purs d'alliances ou avec peu de mélange. Alors il faudra s'attacher à en saisir les caractères généraux, à en faire le portrait physique et moral (1).

Le seul moyen d'arriver à des connaissances concluantes sera donc les voyages. Ce que G. Leroy di-

(1) On peut citer comme modèles du genre le portrait que Crawfurd a fait des Malais dans sa *Grammaire*, celui des Kalmouks par Pallas (*Mémoires du Muséum d'Histoire naturelle*, t. XVII); encore l'esquisse des caractères moraux du Sémit par M. Renan, Cf. *Histoire des Langues sémitiques.*

sait de l'étude des animaux, nous le disons de l'étude de l'homme; l'anthropologiste doit abandonner son cabinet, s'enfoncer dans les continents pour étudier *de visu*. « On n'arrive à la distinction des « espèces, a dit encore M. Flourens, que par l'*obser-* « *vation directe et complète.* »

Complète, nous avons essayé de le démontrer; mais la seule condition, pour qu'elle soit complète, c'est qu'elle soit directe. Eût-on le génie de Buffon (1), on voit mal par les autres; les faits nous arrivent travestis, transfigurés, parce qu'ils n'ont pas toujours été observés par des hommes compétents; ils ne sont pas comparables, résultant d'impressions diverses et individuelles. C'est surtout dans l'étude des idées morales qu'il sera nécessaire de contrôler avec soin les récits des voyageurs, trop souvent influencés par leurs idées propres.

Disons-le avant de terminer: Parmi les preuves *à priori* que les polygénistes pourraient invoquer en leur faveur, il en est une qui ne manque pas d'importance; c'est que, pendant que les idées contraires ont été soutenues, puis défendues par des hommes

(1) M. Flourens disant que Buffon, pour écrire son Histoire des races, rassemble tous les matériaux et les récits des voyageurs, ajoute : «Ce qu'ils n'ont vu qu'avec les yeux du corps, « il le voit avec les yeux de l'esprit, et par cela seul il le voit « mieux; chacun n'a vu d'ailleurs que quelques traits épars; « Buffon voit tout, il rapproche ce qu'ils ont séparé, il sépare « ce qu'ils ont confondu, etc. » *Hist. des idées de Buffon*, p. 167.

de cabinet, les leurs ont été le plus généralement partagées par les navigateurs, par les voyageurs, par ceux-là même qui ont pu mettre en pratique cette *observation directe* si concluante, si féconde en résultats. C'est eux que nous trouvons les plus hardis à séparer l'humanité en groupes distincts, à rapprocher les races inférieures des premiers singes.

Une autre source à laquelle l'anthropologiste ne devra pas non plus oublier de puiser, ce sont les récits de ceux qui les premiers abordèrent certaines îles, certains continents. S'ils ont pu concevoir quelque idée fausse, il faut bien reconnaître aussi qu'ils ont dû nous tracer un tableau généralement assez fidèle des nations qu'ils ont rencontrées, et beaucoup plus important à un point de vue, parce qu'à ce moment ces populations n'avaient pas encore été soumises aux influences diverses qui ont pu résulter du contact des Européens.

Dans le cabinet, dans la solitude, aidé de documents convenables, on peut étudier la linguistique, la craniologie, non l'anthropologie, parce que l'anthropologie est une science encore au berceau, et que l'expérimentation et l'observation doivent avoir fourni leur contingent nécessaire avant qu'on essaie d'appliquer aucune idée générale, aucune vue d'ensemble.

Elle doit, avant tout, se débarrasser des entraves

de l'*idée reçue*, qui la gênent dans son essor. Elle doit même s'affranchir de toute tendance humanitaire, quoi qu'il en coûte. Le cœur gêne le savant, qui ne doit se proposer qu'un but, la recherche du Vrai. C'est de lui qu'Haller a dit : « Boni viri nullam oportet esse causam præter veritatem. » Ce qui est vrai est bien, parce que c'est dans l'ordre éternel de la Nature.

Ainsi, libre d'entraves, obéissant à la raison pure, appuyée sur toutes les sciences qui lui viennent en aide, anatomie, physiologie, psychologie, linguistique, etc..., la science de l'homme marchera, comme toute science, à la conquête de la Vérité, et tôt ou tard, par l'archéologie et la paléontologie, remontant dans le passé, au delà de l'histoire, au delà des limites assignées à la dernière époque géologique, la science de l'homme découvrira enfin le grand problème de son origine, si les éléments n'en sont à tout jamais enfouis au fond des Océans.

FIN.

INDEX

DES AUTEURS ET DES OUVRAGES CITÉS.

pourtraicts des corps humains. Trad. par L. Meigret, Arnhem, 1614.

EARL (G. W.). *The native races of the Archipelago, Papouans.* (*Ethnological library*, publ. par Norris, vol. I, London, 1853, in-8.) — *Brit. Assoc. for the advancement of science*, 1852.

EDWARDS (W.). *Des caractères physiologiques des races humaines, considérés dans leur rapport avec l'histoire*, in-8, Paris, 1829.

EICHTHAL (G. D'). *Lettres sur la race noire*, in-8, Paris, 1839.

English Cyclopædia, art. MAN.

ESCAYRAC DE LAUTURE (D'). *Le Désert et le Soudan*, Paris, in-8. — *Mémoire sur le Soudan*, Paris (extr. des *Bulletins de la Société de géographie*).

Ethnological Journal, Londres, de juin 1848 à mars 1849.

Évangiles apocryphes, publiés par G. Brunet, in-12, Paris, 1849.

FLEURY (L.). Voy. *Progrès*.

FLOURENS. *Anatomie générale de la peau* (*Archives du Muséum d'Histoire naturelle*, t. III, 1843-1844). — *Histoire des travaux et des idées de Buffon*, in-12, Paris, 1844. — *Des races humaines*, Paris, 1845. — *Éloge de Blumenbach* (*Mémoir de l'Institut*, t. XXI). — *Annales des Sciences naturelles*, t. X).

FRÉDÉRIC II. *Œuvres posthumes*, *Correspondance avec d'Alembert*, in-8, Berlin, 1788.

GARNOT. Voy. LESSON.

GAYMARD. Voy. QUOY.

GEOFFROY SAINT-HILAIRE (E.). *Comptes rendus des séances de l'Académie*, t. I-V. — *Mémoires du Muséum d'Histoire naturelle*, t. XIII. — *Encyclopédie moderne*, mot NATURE.

GEOFFROY SAINT-HILAIRE (I.). *Vie et travaux d'Étienne Geoffroy Saint-Hilaire*, in-8, Paris, 1847. — *Histoire naturelle des règnes organiques*, Paris, 1854-1856, t. I et II.

GISQUET. *L'Égypte, les Turcs et les Arabes*, Paris, 1847.

GLIDDON (G. R.). Voy. MAURY, NOTT.

GOBINEAU (DE). *Essai sur l'inégalité des races humaines*, 4 vol. in-8, Paris, 1853.

GRANT (J.). *Edimburg Journal of science*, t. IX.

GROS (S.). *De anima brutorum*, Wittemberg, 1680.

HALE. *American Journal of science*, 2e série, t. I.

HALLER (Albertus VON). *Elementa physiologiæ corporis humani*, 9 vol. in-4, Lausanne, 1769.

HERDER. *Treatise upon the origin of language*, in-8, London, 1827.

TABLE DES MATIÈRES

FIN DE LA TABLE.

Corbeil, typogr. et stér. de Crété.